

# LES RACINES DE LA GUERRE & DE LA TERREUR

ANTHONY STEVENS

Traduit de l'anglais par :  
Myriam Legrand

---

## Contenu

<i>Remerciements</i>	2
1. GUERRE ET PAIX	3
2. NOUS CONTRE EUX	18
3. LA GUERRE ÉLÉMENTAIRE	34
4. FABRIQUER DES GUERRIERS	49
5. FAIRE L'AMOUR	66
6. FAIRE LA GUERRE	77
7. FAIRE LA PAIX	97
8. TRANSCENDER LA GUERRE	118
<i>Glossaire</i>	135
<i>Références</i>	138

## Remerciements

Je tiens à remercier les auteurs et éditeurs de m'avoir permis de citer les publications suivantes: '*Reflections on Ethos and War*' de Erik Erikson (dans *The Yale Review*, Yale University Press, New Haven CT); '*The Warriors : Reflections on Men in Battle*' de J. Glenn Gray (University of Nebraska Press, 1998, publié originalement en 1959 par Harcourt, Brace, New York); '*Squaddies: Portrait of a subculture*' de John Hockey (Exeter University Publications, Exeter); *The Collected Works of C.G. Jung*, édités par Herbert Read, Michael Fordham, et Gerhard Adler (Brunner-Routledge, London and Princeton University Press, Princeton, NJ).

J'aimerais aussi exprimer ma gratitude au regretté Maréchal Lord Carver, pour les conseils qu'il m'a donnés et pour m'avoir autorisé à citer les remarques qu'il m'a faites au cours de notre entretien du 19 février 1985.

Je dois des remerciements particuliers au Dr Tom Kirsch et aux administrateurs de la Fondation C.G. Jung pour la Psychologie Analytique de New York, pour m'avoir invité à donner les conférences sur C.G. Jung, au moment où je commençais à développer les idées présentées dans ce livre.

J'ai beaucoup appris lors des séminaires en Europe et aux Etats-Unis sur les fondements archétypaux de la guerre et de la paix, et je remercie les participants à ces séminaires ainsi que mes amis – civils et militaires – des deux côtés de l'Atlantique, d'avoir partagé avec moi les fruits de leur expérience et de leur sagesse.

## Chapitre 1

# Guerre et Paix

Jeremy Isaacs : Craignez-vous encore un holocauste nucléaire ?

Martin Amis : Non, la planète ne craint désormais plus la guerre

*The Late Show, BBC 2, 10 octobre 1993*

Si j'avais réalisé un sondage d'opinion parmi mes lecteurs au sujet de leur attitude face à la guerre, juste avant la chute du mur de Berlin en 1989, il aurait sans doute révélé une quasi-unanimité sur un point : ils étaient contre. Les souvenirs de l'horreur infligée par deux guerres mondiales et la Guerre du Vietnam, combinés avec les craintes de destruction nucléaire durant la Guerre Froide, ont conduit tous les hommes et femmes intelligents à considérer la guerre comme une terrible catastrophe qu'il fallait éviter à tout prix. L'effondrement de l'Union Soviétique mit fin à la menace de guerre totale, mais, dans les années qui suivirent, le monde fut témoin d'une augmentation alarmante de confrontations violentes entre différentes communautés ethniques, nationales, et religieuses. Cela a modifié dans une certaine mesure notre volonté collective, nous poussant à tolérer l'utilisation des forces armées par les gouvernements, comme un moyen de contenir de tels conflits. Cette volonté a été encore considérablement renforcée par les événements du 11 septembre 2001.

Mais les craintes d'une guerre nucléaire totale ont reculé. À l'heure actuelle, il n'y a plus qu'une superpuissance, et aucune nation ne s'engagera dans un conflit nucléaire avec les Etats-Unis d'Amérique. Bien que cette pensée soit réconfortante, il n'y a néanmoins aucune garantie que cet état de sécurité relative se maintienne indéfiniment. Il y a au moins trois autres superpuissances en devenir – l'Europe, la Russie et la Chine – chacune avec son propre armement, chacune avec son propre agenda politique et ambitions économiques, et chacune rechignant à se soumettre passivement à l'hégémonie américaine. Dans les décades à venir, nous ne savons pas quelles amères rivalités pourraient se développer entre elles, ou quelles en seraient les conséquences. Lorsque pour l'une ou l'autre raison des superpuissances se dressent l'une contre l'autre, il y a toujours le danger qu'une étincelle, comme le conflit israélo-palestinien ou indo-pakistanaï, ne les conduise à prendre parti et à adopter des positions diamétralement opposées, menant à l'affrontement, comme cela s'est passé dans les mois qui ont précédé les deux guerres mondiales.

Ce fut une de ces étincelles – la crise des missiles de Cuba en 1962 et le terrible jeu de poker nucléaire entre Kennedy et Kroutchev pendant toute la durée de la crise – qui créa une peur globale de la guerre, et une détermination partagée par tous, sauf par les généraux, qu'on devait l'éviter à tout prix. Bien que les attentats suicides soient devenus depuis lors une menace majeure pour le monde civilisé, la menace de la guerre est toujours là, et dans sa forme nucléaire elle pourrait bien signifier la fin de toute forme de vie.

Cette répugnance pour la guerre qui caractérisa en grande partie la seconde moitié du vingtième siècle était un phénomène relativement nouveau. Aux siècles précédents, nous n'avons pas manqué de philosophes, de poètes et d'hommes d'état, prêts à glorifier les vertus de la guerre, arguant qu'elle permettait de montrer le meilleur de soi, évitait la stagnation économique, promouvait l'innovation, répandait la Parole de l'Évangile et apportait la civilisation aux pays sous-développés. « La guerre doit être considérée comme faisant partie de l'ordre Divin » déclarait l'historien Allemand du dix-neuvième siècle, Heinrich von

Treitschke. 'Elle se justifie et l'idée d'une paix perpétuelle est non seulement irresponsable mais aussi immorale ; Pour le philosophe G.W. Hegel, la guerre était indispensable pour l'hygiène publique : 'Tout comme les mouvements de l'océan empêchent qu'il croupisse, -ce qui serait le cas s'il était perpétuellement calme-, de la même manière, en temps de guerre, les peuples échappent au déclin occasionné par une paix perpétuelle.' Et l'avis de Nicolo Machiavel était que 'Un prince ne devrait avoir aucune autre aspiration ni but, il ne devrait s'occuper de rien d'autre que la guerre, son organisation et sa discipline.'

Pour la génération post-Vietnam, de telles accusations semblaient de grotesques anachronismes ; c'était pourtant oublier trop facilement que des gens encore vivants se rappelaient que l'éclatement de la Première Guerre Mondiale en Europe en 1914 provoqua un gigantesque élan d'enthousiasme en France, en Angleterre, et en Autriche. Rupert Brook captiva cet éphémère moment de joie dans son incroyable poème célébrant la fin de la paix.

Maintenant, que Dieu soit loué, Son heure est venue,  
Il a pris notre jeunesse, et nous a sortis du sommeil,  
D'une main assurée, l'œil vif et toutes les forces aux aguets,  
Nous plongeons comme des nageurs dans une eau claire,  
Contents de quitter un monde devenu vieux et froid et ennuyeux,  
D'abandonner ces cœurs malades, que l'honneur ne pouvait plus émouvoir,  
Et les sous-hommes, et leurs chants sales et vulgaires,  
Et toutes ces petites mesquineries de l'amour !

Rares étaient ceux, semble-t-il, qui désapprouvaient cette joyeuse anticipation du carnage à venir. Ceux qui le firent néanmoins se retrouvèrent dans une minorité méprisée. 'Je découvris avec étonnement que la moyenne des hommes et des femmes était enchantée de cette perspective de guerre' écrivait Bertrand Russel (1967) dans son *Autobiographie*. 'J'avais cru naïvement ce que la plupart des pacifistes affirment : que les guerres sont imposées à une population réticente par des gouvernements despotiques et Machiavéliques. 'Mais la tragique vérité de la chose est que les armées qui s'opposèrent en 1914-18 n'auraient jamais pu se massacrer l'une l'autre avec une aussi terrible efficacité, si elles n'avaient reçu un encouragement populaire massif. Ainsi, la civilisation Européenne fut bouleversée, des millions de gens furent blessés ou tués. Une catastrophe déclenchée par l'assassinat d'un archiduc dans une ville endormie des Balkans.

Qu'est-ce qui, en nous, peut justifier ce comportement bizarre ? Nos grands-pères étaient-ils fous ? Probablement pas plus que n'importe quelle autre génération, partie joyeusement faire la guerre. Souvent, faire la guerre avait un aspect rationnel, et on ne devrait pas négliger les bénéfices que les nations doivent à cette institution meurtrière. Par exemple, les Etats-Unis n'auraient pas survécu plus de deux cents ans comme état souverain indépendant s'il n'y avait eu la guerre de 1776-83, et ils n'existeraient pas aujourd'hui comme une simple nation unifiée s'il n'y avait eu la guerre de 1861-5. Israël doit son existence en tant qu'état aux guerres de 1949 et de 1967. Si l'Angleterre n'avait pas résisté à l'assaut du national-socialisme en 1939-45, que serait-elle devenue ?

Pour cela, il est faux d'affirmer, comme le font beaucoup de bien-pensants, que la guerre est un jeu de dupes qui ne confère aucun avantage à personne, même pas aux vainqueurs. Les charmes de la victoire ont été irrésistibles pour les hommes, génération après génération, et les guerres, comme des repères, ont marqué l'évolution et le développement de notre civilisation. Comme le remarquait l'éthologiste Eibl-Eibesfeldt (1979), 'C'est presque comme si l'humanité n'avait d'autre choix que l'escalade dans la guerre sanglante'.

Il est triste de constater, que ce n'est pas seulement la perspective de la victoire qui nous attire, mais bien l'activité elle-même. La guerre révèle ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a

de pire en nous. Elle mobilise nos plus profondes ressources d'amour, de pitié, de courage, de coopération et de sacrifice personnel ; elle libère aussi nos capacités de xénophobie, de haine, de brutalité, de sadisme, de destruction et de vengeance. Lorsque les êtres humains sentent une menace extérieure, ils serrent les rangs. Les différences basées sur l'âge, le sexe, la classe, le statut social ou la croyance, ont tendance à se dissiper et restent en suspension tant que le danger persiste (elles ont tendance à se reformer, dès que le danger s'éloigne). 'La camaraderie en temps de guerre, le fait qu'en condition de stress, notre capacité d'identification avec nos compagnons est augmentée, fut l'une des raisons de la popularité constante de la guerre', écrivait le psychanalyste Anthony Storr (1964). Ceux qui vivaient en Angleterre en 1940-45 se souviennent avec gratitude et nostalgie d'amitiés plus intenses et d'un sentiment général de chaleur humaine.

La guerre libère les gens de la routine et de l'obligation d'être responsable de ses actions. Comme le disait Storr, les gens qui ne s'étaient fixé aucun but dans la vie, ou qui ne se satisfaisaient pas des défis mondains d'une existence ordinaire, 'trouvent une satisfaction presque religieuse à se dévouer à un seul objectif principal, et à orienter leur vie en la soumettant au seul but en temps de guerre : la victoire.

C'est un point de vue très semblable qu'avait Glenn Gray dans son livre *Les Guerriers* (Gray, 1998). Gray a servi dans l'Armée Américaine durant la Seconde Guerre mondiale, témoin de ses actions en Afrique du Nord et en Europe de l'Ouest. Son livre est un ensemble de réflexions au sujet des hommes engagés dans une guerre totale. Bien que sans concession dans sa description des horreurs de la guerre moderne, il avait néanmoins un chapitre intitulé 'L'appel persistant de la bataille'. Il parlait avec éloquence de 'la puissante fascination' qu'elle exerce, de 'cet environnement de menace et de peur qui vous entoure', et la 'fraternité du danger' qui tisse des liens entre des gens qui dans d'autres circonstances auraient des désirs et des tempéraments incompatibles. Il prétendait que pour beaucoup de jeunes gens, la Seconde Guerre Mondiale comblait leur désir 'd'échapper à la monotonie de la vie civile et aux limitations frustrantes d'une existence sans aventure. L'union avec leurs compagnons d'armes les libérait d'une impression d'impuissance personnelle et les remplissait d'une sensation de pouvoir. Ils en arrivaient à considérer leur précédente identité de civil comme limitée, anémique et isolée. Jamais auparavant ils n'avaient connu ce sentiment d'appartenir à une seule et même famille. Gray (1998) écrivait :

À son plus haut niveau, ce sentiment de camaraderie est une extase...

Une sorte d'expérience extrême – le danger mortel ou la menace de destruction – est nécessaire pour nous sentir totalement solidaires avec nos camarades...

Jusqu'à maintenant, la guerre a séduit parce que nous découvriions quelques-uns des mystères de la joie commune dans ses profondeurs interdites.

La camaraderie atteint son sommet dans la bataille.

Il semble que le fait de s'organiser dans un but commun apporte en lui-même une profonde satisfaction. La coopération et la collaboration, que ce soit pour une opération militaire, un jeu de groupe, la chasse ou le débroussaillage, développent un puissant sentiment d'appartenance et de valorisation personnelle à l'intérieur de ce groupe. Se rassembler pour réaliser un projet commun est une façon de surmonter ses intérêts personnels dans l'intérêt du bien commun. Ceci est particulièrement vrai quand le but commun est la survie.

Ainsi, la guerre nous met devant un douloureux dilemme : bien que nous puissions la détester parce qu'elle est brutale, cruelle, et vicieusement destructive, il y a en elle quelque chose de diaboliquement séduisant, qui dans certaines circonstances ne nous permettent pas d'y résister. Ceci a eu comme résultat que les conflits armés ont sans relâche et inexorablement affligé chaque partie de la planète où les êtres humains entrent en contact l'un

avec l'autre – pas seulement dans les temps récents, mais, selon toute probabilité, depuis le début de l'existence de notre espèce.

## L'UNIVERSALITE DE LA GUERRE

Le son le plus persistant qui se réverbère au travers de l'histoire de l'homme est le battement des tambours de guerre.

Arthur Koestler

Le philosophe du dix-neuvième siècle Pierre Joseph Proudhon était persuadé que nous avons tous une connaissance directe, intuitive de la guerre, parce que dans quelque nation que ce soit, il est rare qu'une génération ne passe sans y être exposée, d'une façon ou d'une autre. Les statistiques de l'histoire sont en droite ligne avec cette supposition : entre 1500 AC et 1860 PC par exemple, il y avait dans le monde connu une moyenne de treize années de guerre pour une année de paix ; et entre 1820 et 1970 les principales nations du monde firent la guerre en moyenne une fois tous les vingt ans – en d'autres mots, une fois par génération (Walsh, 1976).

L'état de guerre est une caractéristique sans cesse récurrente et universelle de l'existence humaine. Les mythologies de pratiquement tous les peuples abondent de récits de guerre et de faits héroïques guerriers, et les communautés ne connaissant pas encore l'écriture adoraient se raconter des histoires concernant les batailles. Depuis que notre espèce connaît l'écriture – il y a environ 5000 ans – l'histoire écrite est devenue principalement l'histoire des guerres. Pratiquement toutes les frontières entre les nations, les races et les religions ont été établies par les guerres, et toutes les civilisations précédentes périrent à cause d'elles. Les plus anciennes archives découvertes par l'archéologie, en dehors de listes d'ustensiles, sont les rapports de guerre. Le conflit armé, tout comme le sexe, semble être une obsession primaire de l'Homme. Et il est tout à fait approprié d'utiliser le terme générique 'l'Homme' puisque la guerre est universellement un problème masculin. Les femmes ne font pas la guerre ; les hommes bien.

De toute façon, il y a toujours eu des hommes et des femmes de bonne volonté qui ont déployé leur énergie pour éviter la guerre – démontrant qu'en nous, nous avons aussi bien des prédispositions pour la coexistence pacifique, que pour la belligérance armée. Des milliers de gens ayant connu la guerre en furent clairement dégoûtés, et rêvaient d'une paix durable, exprimant ce sentiment dans la littérature et l'art, dans la philosophie et la religion. Ils imaginaient un monde utopique libéré des ambitions martiales et des bains de sang, qui remontait à l'Age d'Or de l'Antiquité classique, à la vision Chrétienne d'un paradis perdu, et aux Arcanes de la poésie Grecque et Latine, si richement représentées sur les tapisseries de Claude et de Poussin.

Le génie religieux de l'humanité a cherché la paix dans le *WU-Wei* du Taoïsme, le *Ahimsa* du Bouddhisme, le discours du Christ sur la Montagne, ou l'Hindouisme de Mahatma Gandhi – ceux-ci ont touché les esprits plus profondément que les tentatives séculaires d'établir la paix sur terre comme la *Pax Romana*. Ces idées fortes ont inspiré tous les mouvements pacifistes, encore jusqu'à ce jour, rendant possible la Convention de Genève, la Ligue des Nations, les Nations Unies, et ainsi de suite.

Ces réalisations sont un témoignage éloquent de la soif des hommes pour la paix, mais elles n'ont pas triomphé de notre puissante propension à la guerre. Il y a toujours eu des traités et des pactes de non-agression, mais aucun n'a réussi à éradiquer la guerre. Entre 1500 AC et 1860 PC plus de 8000 traités de paix furent conclus. Chacun était censé être valable pour toujours. En moyenne, ils duraient deux ans.

Les traités de paix ne créent pas la paix. Ils sont un signe, que pour le moment, la paix est revenue. Le seul principe qui ait été constamment appliqué est celui du Sénat Romain : ‘Si tu veux la paix, prépare-toi à la guerre.’ Les Russes ont un vieux proverbe : ‘La paix éternelle ne dure que jusqu’à l’an prochain.’

C’est comme si la guerre et la paix venaient par cycles, comme les marées ou les phases de la lune. Elles semblent occuper les points opposés d’un processus continu. Toutes deux sont des aspects différents d’une même condition, notamment les relations entre des groupes de gens. En ce sens, la guerre et la paix sont des états d’esprit complémentaires, qui se qualifient l’une l’autre comme notre perception du jour et de la nuit, du chaud et du froid, du bruit et du silence ; car la guerre est inconcevable sans la paix, et la paix inconcevable sans la guerre. Clairement, ce sont des conditions relatives, pas absolues ; il y a des degrés de guerre et des degrés de paix. Les Catholiques et les Protestants en Irlande du Nord ne se sont jamais formellement déclaré la guerre, mais pendant les dernières décades du vingtième siècle, l’Ulster n’était certainement pas un endroit où l’on pouvait vivre en paix. Un habitant de Belfast l’exprimait ainsi : ‘Celui qui n’est pas un peu fou ici ne comprend pas vraiment ce qui se passe.’

Partout c’est un peu la même chose. L’histoire, qu’elle soit ancienne ou moderne, démontre une alternance apparemment inexorable entre les périodes de guerre et les périodes de paix. Le yang de la guerre et le yin de la paix sont des forces fondamentales en action, qui ont démontré, jusqu’à présent, qu’elles étaient inéluctables.

Le spécialiste Français de science politique, Alexis de Tocqueville comprenait que les états de belligérance et de paix pour lesquels les peuples sont collectivement disposés se présentent par phases, et il voyait ces phases se refléter dans le statut, donné à un moment de l’histoire, aux représentants des forces armées. ‘Quand l’esprit militaire quitte un peuple, écrivait-il, ‘la profession des armes cesse immédiatement d’être mise à l’honneur, et les militaires tombent au rang le plus bas des fonctionnaires de l’état.’ (*La démocratie en Amérique*).

Dans son livre (1979) *Sur la Psychologie de l’Incompétence Militaire*, Norman F. Dixon concevait la paix comme un état dans lequel nos propensions guerrières sont sublimées ou réprimées. Il notait que les livres et les films traitant de la guerre et de la violence deviennent de plus en plus populaires durant les périodes de paix prolongée – tout comme la pornographie après une période de répression sexuelle – et affirmait que ‘ceci est une preuve du plaisir que procure la satisfaction par procuration de désirs jusque-là interdits.’

La Paix est donc, dans bien des cas mal nommée. La Paix Parfaite n’a jamais régné exclusivement sur les affaires humaines. Le Conflit et la Discorde nous accompagnent toujours. Pour être honnête, il faut bien reconnaître que la Paix est le nom que l’on donne à une période de conflits non-violents. La célèbre définition de la guerre de Clausewitz, comme étant ‘la poursuite d’une politique par d’autres moyens’ implique que la politique qui doit être poursuivie est une politique qui inclut le conflit. Le conflit est endémique dans la condition humaine, comme il l’est en effet dans la nature de notre univers.

## **LA NATURE INELUCTABLE DU CONFLIT**

Vais-je vous dire ce que signifie cet affrontement ? Ceux qui pensent qu’il est accidentel, inutile, l’œuvre d’agitateurs intéressés ou fanatiques, et que pour ces raisons il est éphémère, se trompent du tout au tout. C’est un conflit inéluctable entre des forces opposées et résistantes, et cela signifie que les Etats-Unis doivent devenir tôt ou tard, soit une nation entièrement esclavagiste, soit une nation où le travail est entièrement libre.

Sénateur Henry William Seward, 1858

Plus l'on découvre le cosmos et la psychologie humaine, plus il devient évident que les leçons incorporées dans les mythologies anciennes, qui dépeignent toute la création comme le produit d'une lutte entre des forces opposées (un thème repris bien plus tard, à leur façon par Karl Marx, Charles Darwin, Sigmund Freud, et Carl Gustav Jung), sont profondes et vraies. Par exemple, les radiotélescopes nous ont accoutumés au fait inquiétant que nous vivons dans un univers d'une violence inimaginable, et les efforts pour contenir une force aussi gigantesque que cette furie cosmique, a poussé l'astronomie à devenir une branche de la physique des hautes énergies. Au lieu de la douce harmonie des sphères, rêvée par les poètes, nous savons maintenant que les cieux sont remplis d'une cacophonie chaotique qui accompagne les douleurs de l'enfantement et l'agonie des étoiles et des galaxies.

Les transactions humaines ne sont pas moins discordantes que les célestes, comme nous l'ont toujours dit les astrologues. Partout où existe une communauté humaine, des conflits sont générés à la fois *parmi* eux et *entre* eux à tous les niveaux d'intimité – conflits entre mari et femme, parents et enfants, frères et sœurs, enseignants et élèves, travailleurs et patrons, dirigeants et disciples. On trouve aussi de la coopération, mais alors le conflit est l'ombre de la coopération. Le conflit a toujours caractérisé les relations entre les communautés, les tribus, les cités-états, les nations, et les alliances jusqu'à ce jour. Dans les états démocratiques, les partis politiques se polarisent à gauche ou à droite, et à l'intérieur même de ces partis existe une polarisation semblable. Où que l'on regarde, on voit clairement cette puissante propension de l'homme à polariser tout en opposés, pour définir leurs préférences et pour prendre parti.

Le conflit est un principe de la nature. En effet, Darwin le reconnaissait comme la force primaire à l'œuvre dans l'évolution. Des formes de vie mieux adaptées sont sélectionnées par leur succès dans la lutte pour la survie et la propagation de leurs gènes, lutte qui se déroule entre des espèces différentes et aussi entre les membres d'une même espèce pour bénéficier des ressources limitées de la terre.

Le conflit est aussi endémique de notre propre personnalité – toutes les écoles de psychologie des profondeurs (*psychologie de l'inconscient*) s'accordent sur ce point. Par exemple, la pensée de Freud était profondément influencée par la notion d'oppositions polaires et de leur affrontement, et le conflit est la dynamique centrale de la psychanalyse. Le complexe d'Œdipe naît du conflit entre l'envie de posséder la mère, et la peur de la punition paternelle ; la personnalité est le produit du conflit entre le principe du plaisir et le principe de la réalité ; chaque névrose, chaque psychose, chaque lapsus naît du conflit entre le *Surmoi* et le *Ça*. Dans ses dernières années, Freud concevait l'existence organique comme dominée par un conflit entre deux grandes forces contradictoires – l'instinct de vie (Éros) et l'instinct de mort (Thanatos).

Pour sa part, Jung concevait aussi que la vie psychique était entièrement déterminée par l'opposition dynamique, le conflit et l'équilibre entre les composants fonctionnels de la personnalité humaine : le Moi contre le Soi, la Persona contre l'Ombre, la raison contre la déraison, la réflexion contre les sentiments, les sensations contre l'intuition, extraversion contre l'introversion, le bien contre le mal. Et les rêves ne sont qu'un moyen permettant de maintenir ce système homéostatique infiniment complexe en équilibre.

Les neurophysiologistes ont démontré que le cerveau, le système nerveux central, le système autonome, et le système endocrinien opèrent tous en accord avec le même principe d'opposition dynamique. Toutes les fonctions essentielles du corps (comme Jung le pensait aussi pour l'esprit) sont disposées en systèmes opposés, qui, en bonne santé, restent en équilibre grâce à un processus de feedback positif ou négatif. C'est le principe d'homéostasie. La température du corps, les niveaux de sucre et d'oxygène dans le sang, et ainsi de suite, sont tous régulés de cette manière. Donc la faim est contrebalancée par la satiété, le désir sexuel

par la gratification, la soif par la rétention des fluides, le sommeil par l'éveil. Le principe d'homéostasie est, bien sûr, une redécouverte scientifique d'une vérité ancienne ; c'est du Taoïsme avec un habillage moderne.

Pour cela, nous devons conclure que le conflit n'est pas un phénomène vraiment susceptible d'être expliqué rationnellement, et par conséquent il n'est pas très utile de se tourner vers la politique, l'économie, la sociologie ou l'histoire si l'on veut découvrir les causes fondamentales de conflit entre des groupes d'êtres humains. Les 'explications' politico-économiques d'un conflit montrent souvent après examen qu'elles sont des *rationalisations* d'impératifs venant de réalités vécues plus sombres et plus profondes. Les *origines* d'un conflit ont peu de choses à faire avec la raison ; ils ont leurs racines dans la nature profonde de notre espèce et dans l'univers que nous habitons.

## RAISON ET DERAISON

Nous, descendants en ligne directe des protagonistes triomphants de nombreuses scènes de tueries, devons, quelles que soient nos qualités pacifistes, toujours porter en nous, prêts à s'enflammer à tout moment, les traits de caractère fourbes et cruels qui leur ont permis de survivre à tant de massacres, blessant les autres, mais restant eux-mêmes indemnes.

William James

De toutes les disciplines, l'histoire a été particulièrement prédisposée à l'erreur rationaliste. En son nom, bien des 'explications' ont été avancées par les historiens pour expliquer l'éclatement d'une guerre en particulier; rarement elles ont vraiment mis en lumière le mystère fondamental de la guerre – notamment, pourquoi les hommes la font. C'est pour cela que le nationalisme fut accusé d'être à l'origine de la guerre Austro-Française en 1859 et de la guerre Austro-Prussienne de 1866 ; les rivalités impériales et la course aux armements qui l'accompagna furent accusées d'avoir déclenché la Première Guerre Mondiale ; alors que ce sont les idéologies opposées qui ont été tenues pour responsables des conflits de la Révolution Française (Jacobins contre réactionnaires) et aussi de la Seconde Guerre Mondiale (fascisme contre démocratie et communisme). Une Troisième Guerre Mondiale aurait sans aucun doute été attribuée, de façon similaire, à des idéologies opposées (capitalisme contre communisme ; démocratie contre totalitarisme).

L'historien A.J.P. Taylor (1979) a énuméré ces 'causes' ainsi que d'autres, comme l'ambition extravagante de certains dirigeants (par ex. Napoléon, Hitler, et Alexandre le Grand), la presse chauviniste enflammant l'opinion publique, le lobbying des industries militaires, l'activité des diplomates, et même l'influence des historiens eux-mêmes. Les guerres de conquête, les guerres de succession, les guerres de religion, les guerres préventives, les guerres punitives, les guerres de toutes les formes et de toutes les tailles ont été appelées d'après leurs causes supposées, et une vaste littérature rend compte de leur histoire. Mais peu de gens ont essayé d'établir la nature de la guerre en elle-même, ou les causes communes de *toutes* les guerres. Comment, quand, et pourquoi les guerres commencent-elles, et pourquoi doivent-elles avoir lieu ?

Si nous étions à même de trouver un jour une réponse à cette question, nous devrions regarder bien plus loin que les limites que l'histoire s'est imposées elle-même. En effet, deux limitations majeures restreignent le rôle de l'histoire à une aide à l'étude de la guerre. L'une est sa chronologie réduite ; l'autre, son mépris de l'inconscient. Notre capacité à guerroyer est, après tout, bien plus ancienne que l'histoire. *L'Homo sapiens* existe depuis plus de 500.000 ans, alors que l'histoire puise ses données dans une tranche - fine comme le papier -

d'un passé récent. Si nous devions un jour découvrir ce qui sous-tend toutes les guerres, nous n'aurions pas d'autre choix que de définir un point de vue incluant aussi bien notre histoire naturelle en tant qu'espèce, que notre histoire politique en tant qu'êtres civilisés. Lorsque nous examinons un phénomène aussi universel et biologiquement ancien que le conflit entre groupes différents, nous devons dépasser l'esprit de clocher de l'histoire pour entrer dans l'immensité du temps biologique. Et lorsque nous faisons cela, il apparaît clairement que les causes attribuées par les historiens aux guerres du passé ne sont en fait pas du tout des causes, mais plutôt l'étincelle qui a mis le feu aux poudres.

De plus, il semble qu'il apparaît rarement aux historiens, même aux meilleurs d'entre eux, que tout événement humain se développe à deux niveaux de la réalité – le conscient et l'inconscient, le manifeste et le latent. Par conséquent, l'histoire nous parle de conséquences, pas de causes. Il faut pourtant reconnaître, que corriger ce défaut serait une entreprise d'envergure. Cela exigerait de réécrire toute l'histoire à la lumière de notre compréhension toujours plus grande des structures psychologiques évoluées de notre espèce.

Considérer la guerre, ou la menace de guerre, comme une activité rationnelle ne nous mène pas très loin lorsqu'on tente d'analyser la situation internationale qui prévalait entre 1948 et 1989. Revoyons brièvement les circonstances.

Nous savions qu'une Troisième Guerre Mondiale aurait été un événement d'une telle ampleur que peu d'organismes vivants auraient pu espérer y survivre. Nous étions d'accords qu'il fallait faire tout ce qui était possible pour l'éviter. Et pourtant, en même temps, un grand nombre d'hommes et de femmes exprimaient leur crainte que les politiques suivies par les gouvernements, même si elles étaient un succès à court terme, n'empêcheraient pas finalement cette terrible catastrophe. Avec raison, nous étions fiers de nos institutions démocratiques par lesquelles nous pensions pouvoir influencer notre destinée ; et pourtant, beaucoup d'entre nous étaient hantés par le terrible constat que, au niveau national – et encore plus au niveau international – il semblait quelquefois que nous n'eussions plus le contrôle de notre comportement. À ces moments-là, nous réalisions que nous étions à la merci d'événements qui étaient hors de notre portée et au-delà de notre compréhension.

Nous étions les jouets d'un terrifiant paradoxe. Nous habitons un monde divisé en deux camps immensément puissants mais hostiles. Tous deux consacraient de vastes ressources pour améliorer et entretenir leur capacité à s'annihiler l'un l'autre, tout en clamant haut et fort qu'ils n'avaient absolument aucune intention de se servir de cette incroyable capacité. Et malgré ces véhémentes dénégations et malgré les efforts diplomatiques pour obtenir la réduction du nombre de têtes nucléaires à la disposition de chaque bloc, beaucoup de gens, des deux côtés du rideau de fer continuaient de penser que la guerre nucléaire était une horrible éventualité.

Comment étions-nous devenus prisonniers de cet affreux dilemme ? Comment était-il possible que les deux groupes humains les plus riches, les plus puissants et les plus avancés du monde puisse déclarer en toute honnêteté qu'elles ne commettraient jamais cet acte désastreux, alors qu'en même temps, elles s'assuraient d'avoir tous les moyens de passer à l'acte ? Était-ce là un comportement rationnel ? Ou étions-nous mus par des forces mystérieuses opérant hors de notre contrôle, et nous menant vers une destinée qu'aucun de nous ne souhaitait connaître. ? Il ne faut pas être psychiatre pour comprendre que nous étions sous l'influence d'une chose complexe, irrationnelle, et largement inconsciente.

Quelle que soit l'explication qui ait notre faveur, nous ne pouvons échapper à la vérité que maintenant, comme durant la Guerre Froide, nous restons lourdement investis du concept de la guerre. L'argent, dans notre société obsédée par le matérialisme, est un symbole de la libido – pas seulement dans nos rêves, mais dans nos actions. Nous mettons notre argent là où est notre libido. Et quand on pense combien de libido nous investissons dans l'attirail de guerre, il devient évident que nous y consacrons une énorme proportion de nos ressources

humaines et naturelles. Ayant investi tant de nous-mêmes pendant si longtemps et de façon aussi déterminée dans la création de ces machines superbement conçues pour la destruction, il est remarquable que nous ayons été capables, si longtemps, de résister à l'envie de nous en servir. Mais pourquoi avons-nous continué à augmenter cette terrifiante capacité militaire au point où elle menaçait d'échapper à tout contrôle et de provoquer ce même désastre qu'elle était censée nous faire éviter ?

C'était là des questions cruciales, et elles n'avaient pas grand-chose à voir avec la simple raison. Ceci ne devrait toutefois pas nous empêcher d'essayer d'y répondre. Le problème est que ces sujets sont si fondamentaux et inconscients que chaque tentative de les examiner crée automatiquement la discorde. Dès que quelqu'un essaye d'expliquer les structures archétypales sous-jacentes du conflit, on les active – et le résultat inévitable est le conflit lui-même. Les guerres, comme toute autre forme de désaccord humain, sont l'expression de notre penchant à polariser les situations et à prendre parti. Invariablement, il existe des partisans aussi bien pour les questions intellectuelles que pour la politique ou les affaires internationales, et ce n'est pas une surprise de voir que des académiciens qui avancent des théories à propos des causes des guerres peuvent être aussi agressifs entre eux que les soldats qui les ont faites. En effet, rien ne provoque plus facilement la belligérance des intellectuels libéraux qu'un débat ouvert sur la manière de maintenir la paix. Léon Daudet allait même plus loin, et instaura un terme particulier, *invidia* pour désigner les intenses hostilités qui se développent entre auteurs académiques qui défendent des points de vue théoriques opposés. 'J'ai la triste conviction' commentait Bertrand Russell, 'que les gens ne peuvent être vraiment d'accord que sur les choses qui ne les intéressent pas vraiment.' Même les réunions des évêques, les ordres de moines, ou les associations de psycho-analystes ne sont pas exempts de *invidia*. Comme l'écrivait l'analyste Adolf Guggenbühl-Craig (1971), 'Il y a peu de domaines dans lesquels les conflits internes sont débattus de façon moins loyale, inconsciente et destructive qu'entre analysés...et psychothérapeutes soi-disant 'conscients'. Ce serait étonnant que les gens qui recherchent la paix en soient exempts.

Je ne prétends pas que l'on peut prévoir la bagarre chaque fois qu'un groupe de philosophes ou de psychologues se rassemblent pour discuter de la guerre, mais ils arrivent souvent à avoir de nombreux points de désaccord entre eux. Et lorsqu'en effet les hostilités éclatent, ils peuvent se montrer carrément vicieux – pas seulement au moyen de petites escarmouches entre individus mécontents, mais bien par des batailles rangées entre alliances de partis puissamment engagés, alignés le long des lignes de démarcation bien définies. Une fois que la bagarre est engagée, il n'y a pas de quartier. Les belligérants prennent des positions stratégiques qu'ils clament leur être propre, mais qui bien souvent, après investigation, apparaissent avoir été préparées par des générations de chercheurs avant eux. Elles trouvent leur origine dans l'Antiquité, et plus loin encore, dans la structure de notre cerveau.

## **POURQUOI LA FAISONS-NOUS ?**

Ainsi, dans la nature de l'homme, on trouve trois causes principales de querelle. La première est la compétition ; la seconde, la méfiance; la troisième, la gloire. Les premiers hommes étaient poussés à envahir pour le gain ; les seconds pour la sécurité ; et les troisièmes pour la réputation. Les premiers firent usage de la violence pour se rendre maîtres des êtres appartenant à d'autres hommes, leurs femmes, leurs enfants, et leur bétail. Les seconds en firent usage pour les défendre. Et les troisièmes firent usage de la violence pour des bagatelles, comme un mot de travers, un sourire, une opinion différente, ou d'autres signes de mépris, visant directement la personne ou leur entourage, leurs amis, leur nation, leur profession, ou leur nom.

De façon générale, les théoriciens qui écrivent à propos de la guerre appartiennent à l'un de ces deux camps. (1) Ceux qui conçoivent que l'homme est une créature essentiellement rationnelle, qui ne recourt à l'agression, la cruauté et la guerre qu'en réaction à des circonstances intolérables. (2) Ceux qui le voient comme une créature irrationnelle, agressif de nature et enclin à la violence, à moins qu'il ne soit muselé par les sanctions. Les deux groupes sont vastes, et comprennent des légions de penseurs éminents du passé et du présent.

Historiquement, le premier groupe appartient à la tradition humaniste qui atteignît son apogée en France au 18<sup>ième</sup> siècle, le Siècle des Lumières. Il voit l'homme comme un être vertueux, rationnel, qui ne devient capable d'actes mauvais ou destructeurs que s'il vit dans une société corrompue. Ceci est la doctrine du 'noble sauvage' de Jean-Jacques Rousseau, adoptée par d'autres éminents philosophes comme Buffon, Condorcet et Diderot. Leur position a été résumée par le Comte Buffon, qui déclara : 'La vertu appartient plus au sauvage qu'à l'homme civilisé, et le vice doit son apparition à la société.' Dans l'Angleterre du dix-neuvième siècle, essentiellement la même position était adoptée par les romanciers 'sentimentaux' Samuel Richardson, Sir Richard Steele et Laurence Sterne, et par les philosophes William Godwin, David Hume, Francis Hutcheson, et Lord Shaftesbury. Cette séduisante tradition avançait la théorie optimiste que l'homme était infiniment perfectible. Pour améliorer les choses, il suffirait d'instituer les réformes nécessaires dans le domaine social et celui de l'éducation; nous pourrions alors nous attendre à connaître un futur fait de bonheur, de paix et de prospérité.

Le second groupe appartient à une tradition philosophique moins séduisante, dont le principal porte-parole était le philosophe Anglais du dix-septième siècle Thomas Hobbes. Ce groupe culmina dans le mouvement romantique Allemand du dix-neuvième siècle. Cette tradition considérait l'homme comme une créature irrationnelle motivée principalement par ses passions, et dont la vie dans la nature était vouée à une lutte compétitive avec ses pairs. Dans cette lutte, seul le plus fort pouvait espérer survivre. À l'état naturel, déclarait Hobbes, il n'y avait 'ni arts, ni lettres, ni société, et pire que tout, il y régnait la peur et le danger constant de mort violente; la vie de l'homme était solitaire, pauvre, triste, brutale et courte'. Abandonnés à leur propre sort, Hobbes croyait que les hommes étaient inévitablement égoïstes, belliqueux et cupides, et qu'une existence civilisée ne fut possible que lorsque ces instincts naturels furent domestiqués par la peur de la punition administrée par une puissance souveraine. La justice, la gentillesse, le comportement pacifique étaient tellement 'contraires à nos passion naturelles' que seule 'la crainte d'un certain pouvoir' pouvait les faire prévaloir. 'Les engagements sans épée,' disait-il 'ne sont que des mots, et n'ont aucun pouvoir pour sécuriser un homme.' (*Léviathan*, Part II, Chapitre XVII).

Ces deux traditions philosophiques sont basées sur des hypothèses concernant 'l'état naturel de l'homme' qui trahissent un étonnant degré de méconnaissance anthropologique. Malgré cela, elles continuent à exercer une profonde influence sur notre culture, en particulier sur nos institutions politiques et académiques. Croire à l'innocence de l'homme et à la perfectibilité de la condition humaine par un 'changement de la société' – principes de base de l'humanisme des Lumières – continue donc à être la ligne maîtresse de la gauche libérale en politique. Elle a conduit à un consensus académique qui nie l'existence d'une chose aussi tangible que 'la nature humaine' (préoccupation principale de Hobbes et des Romantiques) et elle met l'accent sur l'étude des variables provenant de l'environnement et de la société. C'est ainsi que toute la construction des sciences sociales du vingtième siècle a été édifiée sur la vision 'culturaliste' de l'homme comme une *tabula rasa*, ou une page blanche. Il serait totalement dépendant pour sa psychologie des influences sociales qui l'imprègnent de la naissance à la maturité. Ceci était aussi bien vrai pour le 'réflexe conditionné' Pavlovien dans

la tradition Soviétique des sciences sociales, que ce l'était pour le behaviorisme et la théorie de l'apprentissage de la psychologie académique Américaine. L'humanisme eut une influence particulière sur l'étude de l'agression : il y avait là un consensus hostile à l'idée que le caractère belliqueux de l'homme ait quelque chose à voir avec la génétique, la biologie ou la nature *a priori* de notre espèce.

Quoi qu'il en soit, l'influence de Hobbes et des Romantiques ne s'est pas montrée moins forte que celle des humanistes, et cette influence a été surtout ressentie dans la psychologie des profondeurs (psychologie de l'inconscient) et dans la science moderne de l'éthologie, dans l'écologie comportementale et dans la psychologie de l'évolution. Non seulement des esprits originaux comme Nietzsche, Freud, Jung ont épousé les thèses de la tradition Romantique, mais aussi les éthologistes Konrad Lorenz (1966), Niko Tinbergen (1951), et Iranäus Eibl-Eibesfeldt (1979) ont donné des descriptions détaillées de modes de comportements agressifs qui caractérisent les relations interpersonnelles entre animaux vivant en société, et ont fait le parallèle entre ceux-ci et des comportements similaires chez les humains. D'autres penseurs importants qui se sont alignés sur cette position sont le sociobiologiste E.O. Wilson (1978) et l'anthropologiste Lionel Tiger (1971) ainsi que Robin Fox (1982).

Les deux dernières décades virent l'intrusion d'une pensée néo-darwinienne dans la psychologie et la psychiatrie et cela a révolutionné la façon dont nous considérons la nature humaine. Cela a commencé en 1992 avec la publication de *The Adapted Mind* (L'esprit Adapté) de Jérôme Barkow, Leda Cosmides et John Tooby, qui fut en effet suivie par les livres de Paul Gilbert (1991), Matt Ridley (1993), Robert Wright (1994), Steven Pinker (1994, 1997, 2002), David Buss (1999) et moi-même (Stevens et Price 2000a ; 2000b), pour n'en citer que quelques-uns. Ces écrivains ont fortement pesé contre le concept du 'noble sauvage' de Rousseau.

Le produit de la sélection naturelle ne sera jamais absolument noble et parfait. En effet, pour être représentés à la génération suivante dans la compétition entre gènes, les chics types tendent à finir bons derniers. Les conflits d'intérêts existent partout entre êtres vivants, parce que deux animaux ne peuvent manger le même poisson ou monopoliser la même compagne. Dans la mesure où les comportements sociaux sont des adaptations qui maximisent les copies des gènes qui les ont produits, ils devraient être conçus pour prévaloir dans de tels conflits, et une façon de prévaloir est de neutraliser la compétition.  
(Pinker, 2002)

Jung lui-même ne doutait pas un seul instant que les 'culturalistes', aveuglés par leur idéalisme, ne voyaient pas les forces sombres et destructives à l'œuvre dans la nature humaine. 'Supposons que l'homme civilisé puisse donner libre cours à ses instincts !' imaginait Jung en 1921.

Les fanatiques de la thèse culturaliste imaginent que seul ce qui est beau et pur se diffuserait par la suite. Cette erreur est due à un manque complet de connaissance psychologique. Les forces instinctives inhibées chez l'homme civilisé sont immensément destructrices et bien plus dangereuses que l'instinct du primitif, qui exprime constamment mais d'une façon plus modeste son instinct négatif. Par conséquent, aucune guerre du passé historique ne peut dépasser en horreur les guerres des nations civilisées.  
(CW 6, par.230)

Comme Hobbes, Freud considérait l'homme naturel (c.à d. l'homme avant l'écriture ou avant l'agriculture) comme une créature profondément irrationnelle, dont les propensions

démoniaques devaient être domestiquées pour que la civilisation puisse survivre. Les hommes, disait-il, ne sont pas des êtres doux, amicaux qui ne se défendent en général que lorsqu'ils sont attaqués. 'Il faut bien reconnaître qu'une grande part de leur désir d'agression fait partie de leur hérédité instinctive', maintenait Freud. La propension innée à l'agression est normalement inhibée par le Surmoi – le chien de garde culturel institué dans la psyché par les parents au cours de l'éducation. Mais, dans bien des situations, cette inhibition du Sur-moi n'arrive pas à s'imposer, et l'homme se montre 'comme une bête sauvage pour qui le respect de ses semblables est une chose étrangère.'

Freud avait une vision proche de celle de Nietzsche, qui voyait dans l'homme naturel une 'bête sauvage', 'un prédateur', 'la magnifique bête blonde errante, assoiffée de butins et de victoires'. Dans son livre *Généalogie de la moralité*, Nietzsche expliquait que la société humaine devait nécessairement dompter ces instincts sauvages qui, ne pouvant plus s'exprimer, se retournaient contre le Soi pour provoquer des sentiments de culpabilité – sentiments qui sont à l'origine de la conscience morale et de la vie civilisée. Cette 'séparation forcée de son passé animal' signifiait pour l'homme une 'déclaration de guerre contre les vieux instincts qui jusqu'alors, constituaient sa force et son plaisir, mais aussi son caractère terrifiant'. Cette idée embryonnaire de Nietzsche trouva une expression aboutie dans *La civilisation et ses désagréments*, Freud (1930) :

L'existence de cette inclination à l'agression, que nous détectons en nous-même, et que nous supposons à juste titre présente chez les autres, est le facteur qui brouille nos relations avec notre voisin et qui fait qu'il faut que la culture institue ses plus hautes exigences.

Dans une lettre célèbre qu'il adressait à Einstein peu avant l'éclatement de la Seconde Guerre Mondiale, Freud disait :

Vous êtes étonné qu'il soit si facile de contaminer les gens par la fièvre de la guerre, et vous en déduisez que l'homme a en lui un instinct de haine et de destruction, qui peut être activé par de telles stimulations. Je suis entièrement d'accord avec vous. Je crois en l'existence d'un tel instinct, et je me suis récemment donné du mal pour étudier ses manifestations... Le résultat des observations portant sur le sujet en question, est qu'il est peu probable que nous soyons capables de supprimer les tendances agressives de l'humanité.

Et Anthony Storr (1970) le disait de cette façon:

La dure réalité est que nous soyons l'espèce la plus cruelle et impitoyable qui ait jamais habité la terre ; et nous avons beau reculer d'horreur en lisant dans les journaux ou les livres d'histoire les atrocités commises par l'homme sur l'homme, nous savons au fond de nous que chacun abrite en lui ces mêmes pulsions sauvages qui mènent au meurtre, à la torture, et à la guerre.

Si l'investigation psycho-dynamique de nos propensions guerrières a quelque avantage sur d'autres approches, c'est qu'elle se rapproche du cœur du problème. Elle souligne cette vérité : la guerre ne commence pas dans les Sénats, Parlements ou dans les hauts commandements de l'armée, mais bien dans l'esprit des hommes. Cela démontre que l'usage rationnel de la force pour atteindre des objectifs politiques, et l'usage rationnel de la stratégie pour atteindre les buts militaires sont basés sur un substrat irrationnel présent dans l'organisme humain qui fait que le comportement militaire est une ressource à la disposition

des gouvernements, des dirigeants, des tyrans ou des chefs de guerre. C'est sur cette base de déraison que procèdent nos stratégies raisonnées.

La relation entre les dirigeants et les hommes qu'ils envoient à la bataille est similaire à la relation entre ce que James Olds (1974) appelait le niveau 'froid' et le niveau 'chaud' du cerveau. Le cerveau 'froid' (les zones corticales des hémisphères cérébraux, spécialement les lobes frontaux) est le gardien rationnel du *principe de réalité* de Freud et le directeur et organisateur des intentions du moi ; le cerveau 'chaud' est le cerveau moyen, phylogénétiquement bien plus ancien. Ses fonctions n'ont rien à voir avec la raison, mais elles sont associées, entre autres, avec les puissantes émotions de l'agression et du désir sexuel (le Ça de Freud). Il existe un état de tension malaisée entre le cerveau 'chaud' et 'froid', mais en situation ordinaire 'civilisée', c'est le cerveau froid qui dirige. Sous certaines conditions toutefois, le cerveau chaud peut être autorisé par le cerveau froid à assouvir ses désirs instinctifs.

De la même manière, l'idée d'un Gouverneur Impérial, nommé Raison, imposant ses lois sur les tribus butées et potentiellement rebelles des Passions et Instincts, était utilisée par William Blake. C'est une notion qui remonte à plus de 2000 ans, en passant par Kant, Spinoza, et Descartes, jusqu'aux Stoïques et Platon.

Organiser et mener une guerre au point d'atteindre la victoire requiert l'utilisation intégrée aussi bien du cerveau chaud que du cerveau froid, et la coopération des dirigeants et des dirigés. Les différences théoriques entre experts de la guerre ne sont dues qu'à plus d'emphase placée sur l'un de ces composants cérébraux plutôt que sur l'autre. Pour que notre compréhension de la guerre fasse quelque progrès, nous devons adopter une position qui les intègre tous deux.

Trop souvent notre intelligence analytique nous conduit à faire la distinction entre des phénomènes naturels que la Nature elle-même ne peut pas reconnaître. Une de ces distinctions est celle que nous faisons entre raison et émotion, penser et ressentir. Nous oublions trop facilement que biologiquement ces fonctions ont évolué ensemble et sont des caractéristiques inséparables de la vie animale à tous les niveaux de complexité de l'évolution. Faire la guerre inclut les processus rationnels et irrationnels, cognitifs et affectifs, et il est totalement artificiel d'insister sur la prédominance d'un enthousiasme agressif ou d'une stratégie calculée dans la poursuite d'intentions guerrières. Toutes les guerres, même les plus primitives, sont le résultat de nombreuses variables interagissant d'une manière homéostatique complexe. Dans la guerre moderne, les variables sont plus nombreuses et leurs interactions plus complexes, mais les mêmes principes homéostatiques d'autorégulation, d'aller droit au but, ainsi que les réponses positives ou négatives s'appliquent encore. De toute manière, il est plus important que jamais auparavant dans l'histoire d'être conscient au plus haut degré de l'importance du système homéostatique. Le froid cortex cérébral doit rester vigilant dans la supervision de ses connexions hypothalamiques chaudes. Car si, comme je le suspecte, la guerre est un phénomène *archétypal*, seule une vigilance consciente peut nous sauver de son emprise.

## **LA GUERRE COMME PHENOMENE ARCHETYPAL**

*Der Krieg findet immer einen Ausweg* (La guerre trouve toujours un moyen.)

Bertold Brecht, Mutter Courage

Un des développements les plus importants en psychologie dans les premières décades du vingtième siècle était l'hypothèse proposée par C.G. Jung d'archétypes fonctionnant comme des unités dynamiques de la psyché phylogénétique (ou 'esprit évolué) que Jung désigna du terme trompeur 'inconscient collectif'. Les archétypes sont conçus comme des unités neuropsychiques qui évoluèrent par sélection naturelle et qui sont responsables de la

détermination des caractéristiques comportementales ainsi que des expériences émotionnelles et cognitives typiques des êtres humains. Les avancées réalisées par la psychologie de l'évolution durant les deux dernières décades du siècle passé n'ont en rien contredit ou remplacé les idées originales de Jung sur la nature et l'influence des archétypes ; au contraire elles les ont corroborées et amplifiées, en démontrant l'existence de propensions neuropsychiques qui sont virtuellement impossibles à distinguer des archétypes. Paul Gilbert (1992) par exemple, s'y réfère en parlant de 'modèles de réponse psycho biologique', David Buss (1999) comme 'des mécanismes psychologiques évolués', et ainsi de suite.

En conséquence, un principe fondamental en psychologie émerge, qui serait digne d'avoir l'autorité d'une loi scientifique. Je l'exprimerais comme suit : chaque fois qu'un trait de comportement est caractéristique dans toutes les communautés humaines, quelle que soit leur culture, leur race, ou l'époque historique, il doit alors être considéré comme une propension innée, ou un archétype. Si cette loi est vraie, alors il faut en conclure que les modes de comportements belliqueux et pacifiques sont probablement l'expression d'un ensemble d'archétypes interdépendants. Cette interprétation serait compatible avec les cycles apparemment inexorables de guerre et de paix qui ont caractérisé les relations humaines depuis les temps primordiaux.

C.G. Jung n'était pas seul parmi les psychologues de pointe du siècle passé à considérer que la guerre devait avoir ses racines dans les caractères innés de notre espèce. À sa propre manière, Freud arriva à plus ou moins la même conclusion. Freud introduisit une division théorique entre les instincts de vie et de mort dans *Au-delà du plaisir*, qu'il écrivit tout de suite après la fin de la Première Guerre Mondiale. Il concevait ces deux instincts comme fonctionnant en opposition polaire l'un à l'autre, et les considérait comme en continuité avec des principes d'attraction et de répulsion observables dans le monde inanimé et dans les principes anaboliques et cataboliques fondamentaux à la vie des organismes. Eros, l'instinct de vie, s'exprime dans les instincts de liaison, d'intégration, de création ; Thanatos, l'instinct de mort, dans la dissolution, la désintégration, la destruction. Freud n'utilisa pas, en fait, le terme Thanatos dans l'œuvre qu'il a publiée, préférant les termes 'instinct de mort' ou 'instinct de destruction', et occasionnellement 'instinct de domination' ou 'l'appel du pouvoir'. Il assurait qu'une portion de cet instinct destructif pouvait se mettre directement au service de la sexualité lorsqu'il trouvait son expression dans le sadisme.

Dans la subdivision théorique Freudienne des instincts, on trouve des traces de l'antithèse qu'Empédocle voyait entre les deux grands principes – opposés mais égaux – présidant le cours de toute existence, qu'il appelait *filia* (amour) et *Neichos* (haine). Freud reconnaissait cette comparaison : « Les deux principes fondamentaux d'Empédocle, - filia et neichos – sont, tant par leur dénomination que par leur fonction, les mêmes que nos deux instincts primaires, Éros et destruction. (1937, pp. 247-50).

Donc selon la vision quasi-archétypale de Freud, les états guerriers chez les gens coïncidaient avec une dominance collective de l'instinct Thanatos, alors que les états pacifiques révélaient l'ascendance de l'Éros. Du point de vue archétypal, on peut considérer les guerres comme un phénomène naturel ayant une certaine périodicité et une fonction quelque peu similaire aux incendies de forêts.

Mais vu les dimensions catastrophiques des guerres modernes, il nous est difficile de les considérer de façon objective comme un 'phénomène naturel'. Les archétypes sont néanmoins des expressions de la nature, et peuvent rapidement opérer bien au-delà de la moralité consciente. Si nous voulons les comprendre, nous devons enlever nos œillères morales, et ouvrir grand les yeux pour les regarder sans préjugé. Alors seulement, il est possible de transcender cette opinion, conditionnée par l'histoire, que la paix est l'état normal et bon, alors que la guerre est un état pathologique et mauvais. On pourrait alors envisager la possibilité que la guerre et la paix sont des phases alternantes d'un processus dynamique, dont

la finalité biologique serait de garder un état d'équilibre écologique entre les groupes humains (équilibre entre eux et équilibre avec l'environnement), ainsi que de sélectionner les gènes les plus sains parmi les membres mâles de la communauté. Le problème actuel que nous avons avec la guerre provient du fait que la technologie a détruit le système. Les Archétypes, qui précèdent la technologie de quelques millénaires, semblent fonctionner de façon homéostatique. La technologie opère grâce à un abus très organisé de l'homéostasie. Si nous n'intervenons pas volontairement pour rectifier cet abus, il y a un grand danger que la Nature ne le fasse pour nous.

Pour cette raison, il est devenu d'importance cosmique que nous consacrons toute notre ingéniosité à devenir conscients de ces déterminants archétypaux qui nous poussent de temps en temps à abandonner la paix et à embrasser l'état de guerre.

## **Nous contre Eux**

Celui qui n'est pas avec moi est contre moi.

St Matthieu 12 : 30

L'attraction et la répulsion, comme la vie et la mort, sont des principes qui fonctionnent en apparence opposition dans toute la nature. L'attraction de l'enfant pour sa mère vient du fait qu'il lui était fermement attaché depuis l'âge d'environ sept mois. C'est aussi à peu près à cet âge que les enfants montrent des signes de défiance et de recul lorsqu'ils sont approchés par des étrangers (Bowlby, 1958). Ces deux modèles de comportement sont une démonstration évidente de prédispositions innées car elles apparaissent chez tous les enfants où qu'ils soient nés et, apparemment, quelles que soient les circonstances dans lesquelles ils ont été élevés. Même lorsque les enfants sont élevés par un grand nombre de figures maternelles – comme dans cet orphelinat où je fis jadis une recherche sur les comportements créant les liens (Stevens, 2002) – ils s'attachent malgré tout de façon spécifique à une seule personne de préférence à tout autre, vers l'âge de sept mois, et commencent à montrer des signes de défiance vis-à-vis des gens qu'ils n'ont jamais rencontrés précédemment. Ces deux modèles de comportement apparaissent aussi chez tous les autres mammifères vivant en société, probablement parce qu'ils ont une grande importance biologique. Dès que l'on est capable de se mouvoir de façon indépendante, être capable de faire la différence entre amis et ennemis est clairement une question de survie.

Ces modèles, loin d'être un phénomène secondaire provenant de simples besoins physiologiques, sont directement sociaux. Mais leur déclenchement dépend de la présence d'autres membres de la même espèce et de leur comportement. Les interactions sociales révèlent l'histoire de l'évolution et de la biologie d'une espèce, autant que son anatomie et sa physiologie. La vie sociale n'est ni capricieuse, ni aléatoire, ni régulée uniquement par la tradition. Que nous nous attachions à certains groupes de gens, alors que nous devenons hostiles à d'autres, n'est pas moins une actualisation de notre patrimoine génétique, que le fait que nous marchions debout sur nos deux jambes, ou que nous copulions en position horizontale. Les êtres humains ne traversent pas seulement un cycle de vie prévisible, ils forment aussi des liens sociaux avec des catégories de gens prévisibles, à des moments prévisibles de leur vie. En dernière analyse, nous créons des liens avec des intimes et discriminons les autres parce que nous sommes des animaux à la fois sociables et socialement discriminants.

Cette dichotomie fondamentale, intégrée dans le répertoire comportemental de chaque espèce, est à la base des conflits entre espèces différentes d'animaux et se manifeste dans la guerre entre les différents groupes d'êtres humains. L'attachement à nos parents procure la base émotionnelle pour nos futures relations d'adultes, et pour notre loyauté envers nos dirigeants ; alors que l'antipathie précoce envers les étrangers procure le paradigme comportemental et psychique de la future hostilité de l'adulte envers l'ennemi'.

## CONVIVIALITE CONTRE AGRESSION

Moi contre mon frère  
Moi et mon frère contre notre cousin  
Moi, mon frère et mon cousin contre nos voisins  
Nous tous contre l'étranger

Proverbe Bédouin

Les enfants nés sourds et aveugles nous révèlent quelque chose du répertoire comportemental élémentaire de notre espèce. Ils ne voient jamais un sourire, ni un froncement de sourcils, et n'entendent jamais un mot de tendresse ou de reproche. Si seul comptait l'apprentissage, ils deviendraient en grandissant des enfants très différents des enfants normaux, et pourtant de bien des façons, ils sont remarquablement similaires. On retrouve chez eux toute la gamme des comportements d'attachement et de discrimination. Ils sourient et rient en faisant les sons habituels quand on les cajole ou qu'on joue avec eux ; ils froncent les sourcils, serrent les poings, et tapent des pieds quand ils sont frustrés ou fâchés ; ils pleurent quand ils sont tristes, inconfortables ou affamés ; et ils discriminent les étrangers en utilisant leurs sens intacts du toucher et de l'odorat.

L'éthologiste humain Iranaüs Eibl-Eibesfeldt voyagea énormément pour étudier le comportement social de peuplades de cultures largement différentes. En utilisant un appareil permettant de photographier à angle droit (persuadant donc les sujets qu'ils n'étaient pas photographiés), il obtint des photographies démontrant sans aucun doute possible l'existence de modèles universels d'expressions faciales et de gestes sociaux, qui transcendent la culture et la distance géographique. Ces modèles concernaient particulièrement la salutation, le réconfort, l'apaisement et la menace. Eibl-Eibesfeldt écrivait : 'Donc chez les peuplades les plus différentes dans le monde, un haussement et baissement rapide des sourcils, accompagnés d'un sourire et souvent aussi d'un clin d'œil, expriment une salutation à distance, particulièrement amicale' (1971). Donner la main, donner un baiser, embrasser, donner des cadeaux, partager un repas, faire la fête et danser sont des moyens utilisés partout par les humains pour se rassurer l'un l'autre de ses intentions amicales et de son désir de coopérer, ainsi que de ses bonnes dispositions.

Ces comportements – et d'autres, indiquant des intentions aussi hostiles que gronder, serrer les poings, taper des pieds, agiter les bras ainsi que l'éjaculation vocale (pousser des cris, élever la voix) – n'existent pas seulement chez tous les êtres humains mais aussi chez certains primates.

Pour menacer, nous tournons les bras vers l'intérieur et soulevons nos épaules. En même temps, les petits muscles qui soulèvent les poils de nos bras, de notre dos, de nos épaules se tendent, ce qui nous donne la sensation d'un léger frisson. Chez le chimpanzé, nous trouvons un comportement menaçant qui suit un modèle similaire.

(ibid., p. 19)

Le but de ceci est d'augmenter la taille et de faire valoir la force des épaules et des bras, donc de rendre l'individu plus intimidant pour un agresseur potentiel ou une victime. Les uniformes militaires font un usage rituel de ce comportement en donnant de l'importance aux épaules de l'homme par l'usage d'épaulettes et de cordons dorés.

D'autres mouvements menaçants que nous partageons avec les singes anthropoïdes est de taper des pieds quand nous sommes dérangés, et découvrir nos dents canines quand nous

sommes en rage... Les babouins, qui sont équipés de canines particulièrement longues, baissent l'extrémité des lèvres inférieures quand ils menacent, de façon à exposer leurs canines dans toute leur longueur.

(ibid., p. 19)

Les êtres humains font la même chose, bien qu'ils ne possèdent plus de longues canines supérieures. 'Donc le modèle initial a survécu à la réduction de taille de l'organe qui était montré à l'origine.'

(ibid., p. 19)

On ne peut échapper à la conclusion que, comme d'autres mammifères sociaux, nous possédons des modèles innés de mouvements, de mécanismes de libération du comportement, et de dispositions innées d'apprentissage qui sont le résultat direct des adaptations qui se sont faites au cours de notre évolution comme espèce. Eibl-Eibesfeldt explique que les paramètres du développement culturel sont déterminés par des adaptations de ce type :

L'étude comparative de rituels dans différentes cultures a par exemple montré qu'on pouvait prouver qu'il existe une similarité de base dans leur structure, malgré la grande diversité de leur apparence externe. Les fêtes sont structurées selon des règles universelles ; leur cours suit une grammaire qui est innée en nous.

(1979, p.8)

Les rituels de fête, comme les rituels de salutation, de cadeau et de danse renforcent les liens entre les membres d'un groupe, et les distinguent des membres d'un autre groupe, qui sont traités comme des étrangers.

Le répertoire de comportements que nous utilisons pour menacer ou agresser d'autres membres de notre espèce est contrebalancé par un répertoire de comportements opposés, qui ont la capacité d'apaiser ou de pacifier un agresseur. Entre autres, faire la moue, baisser la tête, tomber à genoux, pleurer et se lamenter, ainsi qu'un sourire timide et les gestes indiquant son désir de contact amical.

Comme Darwin l'indiquait dans son livre *Les expressions et les émotions chez l'homme et chez l'animal* (1872), la menace et l'apaisement, comme la domination et la soumission, sont tous deux basés sur les mêmes principes opposés chez les animaux et chez l'homme : un animal menaçant fera tout pour paraître plus grand et plus fort, alors qu'un animal soumis fera tout pour paraître plus petit et plus faible. Ces vérités biologiques sont ritualisées dans les sociétés humaines – par exemple par le fait que les monarques se tiennent droits lorsqu'ils passent parmi leurs sujets qui s'inclinent et font la révérence.

En plus du sourire et de l'adoption d'une posture de soumission, nous pouvons montrer nos intentions pacifiques en abandonnant délibérément nos moyens de protection – par exemple en enlevant son casque ou son chapeau, en déposant son épée ou son pistolet, en se courbant si bas que l'on expose sa nuque, et ainsi de suite. De peur de se montrer trop accommodant, on conserve habituellement dans la manière de saluer quelque élément de menace ou de défi, comme une poignée de main 'ferme', tirer en l'air en signe de salut, 'présenter' les armes tout en les tenant fermement, etc. Ces formes de 'salut menace' témoignent d'une bonne volonté, tout en montrant une capacité de résister à l'agression si elle devait avoir lieu.

Bien des formes de salutations – comme s'embrasser, se caresser, se cajoler, se tapoter, et ainsi de suite – proviennent de façon évidente de comportements utilisés à l'origine comme médiation dans le lien parent enfant. Donner un baiser et offrir de la nourriture, des boissons

et des cadeaux, sont des formes ritualisées de l'action de nourrir, exprimées à l'origine par le fait de donner ou recevoir le sein. Le recul ou la menace face à l'ennemi sont d'autre part des manifestations adultes d'une réaction de fuite ou d'affrontement dont à l'origine, on a fait l'expérience en rencontrant des étrangers. L'occurrence universelle de ces principes (réactions primaires) ne peut que démontrer leur base phylogénétique commune et l'importance primordiale de l'agression et de son contrôle dans la vie sociale de notre espèce.

## LA FUITE OU L'AFFRONTMENT

Expérimentez tout ce que la vie vous offre ; ne pas le faire est une erreur. L'important n'est pas tant ce que vous faites en particulier, aussi longtemps que vous vivez votre vie. Si vous ne l'avez pas vécue, alors *que* vous reste-t-il ?

Henri James, *The Ambassadors*

Plus de septante ans se sont passés depuis que W.B. Cannon publia son œuvre classique *Bodily changes in Pain, Hunger, Fear, and Rage* (*Les modifications corporelles dues à la Souffrance, la Faim, la Peur, et la Colère*) (1929), dans lequel il suggérait que le but de ces incitants était d'améliorer l'efficacité d'un organisme lorsqu'il faisait face à un conflit physique. Dès qu'ils étaient stimulés, ils servaient la fonction biologique de préparer l'animal à entrer effectivement en action – afin de fuir avec agilité en réponse à la peur ou la douleur, de traquer et attaquer sa proie efficacement lorsqu'il est poussé par la faim, et se battre avec une détermination létale lorsqu'il est enragé. Cannon prouva que ces incitants dépendaient de centres situés à la base du cerveau, appelé hypothalamus et qu'ils propageaient leur influence à travers le système nerveux sympathique et ses connections avec les glandes endocrines – en particulier le pituitaire, les glandes surrénales, et la thyroïde.

En réponse à la perception d'une menace extérieure, l'activité sympathique provoque un changement radical dans l'environnement interne de l'organisme. Ainsi, le rythme du cœur s'accélère, la pression sanguine augmente, les réserves de glycogène du foie sont mobilisées, transformées en sucre, et libérées dans la circulation sanguine, et le sang est redistribué depuis les organes internes, afin de transporter de l'oxygène et de l'énergie sous forme de sucre aux muscles et au cerveau. En même temps, la thyroïde est stimulée pour augmenter la vitesse et l'efficacité du métabolisme de corps. On halète, on a le souffle coupé, on respire laborieusement, les bronches du système respiratoire sont dilatées, les groupes de gros muscles, utilisés pour la fuite ou l'affrontement sont portés à leur degré maximum d'efficacité, les glandes sudoripares secrètent avec profusion pour éliminer l'excès de chaleur produite par l'intense effort musculaire, et de petits muscles à la base des follicules pileux se contractent, causant une érection des poils et la chair de poule. Des globules rouges sont libérés par la rate pour augmenter la capacité de transport d'oxygène du sang, et ainsi de suite.

Les découvertes de Cannon furent corroborées dans les années 1930 par J.W. Papez (1937), qui proposait de situer l'ensemble des centres anatomiques responsables de toutes les émotions majeures dans le système limbique, dont l'hypothalamus est une partie. En plus de l'hypothalamus, trois zones de ce système neuronal étendu ont attiré l'attention particulière des premières recherches – les amygdales, l'hippocampe, et les noyaux du septum. Papez démontra une relation réciproque entre les activités de l'hypothalamus et la zone médiane des hémisphères cérébraux responsables de leur contrôle. Il existe maintenant un large choix de résultats laboratoires et cliniques prouvant que le système limbique est le cœur anatomique du comportement agressif, et que bon nombre de substances chimiques – les mono aminés cérébraux – sont responsables de sa libération ou de son contrôle. Les catécholamines norépinephrines et dopamines sont connues pour pousser le système limbique à une réaction

agressive, alors que les neurotransmetteurs sérotonine et acides gamma-aminobutyriques (GABA), tous deux les inhibent.

Les mécanismes responsables des sentiments et comportements agressifs sont hautement complexes. Ils sont extrêmement anciens par leurs origines biologiques, et sont responsables d'une grande part du répertoire émotionnel et comportemental de notre espèce. Le fait que l'existence de ces mécanismes rend l'agression disponible à tout moment, aiderait à expliquer pourquoi il est si facile de la déclencher ou de l'entraîner.

Ceux qui persistent à considérer l'agressivité humaine comme un problème rationnel susceptible de solutions rationnelles, oublient dans leur optimisme que la raison est une fonction purement corticale, et que seules les fonctions corticales sont accessibles à la persuasion éducative. Les fonctions limbiques sont trop éloignées de la conscience pour être influencées par quoi que ce soit d'autre que des impulsions électriques, des opérations chirurgicales, de puissantes drogues, des stimuli porteurs d'émotion, une profonde hypnose, et des techniques de biofeedback. Toute théorie concernant la belligérance humaine, et tout remède proposé pour la soigner doivent être rejetés s'ils ne tiennent pas compte de ces faits biologiques élémentaires. L'évolution nous a dotés d'une capacité à être furieux ; elle nous a aussi donné les moyens de contrôler cette propension létale. Ces faits suscitent des questions d'une importance fondamentale. Pourquoi la nature a-t-elle jugé bon de nous construire de cette façon ? Quels avantages cela nous procure-t-il pour la sélection d'être ces créatures agressives mais aussi pacifiques, violentes, mais aussi aimantes que nous sommes ?

## FACTEURS BIOLOGIQUES

La vie est un jeu où les chances sont terriblement faibles – si c'était un pari, vous ne le relèveriez pas.

Tom Stoppard, *Rosencrantz et Guildenstern sont morts*.

La bataille entre espèces animales est universelle. Elle ne peut donc pas être considérée comme accidentelle ou anormale, mais plutôt comme une conséquence naturelle de l'existence animée sur cette planète. Comme les êtres humains en font partie, il serait bien étonnant qu'ils soient exempts de la lutte pour la survie.

Une façon assez évidente d'apprendre à connaître les modes de réaction encodées dans les structures reptiles et mammifères qui survivent encore en tant que vestiges actifs de notre cerveau (Mc Lean, 1973), est d'étudier le comportement des reptiles et des mammifères dans leurs habitats naturels. Les éthologues ont fait cela depuis des années, et ils en ont conclu que l'agression n'est pas moins indispensable à la survie de chaque espèce que ne l'est la sexualité.

En premier lieu, l'agression fut la cause première de la dispersion des populations sur tout le territoire qui leur était disponible, de façon à pouvoir utiliser une surface aussi large que possible. Ceci leur assure un accès à des ressources appréciées, comme le territoire, l'eau, la nourriture. Ceci est probablement encore plus vrai pour notre espèce que pour n'importe quelle autre. Une des réalisations les plus extraordinaires de *Homo sapiens* est la façon dont nous avons réussi à coloniser pratiquement toute la planète, même ses parties les plus inhospitalières. Alors que ceci est dû en partie à notre intelligence, notre capacité de collaboration, notre esprit inventif et notre capacité d'adaptation, on peut aussi l'attribuer à la tendance primordiale qu'ont les groupes humains de s'attaquer l'un l'autre.

Deuxièmement, le comportement agressif associé à la volonté de domination et l'affirmation de soi en société se traduit par l'émergence de meneurs au sein de chaque groupe, dont la tâche consiste toujours à assurer la cohésion du groupe, à prendre les décisions

stratégiques et à maintenir la discipline. Appliquée à la psychologie humaine, cette fonction agressive est inextricablement liée aux archétypes Adlériens de puissance et de recherche de la puissance. D'ailleurs, chez les hommes, aller en guerre a été décrit par beaucoup comme le dernier recours des individus et des groupes dans la lutte pour le pouvoir. Les guerres civiles peuvent être considérées comme une lutte pour le pouvoir à l'intérieur des états nations, et les guerres internationales comme une lutte pour le pouvoir entre états nations ; et toutes sont menées pour les bénéfices qu'apporte le pouvoir – des ressources matérielles, des sentiments de solidarité et de supériorité de groupe, le fait de pouvoir échapper à la crainte d'être vaincu par l'ennemi, pouvoir imposer sa propre idéologie, et ainsi de suite. Von Clausewitz parlait ainsi de l'autorité Allemande durant la guerre : ' (La guerre) un acte de force pour obliger notre ennemi à exécuter notre volonté'.

Mais d'un point de vue purement biologique, une des conséquences les plus importantes de l'agressivité est qu'elle promeut une reproduction différenciée – c'est-à-dire que les mâles les plus aptes, les plus agressifs, les plus dominants peuvent choisir les femelles les plus désirables, et engendrer ainsi la génération suivante. En faisant cela, ils transmettent des gènes qui sont sélectivement avantageux pour prolonger la survie de la population. Ceci est à la base de l'union mythique entre Ares et Aphrodite, sur laquelle nous reviendrons plus tard. Chez l'animal vivant en société, l'agression est nécessaire à la survie de chaque espèce, puisque les animaux qui ne sont pas agressifs ont tendance à être éliminés par les animaux qui le sont. En effet, pour quelle raison les groupes sociaux évolueraient-ils, si ce n'est pour améliorer leur protection et leur compétitivité dans la lutte pour l'existence. Notre espèce ne fait pas exception à la règle. C'est précisément parce que nous, êtres humains, sommes des entités biologiques que la biologie se manifeste à travers nous dans cette lutte.

Comment alors évolua notre propension guerrière ? Il est probable que très tôt, nos ancêtres proto hominidés découvrirent que la coopération au sein des groupes était indispensable pour la défense, la chasse, et l'attaque. La plus grande menace venait d'abord des prédateurs, comme les lions et les léopards, mais plus tard, lorsque la coopération et le développement des armes en silex ou en bois permit aux premiers hommes de surmonter ce danger, la plus grande menace provenait de plus en plus d'autres groupes hominidés en compétition pour les mêmes ressources vitales.

William H. MacNeill, une autorité en la matière, propose que assez tôt, de petits groupes d'hominidés ont commencé à se spécialiser dans la pratique de violence organisée en groupe, à l'encontre de leurs voisins les plus pacifiques et les plus industriels, instituant ainsi une forme de parasitisme humain, dont nous ne nous sommes pas encore débarrassés :

Les germes de maladie sont les principaux microparasites que les hommes ont à affronter. Nos seuls macroparasites significatifs sont les autres hommes qui, en développant leur violence, sont capables d'assurer leur subsistance sans devoir produire eux-mêmes la nourriture et les autres biens qu'ils consomment.

(McNeill, 1982)

En vivant dans ces conditions, les communautés humaines – qu'elles soient parasites ou hôtes – ont développé des liens d'attachement entre mâles dans le but de chasser ou de se battre, et ont favorisé la capacité de planifier et de communiquer, de fabriquer des armes, et de devenir habile à leur maniement – tout ceci dans l'intérêt de leur survie et de la propagation de leurs gènes.

Il semble dès lors probable, que nos capacités à collaborer avec les membres de notre propre groupe et à nous adapter aux conditions écologiques grandement variables, se sont développées en même temps que nos capacités à chasser et à faire la guerre. Les succès dans les arts de la chasse et de la guerre ont sélectionné et fixé ces gènes dans le génotype humain,

ce qui rend ces comportements immédiatement disponibles pour notre espèce. Vu d'un point de vue strictement biologique, l'utilisation contrôlée de la violence entre groupes humains n'aurait jamais existé si cela n'avait contribué à la propagation de l'espèce. Eût-elle été mal adaptée ou désavantageuse, elle, ou l'espèce, aurait disparu. Pour l'instant, elle existe toujours.

## ESPECES ET PSEUDO-ESPECES

Dans le dictionnaire Wari  
La nourriture est définie comme 'Pas un Wari'.  
Leurs dîners sont très drôles  
Pour tous sauf le non-Wari.

Judith Rich Harris

Vivant à une époque où les armes de destruction massive prolifèrent sur notre planète et pourraient tomber dans les mains les plus irresponsables, il nous semble paradoxal que l'agression organisée ait été indispensable à la survie de groupes humains. Alors que la guerre était généralement une catastrophe pour le perdant, l'évolution semble avoir souri au vainqueur : il acquiert de nouveaux territoires pour s'établir, de nouvelles ressources et est capable de se propager et de se multiplier. Alors que les perdants sont mis en esclavage, annihilés ou chassés, les récompenses des groupes belligérants vainqueurs sont la sécurité, la propagation et l'abondance. La guerre a favorisé la sélection de l'esprit de combat et la capacité d'une coopération intelligente dans la compétition avec les groupes rivaux. Jusqu'au début de la Première Guerre Mondiale, la guerre rapportait encore les fruits de la victoire – l'acquisition de territoire, les matières premières, et le travail. Le pouvoir destructeur des armes modernes a changé ceci, bien que les anciens butins peuvent encore être gagnés si le conflit est limité, comme c'était le cas pour les communistes au Vietnam, pour les Britanniques aux îles Malouines, et pour les forces de la 'coalition' dans les deux guerres du Golfe. Mais les facteurs principaux militant contre la poursuite de l'utilisation de la force pour la survie humaine, sont le terrifiant pouvoir de destruction des conflits modernes et le fanatisme de certains individus, prêts à sacrifier leur vie afin de provoquer des destructions massives chez leurs ennemis.

Dans la nature pourtant, l'utilisation malveillante de l'agression est rare. Ceci est dû au fait que chez tous les animaux, à tous les niveaux de l'échelle de l'évolution, il existe un contrôle inné qui limite son usage. Ce contrôle fonctionne à la manière 'de préceptes de guerre' imposés par la biologie. Ils ont un rapport avec la protection du territoire, le maintien de sa position dans la hiérarchie de la dominance, et le droit de s'accoupler. Ils fonctionnent aussi comme les 'Règles Queensberry de la boxe', en définissant quels genres de conflits sont légitimes, et quelles sont les conditions pour décider qu'un tournoi est gagné ou perdu.

Se battre pour dominer est une pratique courante entre mâles dans la grande majorité des espèces, et c'est précisément parce que ces batailles ont toutes les caractéristiques d'un tournoi qu'ils ne provoquent généralement pas de sérieuses blessures. Quand un mâle se fait battre, il fait un geste d'apaisement et le vainqueur cesse d'attaquer. Quand deux iguanes marins se battent dans les îles Galapagos, le perdant termine le combat en se couchant à terre dans une posture sans équivoque de soumission. Pour mettre fin à un conflit entre deux loups mâles, le perdant se couchera sur le dos, exposant son ventre mou en grinçant des dents et en mendiant de la nourriture. Ce comportement infantile a un effet désarmant sur le vainqueur, et la paix est restaurée.

Ces contraintes déterminées par la biologie concernant l'utilisation de la force entre membres de la même espèce servent à éviter une réduction de la taille de la population par les blessures ou la mort. Mais lorsqu'il s'agit d'utiliser la force envers d'autres espèces, ces contraintes ne s'appliquent plus ; on ne met plus de gants. Ceci souligne un fait extrêmement important – notamment, que les animaux font la différence entre l'agression contre leur propre espèce, et l'agression contre une autre espèce. La distinction est si fondamentale, qu'elle est accompagnée de différents mécanismes physiologiques. Ainsi, on a pu constater une augmentation de la norépinephrine dans le sang afin de stimuler l'agression contre des membres **d'autres espèces** (agression prédatrice), alors qu'en même temps elle inhibe l'agression contre des membres de **la même espèce** (nommée agression inter-male ou affective). (n.d.trad. : dans le texte original il y a une inversion qui a été corrigée avec l'accord de l'auteur). Des expériences utilisant des stimulations électriques du cerveau ont également démontré que ces deux formes de comportement agressif sont contrôlées par des groupes différents de cellules du cerveau. Que deux systèmes séparés soient concernés est particulièrement important pour les espèces équipées d'organes létaux d'attaque – tels que les poissons piranhas (qui ne se mordent jamais l'un l'autre mais se combattent en frappant avec leurs nageoires caudales) et les serpents venimeux (qui luttent mais ne mordent jamais lors de combats inter-mâles). Il est peu fréquent que des combats inter-mâles provoquent la mort d'un congénère, justement parce que ces conflits se sont ritualisés.

Les implications de tout ceci dans la psychologie de la guerre humaine sont hautement instructives, parce que les hommes font une distinction similaire. Les humains ne font pas seulement la distinction entre eux et les autres espèces, mais ils font également une nette distinction entre la manière d'agresser les membres de leur propre population, et la manière d'agresser les membres d'autres groupes humains. Il y a par exemple une tribu au Brésil, appelée les Mundrucus, qui fait une différence entre eux-mêmes, qu'ils nomment 'les gens' et le reste de la population du monde, qu'ils nomment 'pariwat'. Les 'pariwat' sont considérés comme du gibier ; ils en parlent exactement de la même manière qu'ils parleraient d'animaux pour la chasse. Un linguiste, ami de Steven Pinker qui étudia les Wari dans la forêt tropicale Amazonienne lui raconta que le terme qu'ils utilisent pour les choses comestibles comprennent tous ceux qui ne sont pas Wari – un fait qui inspira l'épigraphe de cette partie de chapitre.

Les Mundrucus et les Wari ne sont pas seuls dans leur chauvinisme ethnocentrique. Dans une plus ou moins large mesure, toutes les communautés humaines font plus ou moins la même chose, ce qui explique la distinction que font toutes les sociétés entre assassiner (qui est universellement condamné) et tuer lors d'une guerre (ce qui est considéré comme un acte héroïque). En effet il semble probable que notre sens moral – ce que Freud appelait le Surmoi – possède une dimension innée ; les commandements 'Tu ne tueras point' et 'Tu ne voleras point' sont respectés dans virtuellement toutes les sociétés, pour autant qu'ils s'appliquent aux membres internes au groupe. De toute manière, les membres de groupes externes, - les 'Philistins', les 'non-circoncis', les 'pariwat'- sont considérés comme du bon gibier. César parlait ainsi des anciens Germains 'Les vols au-delà des limites de chaque communauté ne sont pas considérés comme des forfaits, mais sont au contraire applaudis comme un bon exercice pour la jeunesse et un moyen de supprimer la paresse.'

Il y a maintenant plus de quatre-vingts ans que William Graham Sumner de l'Université de Yale a introduit en sociologie les termes *in-group* (faisant partie du groupe) et *out-group* (ne faisant pas partie du groupe). Le fait que cet apport théorique ait survécu alors que tant d'autres ont disparu est un indice de sa valeur archétypale. Cela reflète une distinction fondamentale au cœur du programme social que l'évolution a prescrit pour notre espèce.

La distinction de Sumner était elle-même une élaboration sociologique de l'enseignement du philosophe du dix-neuvième siècle, Herbert Spencer, qui affirmait que notre sens moral

nous pousse à adopter deux modes de fonctionnement sociaux fondamentalement différents – l'un qui caractérise notre comportement avec nos proches (qu'il nommait le mode de l'amitié – *amity*), l'autre qui caractérise notre comportement avec les étrangers (qu'il nommait le mode de l'inimitié – *enmity*). Ces deux modes apparaissent non seulement dans la manière dont les êtres humains se comportent, mais aussi dans le langage qu'ils utilisent, comme nous l'avions vu dans le cas des Mundrucus . Notre propre tradition fait la même distinction. Par exemple le mot latin *hostis* , dont nous avons dérivé le mot 'hostilité', signifiait à l'origine 'étranger'. Cette étymologie démontre la vérité psychologique que l'étranger est inconsciemment classé par nous comme l'ennemi potentiel. Lorsque les explorateurs Européens rencontraient des peuplades primitives pour la première fois, ils étaient traités avec une suspicion qui bien souvent se traduisait dans leur expression physique. Ainsi, lorsque le Capitaine Cook tenta de communiquer avec les indigènes de l'île Sauvage récemment découverte, il fut contraint de se retirer hâtivement lorsque ceux-ci l'approchèrent 'avec la férocité des sangliers'.

Bien que la contribution de Sumner et Spencer à notre compréhension de ce phénomène fût considérable, leur théorie avait un sérieux handicap : elle ne prenait pas en compte son origine essentiellement biologique. Ce défaut fut corrigé par Erik Erikson lors d'un congrès de la Société Royale à Londres en 1965 :

Etant un des rares représentants de la psychologie du développement dans une salle remplie de spécialistes des sciences naturelles, j'ai considéré que c'était mon devoir de noter que l'humanité est apparue depuis le tout début sur la scène mondiale, divisée en tribus et nations, castes et classes, religions et idéologies, chacune se comportant comme si elles étaient des espèces différentes, créées ou prévues à l'aube des temps par quelque volonté surnaturelle. Par conséquent, chacune non seulement affirme plus ou moins fermement son sentiment d'identité distincte, mais même une sorte d'immortalité historique. Certaines de ces pseudo-espèces ont en effet mythifié pour eux-mêmes un lieu et un moment au centre même de l'univers, où et quand une divinité particulièrement prévoyante les aurait créés supérieurs, ou au moins uniques parmi tous les autres.

(Erikson, 1984)

En d'autres mots, nous avons une propension inhérente à nous considérer comme supérieurs et de traiter les membres des autres communautés comme si elles appartenaient à des espèces inférieures.

Erikson introduit le terme de *pseudo-espèces* pour désigner le fait que l'humanité, alors qu'elle ne forme qu'une seule espèce, s'est divisée tout au long de l'histoire – territorialement, culturellement, politiquement – en groupes variés qui permettent à leurs membres, à des moments décisifs, de se considérer plus ou moins consciemment et explicitement, l'unique véritable espèce humaine, alors que tous les autres (et particulièrement *certaines* autres) comme moins que humains... Un tel processus est si fondamental pour l'homme que, comme le montre l'histoire moderne de façon répétée, la mentalité pseudo-espèce refuse de reconnaître même les progrès communs de l'humanité en connaissance et expérience. Même les nations les plus 'avancées' peuvent cacher – et en fait expliciter fanatiquement – leur adhérence mystique à la mentalité de pseudo-spéciation. Le meilleur exemple de la victoire totale de cette mentalité, dans sa forme la plus rabique, au sein d'une nation moderne en vue est bien sûr, l'Allemagne de Hitler.

(ibid.)

Il n'est pas difficile de comprendre comment survient la pseudo-spéciation. Comme nous l'avons déjà signalé, notre capacité humaine à nous adapter à des environnements extrêmement divers, nous a donné la possibilité, en réponse à la rivalité agressive de nos voisins, de nous disperser sur toute la surface du globe. Lorsque les déplacements et les communications étaient très difficiles, la pseudo-spéciation s'est développée rapidement. Les gens qui migraient et s'installaient dans différentes localisations géographiques – séparés des autres groupes par des frontières naturelles telles que océans, montagnes, rivières, lacs – ont développé des cultures différentes, des langages différents, des religions différentes, des allégeances différentes, et faisaient une distinction fondamentale entre eux-mêmes et toutes les autres personnes sur terre. Erikson se justifie en considérant ce processus culturel comme largement analogue aux processus biologiques conduisant à l'évolution de nouvelles et différentes espèces d'animaux et de plantes.

Les nouvelles espèces, une fois évoluées, s'établissent dans leur niche écologique et restent remarquablement stables. Il arrive pourtant que des espèces nouvelles émergent à partir de ce stock ancestral, lorsque de petites populations deviennent isolées, et commencent à diverger d'une manière propre à elles-mêmes et aux circonstances de leur environnement. On peut dire qu'une nouvelle espèce existe à partir du moment où elle a réalisé une 'isolation reproductrice' (c'est-à-dire qu'il ne peut plus se reproduire avec l'espèce ancestrale). La création d'une nouvelle espèce est donc irréversible. Mais ceci n'est jamais arrivé avec les êtres humains modernes.

Bien que la pseudo-spéciation puisse créer des barrières psychologiques à la reproduction entre les hommes et la pseudo-espèce de 'sous-hommes', les deux groupes restent néanmoins biologiquement des membres de la même espèce et sont capables de se reproduire entre eux si la barrière psychologique est suffisamment érodée pour le permettre. La génétique a établi que les différences dans le génotype entre des groupes humains largement dispersés dans le monde sont triviales – relatives à des questions aussi peu importantes que la couleur de la peau ou les cheveux crépus ou raides.

Pour cette raison, il n'y a donc pas de base *biologique* à la pseudo-spéciation, dans le sens où *il n'y a pas* d'espèces humaines différentes. Mais il y a bien une base biologique à notre propension à la pseudo-spéciation ; c'est la propension que nous partageons avec tous les mammifères de distinguer 'nous' de 'eux'. Mais dans la psyché phylogénétique, nous sommes *un* avec toute l'humanité ; et c'est cette humanité commune qui fait que nous nous comportons de façon tellement inhumaine l'un envers l'autre. La pseudo-spéciation nous incite à la xénophobie, au racisme, au nationalisme militant, et à la guerre. Elle nous pousse à nous concevoir comme 'peuple choisi' possédant le monopole de la bonté et de la respectabilité ; comme les uniques bénéficiaires des dons divins d'immortalité et occupant une place centrale dans l'univers, alors qu'en même temps, elle nous encourage à voir ceux qui ne font pas partie du groupe (*out-group*) comme des adversaires sous-humains avec des capacités virtuellement sans limites de trahison, d'hostilité, et de malveillance. De cette manière, ces étrangers au groupe (*out-groups*) sont les dépositaires idéaux dans lequel tout membre d'une communauté (*in-group*) peut projeter l'archétype de l'ennemi ainsi que son ombre collective (c'est-à-dire la somme de toutes ces qualités et valeurs que l'éthique de l'*in-group* discrédite).

Il est évident que ces deux modes – l'amitié et l'inimitié – ont évolué pour améliorer la survie et la propagation sélective des gènes sortis vainqueurs de la compétition pour les ressources finies disponibles. Notre espèce a rarement connu l'aisance et l'abondance au cours de son évolution, et les populations ont tendance à se multiplier plus rapidement que les ressources dont elles dépendent. Si nous nous sommes toujours regroupés en bandes c'est parce que la lutte pour l'existence ne nous laissait que peu d'autres alternatives. Ensemble nous pouvions réaliser bien plus que n'importe quel individu se battant tout seul, quelle que

soit sa force et sa détermination à survivre ; et c'est seulement en groupe que nos besoins archétypaux peuvent être satisfaits. En groupe nous nous sommes battus pour arracher nos moyens de subsistance à une Nature avare, et en groupe nous nous sommes mesurés à tous les autres groupes qui n'étaient pas alliés au nôtre, et parfois même à ceux qui l'étaient. D'habitude, les contacts entre groupes rivaux donnaient lieu à des conflits d'intérêt ; et quand ils se résolvaient par la force, les hommes appelaient cela la guerre.

Il est assez compréhensible qu'il existe une relation directe entre l'hostilité *out-group* et la coopération *in-group*. Au plus l'ennemi est détesté et craint, au plus la loyauté et la cohésion sera grande au sein du groupe. Il sera aisé de supposer que de toute façon, la solidarité du groupe est entièrement dépendante de la perception d'une menace extérieure. Il semble que c'est basé sur deux sortes de liens, qui existent dans toutes les communautés humaines – les liens entre parents (liens de sang) et les liens entre mâles (formalisés par les rites d'initiation en groupe). L'importance de ces liens réside dans leur contribution à la survie du groupe, en augmentant son efficacité aussi bien dans la chasse que dans les guerres offensives et défensives.

Un anthropologue qui a largement contribué à l'étude de la violence entre groupes est Lionel Tiger de la Rutgers University. Tiger considère les liens entre mâles et la belligérance collective comme des activités complémentaires et mutuellement interdépendantes. Il insiste sur le fait que l'existence même d'un groupe mâle favorise l'apparition d'une relation agressive entre ce groupe et l'environnement extérieur. Les liens entre mâles, dit-il, 'sont à la fois l'organe et la cause de l'agression et de la violence'. Tiger ne doute pas un instant que l'évidente tendance universelle des hommes à se regrouper pour chasser et faire la guerre, 'est une « propension » sous-jacente, biologiquement transmise, avec des racines dans l'histoire de l'évolution de l'homme (ou phylogénie)'. Alors qu'il reconnaît entièrement que cette propension revêt une large variété de formes culturelles, elle possède néanmoins ce que Tiger nomme 'un facteur de prédétermination irréductible'. Ce 'facteur prédéterminé' est précisément ce que C.G. Jung appellerait un *archétype* de 'l'inconscient collectif'.

## LES ARCHETYPES DE LA GUERRE

La guerre est, après tout, la perversion universelle. Nous sommes tous pervers : si nous ne pouvons pas directement vivre notre perversion, nous passons notre temps à lire des récits de guerre - la pornographie de la guerre ; ou encore, nous titillons nos sens en imaginant des actes héroïques - la masturbation de la guerre.

John Rae, *The Custard Boys*

Bien que l'observation de John Rae contienne plus qu'un brin de vérité, la guerre n'est pas, à proprement parler, une perversion ; elle est la conséquence de la mobilisation de structures archétypales présentes dans la psyché mâle. Une perversion est une excitation agréable chez quelqu'un d'autre, mais que vous désapprouvez. Vous pouvez la désapprouver pour de bonnes raisons, mais vous faites là un jugement de valeur, pas un constat objectif.

La dotation archétypale que chacun de nous a reçue à la naissance présuppose le cycle de vie naturel de notre espèce – être materné, explorer l'environnement, montrer sa méfiance des étrangers, jouer avec ses pairs, être initié comme membre adulte de la communauté, se faire une place dans la hiérarchie sociale, se joindre aux mâles pour la chasse et les hostilités hors du groupe, courtiser, se marier, élever des enfants, participer aux rituels religieux, assumer les responsabilités sociales de la maturité avancée, et se préparer à la mort. 'En fin de compte' écrivait Jung, 'chaque vie individuelle est aussi la vie éternelle de l'espèce' (CW 11, par.146).

De toutes ces propensions archétypales, l'anthropologue Lionel Tiger considère la chasse comme 'le modèle principal de l'espèce humaine'. Il voit l'organisation sociale et le

contrôle de la chasse comme le paradigme de toutes les propensions humaines à la violence. Il considère la guerre comme une excroissance du comportement dans la chasse en groupe coordonné, et est persuadé que pour qu'une guerre puisse avoir lieu, il faut d'abord que l'on considère l'ennemi comme du gibier, dont il est légitime de faire sa proie. Le point de vue de Tiger est entièrement compatible avec la distinction, reprise plus haut, que les Mundrucus font entre eux-mêmes et le gibier 'pariwat' et avec le phénomène de pseudo-spéciation.

En tant qu'espèce, nous n'avons pas changé dans les derniers 35 000 à 50 000 ans. Notre culture a pu évoluer, mais il n'y a aucune preuve que nos gènes aient changé. Comme le maintient Robin Fox (1982), nous sommes le même animal avec le même cerveau que le chasseur Paléolithique. Le cerveau qui fabriqua des armes en pierre, qui chassa les animaux ongulés dans la savane Africaine, et peignît les grottes de Lascaux était parfaitement capable d'inventer la bombe à hydrogène, de composer le concerto pour l'Empereur, et d'envoyer des hommes de sa tribu sur la lune. Il n'y a rien qui suggère que nous évoluons vers une direction plus humaine. Hitler et ses massacres de Juifs et de Slaves, la grande terreur de Staline, le génocide de Pol Pot, la torture et l'assassinat de ses opposants par Saddam Hussein ne sont pas moins horribles que les terribles cruautés d'Attila, Tamerlan, ou Genghis Khan. Nous ne sommes pas non plus sensiblement plus moraux ou éclairés spirituellement que Jésus Christ ou le Bouddha.

Nos problèmes contemporains sont apparus, comme Jung le voyait il y a plus de soixante ans, parce que la culture technologique créée par nos hémisphères cérébraux diffère fondamentalement des exigences instinctives et émotionnelles des parties plus anciennes de notre cerveau. Ce qu'Alfred Adler appelait 'nos instincts sociaux' ont évolué dans des circonstances sociales complètement différentes de celles qui prévalent aujourd'hui. Ni nos propensions agressives ni collaboratives n'ont évolué pour nous préparer à vivre dans des villes industrielles, des bureaucraties ou des armées. Notre équipement archétypal est fait pour des échanges personnels intimes, pour la chasse en groupe, pour des conflits de statut social, et pour de brèves escarmouches ressemblant à la guerre. C'étaient là les caractéristiques dsce que j'ai appelé la *société archétypale* de quarante à cinquante membres dans laquelle notre espèce a vécu la plus grande partie de son existence.

Bien que l'histoire ne nous permette que de rassembler une toute petite part de cette très ancienne saga de *l'Homo sapiens*, elle nous permet néanmoins de démontrer l'exactitude de l'observation que faire la guerre confère des avantages sélectifs pour certains peuples - comme les Romains, les Huns, les Turcs et les Britanniques - qui ont su en tirer profit ; alors que les moins chanceux, comme les Indiens des Plaines, les Aztèques, et les Aborigènes Tasmaniens, ont soit disparu sans laisser de traces, soit été absorbés par leurs voisins plus agressifs ou amenés à l'extinction, comme les Bushmen du Kalahari. Ce simple fait explique la prévalence actuelle de par le monde des sociétés belliqueuses. Cela aide aussi à expliquer pourquoi de vastes ressources qui pourraient servir à sauver des millions de gens de la faim, sont dépensées en armes de guerre toujours plus sophistiquées.

Pourtant, la biologie nous apprend une sagesse plus profonde que l'histoire. Les dépôts géologiques de la terre sont de vastes musées naturels remplis de fossiles d'espèces éteintes, ce qui démontre la triste vérité que la sélection par la compétition peut finalement se montrer contre-productive. Le succès même du comportement sélectionné peut mener à l'extinction de l'espèce pour la simple raison que les caractéristiques compétitives qui sont sélectionnées peuvent être avantageuses pour certains groupes, mais pas pour l'espèce entière. C'est dans cette situation que notre espèce se trouve depuis que la bombe atomique a été lancée sur Hiroshima en 1945.

Alors qu'il est vrai que dans le passé c'était la guerre qui contribuait à l'évolution de notre cerveau et au développement de nos institutions civilisées, c'est devenu maintenant notre propre principale responsabilité. Une propension qui s'adaptait jadis à notre espèce est

devenue, depuis l'avènement de notre armement de destruction massif, grossièrement inadaptée. C'est l'histoire de la boîte de Pandore, du monstre de Frankenstein ou de l'apprenti sorcier. Ce que l'esprit humain a découvert, il ne sait pas comment le contrôler. C'est le piège dans lequel nous nous trouvons. Et nous devons l'affronter ou périr.

Les esprits critiques diront que j'exagère l'importance de la violence de groupe dans les affaires humaines. Ils pointeront le fait que dans les sociétés modernes la guerre est principalement une affaire de soldats de métier, soumis au contrôle de politiciens seniors, que le personnel militaire ne représente qu'une minorité de la population mâle, et que cette minorité ne s'engage au combat que dans un nombre d'occasions relativement restreintes. Ils ajouteront que les études concernant les bandes de chasseurs-cueilleurs comme les Bushmen du désert du Kalahari montrent qu'ils sont principalement pacifiques et ne s'engagent jamais dans la guerre, et que par conséquent il est faux de dire que l'être humain possède des propensions innées qui peuvent mener à la guerre.

En réponse à ces objections, je reconnais que la vision qu'a Konrad Lorenz de l'agression comme étant un besoin instinctif urgent qui doit être satisfait sur le champ est bien trop simpliste et difficile à appliquer au comportement humain. Il y a des hommes dont le niveau intellectuel est bas, et qui sont plus ouvertement agressifs que d'autres ; cette violence – chez les psychopathes par exemple – semble être à tout moment disponible et fonctionne comme une partie intégrée à la structure de leur caractère. Mais dans l'ensemble, l'agression humaine est stimuli-dépendante. Elle est liée à un répertoire de comportements et d'états affectifs qui sont libérés en réponse à des changements internes ou externes de circonstances. Le fait que les jeunes hommes se regroupent pour passer à l'attaque, n'est pas tant un besoin instinctif urgent, qu'une disposition archétypale qui peut être activée, entraînée et exploitée par les mâles seniors en position d'autorité, qu'ils soient officiers servant dans une armée démocratique ou instructeurs endoctrinant les recrues dans un camp d'entraînement terroriste. La capacité du mâle pour le conflit de groupe est une disposition innée dans le sens où c'est un programme ouvert, qui peut être activé lorsqu'il apparaît que les circonstances le demandent – chez un nombre d'hommes plus ou moins grand selon les besoins.

Depuis le Moyen Age, les guerres ont été menées la plupart du temps par des professionnels – excepté les grandes guerres Européennes du dix-neuvième siècle, et les conflits mondiaux du vingtième siècle, lorsque d'énormes armées de « citoyens » étaient envoyées sur les champs de bataille. Alors, des hommes qui normalement n'auraient pas choisi le métier des armes étaient conscrits, entraînés et assimilés dans les rangs des professionnels. Et même ainsi, au plus fort des deux Guerres Mondiales, seuls quinze pourcent de la population des principaux combattants ont pris les armes. Le reste de la population les supportaient de toute façon de tout cœur et s'identifiaient à eux dans la victoire et la défaite. La force du symbolisme et l'utilisation de l'imagination chez l'être humain est telle que, psychologiquement parlant, il est difficile de tirer une ligne entre ceux qui sont activement engagés dans le combat et ceux qui rendent le déroulement de ce combat logistiquement et socialement possible. Nous avons tous des rêves d'agression et de destruction ; nous ne les réalisons qu'occasionnellement. Malheureusement, une des attractions fatales de la guerre est qu'elle procure justement une de ces occasions – à la fois pour l'imagination et l'action, en particulier lorsque sa représentation en images arrive directement sur nos écrans de télévision.

Ceux qui souhaitent diminuer l'importance du rôle que joue l'agression mâle en groupe dans la guerre disent qu'une expérience limitée à quinze ou vingt pourcent de la population, même si elle est répandue et récurrente à chaque génération, peut difficilement prouver l'existence d'une propension humaine fondamentale. Mais cet argument ne tient pas compte de la prodigalité de la nature et la manière dont elle équipe ses créatures avec les capacités nécessaires pour faire face à toutes les éventualités normales de la vie. Par exemple, tous les

membres de chaque espèce sont équipés pour s'accoupler et élever leurs jeunes, mais dans bien des espèces, seule une minorité d'individus parviennent à utiliser ces capacités. Les archétypes existent comme un potentiel, et dans le courant de la vie de chaque individu, seule une partie de ces capacités est utilisée. Invariablement, la Nature procure plus de programmes que ceux dont l'individu aura besoin. Et pourtant, toutes les éventualités importantes doivent être 'prévues'. Les structures construites par les hommes sont assemblées selon le même principe. Les ordinateurs ont des capacités de loin supérieures à ce que la plupart des utilisateurs n'auront jamais besoin. Les voitures modernes ont bien plus d'équipements de sécurité et beaucoup plus de puissance que celle que le conducteur moyen n'utilisera jamais. De façon similaire, la guerre est une option qui 'est prévue'. La plupart des hommes traversent la vie sans devoir mettre ce plan en action. Ceci n'invalide pas l'hypothèse.

Bien que la plupart des hommes ne participent pas à la guerre, ils ont néanmoins vécu en imagination le frisson que l'on ressent quand on fait la guerre, à travers les livres, les films, la télévision, et le récit des soldats. Ils ont aussi connu à un certain degré la participation active dans une agression en groupe contre un 'ennemi' dans les conflits habituels entre bandes de jeunes ou dans les jeux d'équipe. Ces plaisirs de la jeunesse sont des expressions partielles, ritualisées, des archétypes de la guerre – comme le sont aussi les conflits intellectuels entre pacifistes, historiens, psychothérapeutes, ou les luttes de pouvoir des politiciens, des groupes de pression, et des activistes sociaux.

Que des groupes de chasseurs-cueilleurs survivants ne montrent pas leurs propensions à l'attaque ne signifie pas qu'ils ne les ont pas. Nous savons, par exemple par des études ethnologiques concernant les Bushmen du Kalahari et leurs peintures rupestres, que ces hommes pacifiques ont aimé la guerre dans le passé. Ils ne sont plus comme cela, parce que – comme les Esquimaux et Pygmées qui sont aussi pacifiques – ils habitent une contrée inhospitalière que personne ne souhaite leur prendre. Ils ont donc laissé leurs capacités belligérantes tomber en désuétude. Comme il a été bien dit, les personnes timides ont tendance à habiter une adresse qui n'est pas à la mode. C'est hélas précisément à cause de cette timidité qu'ils sont maintenant sur le point de s'éteindre.

Beaucoup de chercheurs en sciences sociales n'acceptent pas l'hypothèse que les déterminants archétypaux sont les racines de cette propension belligérante des humains ; et je suppose que cela s'explique par des raisons politiques ou émotionnelles, plutôt que par des raisons scientifiques ou intellectuelles. Leur réticence à examiner les éléments de preuve à l'appui de l'hypothèse archétypale, découle de leur crainte d'être pris au piège dans une certaine forme de fatalisme biologique. Ils ont vraiment peur que si on permet aux gens de croire qu'ils possèdent d'anciennes propensions les menant au conflit de groupe, ils utiliseront cette excuse comme alibi pour continuer à se comporter plus que jamais en destructeurs. C'est la responsabilité de la science, avancent ces critiques, de promouvoir le point de vue opposé – notamment que la belligérance organisée est une forme de comportement acquis en réponse à une frustration. Nous pouvons alors nous embarquer dans des programmes de rééducation destinés à éteindre toute réaction agressive et récompenser la coopération, et mettre toutes nos énergies dans des programmes de reconstruction sociale dont le but est l'élimination de l'injustice dans le monde et la suppression de toutes les raisons légitimes de faire la guerre.

Un tel raisonnement recueille un accueil chaleureux chez les gens de bonne volonté, mais il trahit une position naïve et précaire. La belligérance humaine représente la seule menace redoutable pour la pérennité de notre civilisation et de notre planète. Si c'est aux psychologues d'élucider le problème et de contribuer à trouver une solution à cet épouvantable dilemme cosmique, ce ne sera pas en refusant d'examiner des données que nous trouvons antipathiques ou en épousant des théories simplement parce qu'elles nous donnent plus d'espoir. L'argument que le chemin vers la Paix est d'éliminer toutes les causes de guerre est un constat valable sur le plan de la logique, mais pas en psychologie. Il ne tient pas

compte que l'homme a le don de *trouver* des causes pour faire la guerre (comme le fit l'administration Bush en lançant sa guerre contre l'Irak), là où le logicien ou le spécialiste en droit international croit qu'il n'existe pas de cause. L'hypothèse archétypale rend ce comportement compréhensible.

En outre, l'application de l'hypothèse archétypale aux phénomènes de la guerre transcende la grande division qui a séparé les théoriciens depuis le début de l'étude de la guerre humaine. Cela nous épargne la nécessité de prendre parti soit avec ceux qui sont d'accord avec Thomas Hobbes, Robert Audrey, et Konrad Lorenz que les hommes se battent et tuent parce que c'est dans leur nature instinctive d'agir ainsi, et ceux qui croient, par exemple comme Ashley Montagu (1976), que les hommes se battent et tuent uniquement quand ils sont contraints de le faire.

Au lieu de prendre parti sur ceci, l'hypothèse archétypale soutient que les mâles sont nés avec le préjugé inné d'apprendre et de développer des modèles de comportement agressif qui peuvent être encouragés ou supprimés au cours de leur développement. Les actes particuliers d'agression, si et là où ils surviennent, sont une réponse à quelque défi. Quand les hommes se battent et tuent, ils réagissent à des circonstances perçues comme demandant une réponse violente. Mais ces circonstances sont sans effet sur un organisme non structuré. Au contraire, elles agissent de façon à libérer un comportement agressif chez une créature déjà équipée et préparée à agir violemment dans le cas où justement une telle éventualité se présenterait. Et cet équipement existe *a priori* comme une disposition 'active et vivante' – c'est-à-dire comme un composant archétypal de la nature humaine.

## RESUME

En résumé, ce que je propose est ceci : le comportement violent chez l'homme repose sur une base neuropsychique de systèmes archétypaux interconnectés, qui génèrent les perceptions et comportements sociaux chez tous les êtres humains. De manière générale, on peut classer ceux-ci en trois catégories, notamment, les systèmes archétypaux impliqués dans l'inimitié (enmity), l'agression, et la défense.

- (1) La première catégorie détermine la différenciation de ce qui est hors du groupe (out-group) de tout ce qui est dans le groupe (in-group) ; la projection de l'archétype de l'ennemi (l'archétype de l'ombre chez Jung) sur le out-group ; et par conséquent, la perception du out-group comme constituant une pseudo espèce.
- (2) La seconde catégorie concerne la mobilisation d'un comportement agressif belliqueux contre le out-group dès que la pseudo-spéciation est installée. Les archétypes de cette catégorie génèrent la recherche du pouvoir, la volonté de dominer, le maintien des hiérarchies sociales dans l'intérêt de la cohésion du groupe, la fidélité et l'obéissance aux dirigeants du groupe, et la formation de liens solides entre mâles pour préparer une agression coordonnée.
- (3) La troisième catégorie concerne la mobilisation de la force afin de défendre le groupe. Les archétypes de cette catégorie opèrent en proche collaboration avec les archétypes des deux premières catégories. Ils mettent en avant de puissants sentiments d'attachement au territoire que l'in-group possède, la vigilance dans la surveillance du comportement d'outsiders potentiellement hostiles, et la perception du danger ou de la menace.

Ces complexes fondamentaux archétypaux existent *a priori* comme potentiellement accessibles dans la psyché phylogénétique de chaque membre de chaque communauté humaine. Ils peuvent être activés individuellement ou collectivement lors de chaque modification environnementale, interprétés par des individus ou leurs dirigeants comme

constituant une menace pour le groupe, sa sécurité, ou ses intérêts vitaux. Lorsque ceci arrive, le chemin de la guerre est tout tracé.

En maintenant que la guerre est déterminée par les archétypes, je ne prêche pas un fatalisme biologique. Les archétypes ne sont pas des instincts aveugles qui se jettent tête la première sur leur but sans tenir compte de nos attitudes conscientes ou des conditions environnementales en vigueur. Ce que Proudhon appelait notre connaissance intuitive de la guerre, et ce que j'appelle moi notre propension archétypale à la guerre, n'est pas une faculté si éloignée du jugement rationnel – elle n'est pas non plus forte assez pour nous empêcher de lui appliquer un frein moral. Les archétypes nous accompagnent de toute façon toujours *in potentia (en puissance)* comme une possibilité dynamique de vie, qui sous les circonstances appropriées, peuvent être appelées à agir. Si nous voulons poursuivre notre compréhension consciente de la manière dont les processus archétypaux influencent notre potentiel collectif pour la guerre, nous n'avons pas d'autre alternative que d'examiner leur *modus operandi* ainsi que leurs origines biologiques. Loin de nous mener au fatalisme, une telle étude peut procurer une base solide pour l'espoir. Comme le remarquait un jour Konrad Lorenz, 'Chaque fois que l'homme a pu volontairement guider un phénomène naturel dans une certaine direction, il le devait à sa compréhension de l'enchaînement de causes dont il est constitué.'

Si nous souhaitons éviter la guerre, nous devons nous confronter à un ensemble d'impératifs archétypaux qui sont d'une grande antiquité phylogénétique. Puisque ces éléments déterminants sont enracinés en nous aussi profondément que notre propension à former des liens d'attachement avec ceux qu'on aime, à être loyal envers notre groupe et ses dirigeants, ce ne sont pas des éléments que l'on peut chasser par l'oubli, la répression ou la rationalisation. Pour certaines espèces, autres que la nôtre, le fait de gagner la compétition est devenu contre-productif au point de les mener à l'extinction. Notre espèce pourrait bien connaître pareille catastrophe. La seule différence entre nous et ceux dont nous collectons les restes fossiles est que nous sommes conscients de ce qui se passe. Nous avons la capacité de savoir que nous sommes en situation critique. Et, comme nous, les hommes, le faisons toujours quand nous sommes confrontés à une situation difficile, nous en discutons, nous avançons nos arguments et tentons de trouver une issue.

Que ceci rende le pronostic meilleur, dépend d'une question fondamentale : *Qui des deux est le plus puissant, la conscience ou les archétypes ?* Ceci est l'énigme fatale que l'évolution nous soumet. Est-ce que le fait d'être conscients de l'existence de déterminants archétypaux (dont les objectifs inconscients, s'ils sont réalisés, pourraient nous mener tous à la perdition) nous permet de nous immuniser de leur influence ?

Il ne nous est pas possible de le savoir. Mais certainement, la connaissance de notre situation critique n'est pas mis en avant par les chercheurs sociaux, qui voudraient nous faire croire que la violence de groupe ne trouve pas son fondement dans l'histoire de notre évolution ou que nous sommes tous de nature aussi pacifiques que les Kung Bushmen du Botswana. Nous ne pouvons nous sauver nous-même que si nous faisons l'effort de devenir aussi conscients que le permet l'intelligence humaine des propensions qui nous mènent aux actes belligérants – qu'il soient initiés par des gouvernements nationaux ou des terroristes fanatiques – comment ils sont activés ou supprimés, et, finalement, comment ils peuvent être transcendés.

## La guerre élémentaire

La guerre est l'utilisation contrôlée d'armes létales par les membres d'une société contre les membres d'une autre société. Elle est menée par des personnes entraînées, travaillant en équipes, qui sont dirigées par un groupe séparé, chargé d'élaborer des politiques, et elle est supportée de façon diverses par la population non-combattante. Généralement, mais pas nécessairement, la guerre est réciproque. Il n'y a que peu, ou peut-être même aucune société qui ne se soit engagée au moins une fois dans une guerre au cours de son histoire et certaines sont connues pour avoir continuellement fait la guerre pendant des générations d'affilée.

Anthony Wallace, 1968

Certaines autorités semblent faire une distinction fondamentale entre la guerre 'primitive', et la guerre 'civilisée' – comme si la guerre pouvait être considérée comme une activité civilisée. Donc, 'la guerre primitive' est 'un conflit armé organisé entre les membres de sociétés relativement petites et sans structure étatique' (Vayda, 1968), alors que la 'guerre moderne' est le résultat d'une manipulation consciente de symboles partagés par un groupe limité à l'intérieur de la société, dans un but social, politique ou économique. Dans son livre *La Guerre Primitive : Sa pratique et ses Concepts*, Harry Holbert Turney-High poussa cette distinction encore plus loin en opposant la guerre primitive à ce qu'il appelait la 'vraie' guerre, qui est très organisée et sophistiquée, et aboutit à la conquête ou à la défaite du voisin. Il faisait aussi la distinction entre 'guerriers' primitifs et 'soldats' modernes, en accord avec le philosophe politicien du dix-neuvième siècle Charles-Louis de Montesquieu, que les vraies guerres ne commencent pas, tant que les gens n'ont pas compris le principe du gouvernement.

Quoi qu'il en soit, ayant fait ces distinctions, Turney-High ne se força pas à y adhérer trop rigoureusement, déclarant que les principes de la guerre étaient à la fois si simples et si stricts que les peuples de tous les coins du monde et de toutes les époques, réussissent à en découvrir une partie ou même tous. Il commentait en l'approuvant, la déclaration de Spaulding que

'La guerre est la guerre'. Ses formes extérieures changent, tout comme changent les formes extérieures de la paix. Mais de la plume à la machine à écrire, il y a la même distance qu'entre le gourdin et la mitrailleuse... Supprimez les détails extérieurs ou déterminants de n'importe quelle opération militaire, et vous verrez qu'il est difficile de mettre une date ou un lieu sur cette histoire.

(Spaulding, 1924)

Le sens dans lequel j'utilise le terme *guerre* tout au long de ce livre est celui qui désigne l'utilisation contrôlée de l'agression violente entre des groupes d'hommes, quelle que soit la taille du groupe, la cohérence de son organisation, la sophistication de ses armes, la nature de ses motifs ou l'ambition de ses objectifs. Le phénomène que je souhaite appréhender est la

propension apparemment universelle des mâles humains de se joindre à un groupe dans le but d'utiliser la violence organisée contre d'autres groupes mâles – une activité à laquelle je me référerai comme *la guerre élémentaire*.

## ARMES

Une baïonnette est une arme avec un travailleur à chaque bout.

Slogan pacifiste Britannique, 1940

En théorie, la guerre élémentaire pourrait être menée sans utiliser aucune arme. En pratique, il est néanmoins peu probable que cela ne soit jamais arrivé. Un homme nu est en effet mal équipé pour les activités d'attaque et de défense. En comparaison avec la plupart des autres grands prédateurs – les grands chats, par exemple – les dents et les mâchoires des hommes, ses ongles aux doigts et aux pieds, et sa capacité de libérer brusquement une énergie meurtrière ne sont pas impressionnants. N'ayant pas les structures physiques nécessaires pour blesser et tuer, l'homme a donc dû utiliser son intelligence pour compenser ces déficiences anatomiques en développant des armes et l'usage de stratégies et de tactiques collaboratives. Afin de se protéger des carnivores et afin de les concurrencer dans la chasse au gibier, il a dû devenir aussi meurtrier que lui. La survie humaine et l'éventuelle maîtrise de la planète sont dues à la coopération des mâles dans l'utilisation des armes.

L'étude des chimpanzés, des babouins et autres primates dans la nature sauvage a établi la facilité avec laquelle ces créatures utilisent et adaptent des objets tels qu'un bâton, des pierres, ou des barils de kérosène hors d'usage pour menacer et dominer leurs congénères et pour intimider ou attaquer les membres d'autres espèces. La découverte des restes des premières créatures humanoïdes en Afrique de l'Est a montré qu'au moins deux, et probablement trois espèces d'hominidés sont apparues durant une période qui s'étend entre cinq millions à environ un million d'années avant notre ère. Nous pouvons seulement tenter de deviner combien ils étaient efficaces comme chasseurs ou combien ils étaient agressifs dans leurs contacts mutuels ; mais il semble probable, que comme d'autres primates, ils ont fait usage d'*objets trouvés* utiles pour éloigner les prédateurs, pour se protéger de voisins hostiles, et pour chasser.

Avec le développement de l'intelligence, ce n'était plus un grand pas de passer de l'utilisation de bâtons et de pierres de la bonne taille et poids, à la fabrication d'armes blanches telles que gourdins, lances et javelots. Que les premières armes aient été de bois est une présomption plus qu'un fait avéré, car la preuve a disparu depuis bien longtemps, mais nous savons des archives des ethnographes du dix-neuvième siècle que pratiquement chaque société primitive rencontrée utilisait des gourdins de bois comme armes de guerre. Ces anciens instruments survécurent en Europe jusqu'au Moyen Age sous la forme de la masse utilisée par les chevaliers pour écraser les casques de leurs opposants.

Dans le dernier million d'années, nos ancêtres, déjà humains, commencèrent à émerger. *Homo erectus*, connu aussi comme l'homme de Java ou l'homme de Pékin, vécut il y a environ 500 000 ans, et il est évident qu'il avait les qualités nécessaires pour chasser, tuer et découper de grandes bêtes dangereuses comme le rhinocéros et le mammoth – dont les os ont été retrouvés sur les sites d'habitation de l'homme de Pékin. Les premiers outils furent ceux qui sont utilisés pour tuer et démembrer des animaux pour la nourriture. Il ne fallut pas longtemps pour que ces outils soient aussi utilisés comme *armes*.

Au début de la dernière ère glaciaire, il y a quelque 70 000 ans, l'homme de Neandertal s'était répandu sur une grande partie de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie. Il possédait une des armes de guerre la plus efficace, la lance, qui pouvait transpercer l'ennemi comme une baïonnette, ou être lancée vers lui d'une certaine distance, comme le javelot (Ferril, 1985).

Nous ne pouvons pas savoir si ce Neandertal était très belliqueux, mais quel que soit le succès qu'il connut en se mesurant à ses semblables, il y a peu de doute, semble-t-il, qu'il ait été éliminé par l'homme de Cro-Magnon il y a 35 000 ans. Ceci est probablement le premier exemple connu de génocide à grande échelle – un horrible précurseur de l'extermination de masse des Indiens d'Amérique du Nord et des Aborigènes Tasmaniens, du massacre des Arméniens par les Turcs, et du génocide Nazi envers les Juifs, tous ces gens étant stigmatisés comme espèces inférieures par leurs exterminateurs bien-pensants (les Juifs étaient qualifiés comme *Untermenschen* – sous-hommes - par Adolf Hitler.)

Un des grands plaisirs de la vie est de fabriquer des choses aussi bien et aussi joliment que possible. Ceci est vrai, que l'objet soit un vêtement, un collier, un pot, une idole religieuse, un soc de charrue ou une arme. Les armes et leur fabrication ont probablement toujours été une source de fascination et de plaisir pour les hommes. Des couperets de pierre, des couteaux, des têtes de lances en silex, en quartz et en serpentine ont été ramassés sur les sites Paléolithiques dans le monde entier, ainsi que des couteaux faits en os et, en Europe du Nord, en cornes de rennes. La preuve qu'il y eut des guerres à l'Age de la Pierre vient aussi de la découverte de restes de fortifications primitives construites autour de sites occupés par des communautés, sites qui étaient clairement choisis pour la protection naturelle qu'ils offraient aux habitants. Dans l'Amérique primitive, par exemple, des forts situés sur des collines, comme Fort Ancien, Ohio, étaient courants. Les habitations sur pilotis construits sur l'eau datent de cette époque et étaient sans doute construites comme moyen de protection contre les prédateurs et les groupes d'hommes hostiles.

L'Age de Bronze apporta des avancées technologiques marquantes : les armes de bronze étaient plus solides, plus dures, plus coupantes et plus longues que leurs équivalents de l'Age de Pierre. Mais pour la plus grande part, elles n'étaient que des répliques améliorées des haches, des poignards et des pointes de javelots fabriqués précédemment en pierre ou en os.

Inévitablement, le développement d'armes offensives était contrebalancé par le développement d'armes de défense, dont les premières, faites probablement de cuir, de bois ou de fibre, ont disparu. Néanmoins, de nombreuses armes de défense de l'Age de Bronze ont survécu – casques de bronze, cuirasses, protections pour les bras et les mains, ainsi que boucliers en cuivre. Plus tard, l'utilisation du fer permit d'améliorer encore la fabrication de toutes les armes, et la guerre commença à prendre cette qualité mortellement destructrice, caractéristique des temps modernes.

Alors que les armes offensives ont augmenté leur portée et leur puissance destructrice, les armes défensives ont évolué pour les contrer. Ces développements se sont produits de façon cyclique et en accord avec les principes homéostatiques, qui opèrent sous l'influence des trois systèmes archétypaux régissant l'hostilité, la défense et l'agression. Turney-High (1971) en parlait comme du 'cycle inventif offense-défense'. Il disait :

Si l'agresseur place sa pierre aiguisée au bout d'un bâton, il a une lance qui non seulement augmentera l'effet de levier de son outil servant à transpercer des hommes, mais qui lui permettra aussi de rester à une distance plus prudente pour repousser son ennemi. Sa lance peut aussi être lancée. Et encore mieux, elle peut être projetée à l'aide d'un arc comme une flèche, l'arme la plus mortelle que l'homme connaîtrait jusqu'à la fin de ce que l'on appelle la 'Renaissance'. Si l'agresseur cherche à se protéger en reculant à une distance prudente, la portée de la flèche (ou canon, ou avion) doit être augmentée, alors que s'il s'abrite dans un trou, on doit rendre cette lance plus solide pour le chasser hors de cette construction rudimentaire. Le projectile – flèche, arbalète, catapulte, ou canon – doit avoir un plus grand pouvoir de destruction. Si le défenseur porte ses fortifications sur son propre corps sous forme d'une armure défensive, le même processus doit être poursuivi... Lorsque le cycle inventif offense-défense est bien compris, on maîtrise le premier et plus important principe de l'armement.

Dans le ‘cycle inventif offense-défense’ nous ne voyons pas seulement une forme primitive de la course aux armements, mais une superposition culturelle sur un ancien procédé biologique. La course aux armements a commencé très tôt dans l’histoire de cette planète. Il y a environ 510 millions d’années, les poissons primitifs commencèrent à se couvrir de petites écailles osseuses de phosphate de calcium pour se protéger de créatures agressives, similaires à des scorpions, qui les dévoraient.

À l’Age de Pierre Moyen (12000 – 8000 AC) le rayon dans lequel on pouvait tuer un ennemi fut considérablement augmenté par l’introduction de l’arc et de la fronde. Alors que le javelot avait une portée d’environ 50 mètres, la flèche était mortelle à deux fois cette distance. Elle augmenta la précision de visée, et permit à un homme de tuer à partir d’une position cachée. Les flèches étaient plus faciles à fabriquer et plus légères à porter que les lances, et lorsqu’elles étaient lancées à l’unisson par un groupe de guerriers, elles permettaient de concentrer une force de frappe dévastatrice sur une zone spécifique.

Puisque l’homme était chasseur avant d’être guerrier, ses premières armes, stratégies et tactiques étaient basées sur celles de ses adversaires – le lion, le tigre, le loup – que la nature avait bien mieux équipé que lui. Par conséquent, ses armes étaient des griffes, des cornes ou des défenses improvisées, et sa tactique reposait principalement sur la surprise de l’embuscade ou de l’obscurité, suivie d’une attaque subite et de la retraite. Ce ne fut que bien plus tard, avec l’arrivée de la civilisation et des armées professionnelles, que des tactiques compliquées comprenant des charges massives et des batailles rangées devinrent possibles ou que des fortifications élaborées virent le jour. La taille des groupes de combattants augmenta alors, la discipline devint meilleure, les engagements se prolongèrent et étaient plus déterminés, il y eut plus de destructions et plus de personnes tuées.

Comme la société évoluait, la guerre devint donc mieux organisée et plus sanglante. Wright (1943) distinguait quatre niveaux d’organisation sociale primitive : le niveau primaire (clan), le niveau secondaire (village), le niveau tertiaire (tribu), le niveau quaternaire (la fédération de tribus), qui éventuellement cédaient la place à la cité-nation ou l’état-nation. ‘En général’ disait-il, ‘le premier est le moins belliqueux, et le dernier le plus belliqueux.’ (ibid., p.66)

Les changements les plus importants surgirent du développement de l’agriculture et de l’élevage, qui rendirent possible l’accumulation de surplus, la fondation de cités, l’organisation hiérarchique de la société, l’entraînement de grandes armées disciplinées, la conquête de nouveaux territoires, l’assujettissement de peuplades entières, la fondation d’empires, l’émergence de ‘super-puissances’. Au cours des 6000 dernières années nous avons subi une extraordinaire transformation. Un monde apparemment sans limites – habité par des milliers de peuples primitifs isolés et distincts, se transmettant leurs traditions intactes et inchangées de génération en génération dans une séquence infinie d’innombrables années – s’est transformé en un village global, composé de plus de cent nations conscientes de leur valeur, certaines d’entre elles possédant des armes de destruction massive.

Nous venons de loin, mais nous n’avons pas échappé à nos origines biologiques, ni à notre consanguinité avec le reste du royaume animal. Lorsque la Nature équipa les grands carnivores avec des dents et des griffes mortelles, elle leur insuffla aussi des inhibitions à utiliser ces armes dangereuses lors de désaccords entre eux. Elle fut moins généreuse pour l’homme, dans ces deux domaines. À l’état naturel, nous sommes donc des omnivores légèrement armés. Il est évident que la Nature nous considéra comme trop inoffensifs pour avoir besoin de mécanismes conçus de façon élaborée pour nous détourner de la destruction mutuelle. C’est pour cela que mettre des armes à feu dans les mains de telles créatures eut des conséquences désastreuses. Alors que nos armes magnifiquement conçues ont augmenté leur efficacité tant en portée qu’en force destructrice, nous n’avons néanmoins pas réussi à

développer une limitation (sauf morale, légale, ou politique) à leur utilisation, et cela a fait de nous l'espèce la plus dangereuse qui ait jamais rôdé sur Terre.

De plus, ces inhibitions que nous éprouvons pourtant pour l'agression violente (la sympathie, la pitié, l'empathie), sont rendues inefficaces lorsque nous utilisons des armes de longue portée. L'homme qui jette des bombes ou lance un missile ne peut pas voir les mutilations hideuses ni entendre les cris horribles de ses victimes, et par conséquent, peut rester insensible à toute idée dérangeante qu'il serait un meurtrier de masse.

C'est seulement ainsi que l'on peut expliquer que des hommes parfaitement bons de nature, qui ne giflèrent même pas un enfant indiscipliné, se sont montrés capables de lancer des fusées ou de larguer des tapis de bombes sur des villes endormies, condamnant ainsi des dizaines de milliers d'enfants à une mort horrible dans les flammes. Le fait que ce soient des hommes bons, normaux qui aient fait cela est aussi étrange que toute l'atrocité monstrueuse de la guerre !

(Lorenz, 1966)

Quand les guerriers ne se battent plus au corps à corps, un opposant n'a aucun moyen de signaler sa détresse ou son désir de se retirer du conflit. De plus, il ne peut d'aucune façon montrer qu'il est un humain ordinaire, et éviter ainsi qu'on ne le perçoive comme membre d'une pseudo-espèce. Ces conditions font qu'il est possible de poursuivre une guerre longue, inutile et désastreuse comme celle de 1914-18. Comme le découvrirent les généraux de cette guerre, il est important de ne pas permettre aux troupes de creuser trop près des tranchées ennemies. Autrement, il y a un danger que les combattants commencent à se percevoir l'un l'autre comme des êtres humains et montrent une tendance choquante de cesser de temps en temps les hostilités pour échanger des plaisanteries ou des cigarettes, et commencer à jouer au football dans le no man's land. Selon les généraux, ceci n'était pas une manière de mener une guerre moderne.

Dans les guerres primitives, les hostilités étaient normalement promptes et rapidement terminées, les pourparlers ne traînaient pas, et les tueries cessaient. La guerre moderne requiert tout l'attirail de la discipline, de la logistique, des structures de commandement et des télécommunications pour entretenir la motivation des hommes sur une longue période. La guerre élémentaire, d'autre part, se limitait elle-même, car elle était l'expression de l'homéostasie écologique.

## LA GUERRE COMME HOMEOSTASIE

*Oh, give me land, lots of land  
Under the starry skies above  
Don't fence me in  
Oh, donne-moi de la terre, plein de terre  
Sous les cieux étoilés  
Ne m'enferme pas dans un enclos*

Cole Porter

À l'époque Paléolithique, l'agression entre groupes permit non seulement de répartir les populations humaines sur la planète, mais servit probablement aussi à garder un équilibre entre elles et les ressources disponibles (Vayda, 1968). Les guerres auraient donc eu tendance à survenir lorsque des populations voisines devenaient trop importantes pour les territoires qui les nourrissaient. Pour nourrir un groupe de cinquante personnes par la chasse et la cueillette, un large rayon était nécessaire. Les limites tribales étaient généralement bien définies. Chaque

transgression aurait provoqué une résistance, et si elle persistait, la guerre. En Australie et en Tasmanie, la cause la plus commune de guerre entre aborigènes était de chasser le gibier sur les terres d'une autre tribu. Ceci était vrai également chez les Maoris en Nouvelle-Zélande et les Ainu du Japon. Des forces économiques similaires étaient à l'œuvre entre ceux qui cessèrent de chasser et devinrent des gardiens de bétail. En Afrique du Sud-Est des guerres à propos de pièces d'eau et de pâturages étaient virtuellement incessantes et provoquaient de lourdes pertes humaines. Écrivant dans les années '20, Davie (1929) observait, 'Les groupes entrent directement en conflit en poursuivant leur lutte pour l'existence ; ils se battent pour les terrains de chasse et les pâturages, pour la nourriture, pour les points d'eau, pour le pillage'. L'effet de telles guerres était de réduire la taille des populations concernées grâce à ceux qui mourraient au cours des batailles et, en cas de victoires décisives et répétées, ces guerres permettaient de chasser les populations vaincues hors de leurs territoires, qui pouvaient alors servir à sustenter les vainqueurs. Des guerres menant à cette conclusion ont été enregistrées, par exemple, en Nouvelle-Guinée (Bureau pour les affaires indigènes, 1958 ; Krzywicki, 1934 ; Vayda, 1968).

Les guerres primitives servaient aussi à redresser des inégalités matérielles entre groupes. Par exemple, lorsqu'une tribu Bédouine accumulait un grand nombre de chameaux, ou qu'une tribu d'Indiens des Plaines devenait riche en chevaux, il y avait une grande chance qu'elle soit victime d'attaques de troupes menées par ses voisins moins opulents.

Andrew Vayda (1968) proposa une théorie qui expliquait le déroulement de la guerre primitive de façon très convaincante. Il proposait la séquence suivante :

- (1) un approvisionnement alimentaire réduit par tête, associé à une plus grande concurrence à l'intérieur du groupe pour ces ressources limitées donne lieu à une grande frustration domestique et d'autres tensions à l'intérieur du groupe ;
- (2) lorsque ces tensions atteignent un certain niveau, la détente est recherchée en faisant la guerre avec un groupe ennemi ;
- (3) un résultat de la guerre est la réduction de la pression des gens sur la terre, soit à cause d'une grande mortalité au cours de la bataille, soit parce que le groupe victorieux a repris le territoire de ses ennemis vaincus ou dispersés ;
- (4) une pression diminuée sur la terre améliore l'approvisionnement en nourriture per capita et réduit la compétition pour les ressources à l'intérieur du groupe. En conséquence, les frustrations domestiques et autres tensions à l'intérieur du groupe sont réduites à des limites tolérables.

Vayda croyait que ces variables opéraient toutes de façon homéostatique – 'selon cette hypothèse (ou ensemble d'hypothèses), les variables psychologiques, démographiques et économiques sont toutes régulées, la régulation d'une variable dépendant de la régulation d'une autre.'

L'hypothèse de Vayda avait l'avantage de cadrer avec la preuve historique et paléo-anthropologique qui indique que la guerre est et a toujours été, un phénomène essentiellement *cyclique*, et il fournissait une explication biologique à la raison pour laquelle il devait en être ainsi. Qu'un principe homéostatique régulateur doive être impliqué dans une activité si typiquement humaine est également en accord avec ce que nous savons de la manière dont différents systèmes maintiennent un équilibre fonctionnel dans notre cerveau, dans nos corps, et sur notre planète. De plus, la théorie de Vayda était complètement compatible avec la relation inverse si fréquemment observée comme existant entre conflits in-group et out-group, aussi bien dans des circonstances primitives que civilisées :

Lorsqu'il était question d'attaque ou de défense contre d'autres tribus, les Akamba (Bantous de l'Est) étaient toujours unis. Mais quand aucun danger externe ne menaçait ou qu'aucune perspective de butin ne les poussait à s'unir, les querelles perpétuelles et les différents internes prévalaient.

(Lindblom, 1916)

La stabilité interne de l'Empire Romain persista jusqu'au moment où ses armées détruisirent ce qui constituait la plus grande menace pour son existence, Carthage ; après cela commencèrent les dissensions internes et les guerres civiles. Dans les dernières 150 années, les pays qui menèrent le moins de guerres internationales – comme l'Espagne, le Portugal, et les pays d'Amérique Latine - avaient le plus grand taux de lutte intestine et de révolution. Les Japonais, qui étaient confinés à leur île pour la plus grande partie de leur histoire par la puissance militaire de l'Empire Chinois, connurent un nombre inégalé de guerres civiles (Andreski, 1964).

Tout au long des millénaires Paléolithiques les régulateurs homéostatiques proposés par Vayda auraient servis à contrôler les populations de chasseurs-cueilleurs – c'est-à-dire, en les répandant sur de très grandes zones de la surface terrestre, pour vivre en équilibre avec les ressources de nourriture fournies par la nature. En ce qui concerne l'histoire de notre espèce, ceci était notre période dans le Jardin d'Eden, vivant en harmonie inconsciente avec les 'lois de Dieu' et dépendant de ce qu'Il jugeait bon de fournir. Le serpent tentateur changea tout cela. Avec ce qui semble avoir été un bond en avant dans la conscience, nous avons décrypté le mystère de la reproduction sexuelle, pas seulement pour nous-mêmes, mais aussi pour les animaux et les plantes, et avec cette connaissance, nous avons transformé l'Eden en *marché*, élevant les animaux, ensemençant et récoltant les cultures, et en général, manipulant dans notre intérêt les délicats équilibres homéostatiques de notre environnement. Cette manipulation alla bien sûr, jusqu'à la guerre.

La guerre déranga l'ancien équilibre écologique à tel point qu'elle permit l'apparition de civilisations et qu'ensuite, elle procéda à leur destruction. La civilisation résultait d'un dépassement des contraintes normales de l'homéostasie, mais l'énantiodynamie n'a pas pour autant été empêchée ; elle était au plus retardée. De plus, avec toutes leurs victoires triomphantes et éventuelles défaites, les nouvelles civilisations étaient toutes bâties sur une exploitation élaborée et systématique de l'héritage Paléolithique de la guerre élémentaire. Il était peut-être inévitable que ce qu'ils avaient créé les fasse aussi disparaître. Comme le comprenaient si bien les Grecs, *hubris* est suivi de *nemesis*. Cette loi est aussi imparable que l'homéostasie elle-même.

La chose la plus significative est que l'évolution culturelle qui accompagnait le développement de l'homme au travers de la séquence chasseur -> guerrier -> berger -> agriculteur -> citoyen, était liée psychologiquement avec une différenciation toujours plus grande de la conscience humaine. Ce n'était pas parce que notre cerveau était devenu plus grand, mais parce que les défis compétitifs de la vie nous forçaient à en faire un meilleur usage. Eibl-Eibesfeldt (1979) est convaincu que le développement culturel obéit aux mêmes lois fonctionnelles que le développement biologique, et que 'l'évolution culturelle répète l'évolution biologique à un plus haut degré de la spirale du développement.' Le combat ritualisé entre hommes a donc une fonction parallèle au duel entre vertébrés, comme l'iguane marin. Comme nous l'avons déjà noté, la pseudo-spéciation entre groupes humains peut être considérée comme un exemple direct d'une évolution culturelle faisant écho à une évolution biologique, étant donné que les populations humaines forment différentes cultures presque de la même manière que les populations animales forment différentes espèces. La territorialité humaine peut aussi être comprise comme une extension culturelle de la territorialité qui existe entre la plupart des animaux. Chez tous les animaux – humains et non humains - les

concurrents les plus acharnés sont les membres de la même espèce, parce qu'ils partagent précisément les mêmes besoins archétypaux, et recherchent le même genre de nourriture, d'abri, de territoire et de compagnons. Certains, comme les hamsters Européens, occupent et défendent leur territoire individuellement ; d'autres, comme les merles, en couples ; et d'autres encore comme les rats, les babouins, et les hommes, en groupes. Pour tous, selon Eibl-Eibesfeldt (1979) :

La territorialité est l'intolérance liée à l'espace... Les habitants d'un territoire bénéficient d'un certain nombre d'avantages. Ils y trouvent leur chemin, connaissent ses cachettes et ses points d'eau et où y trouver de la nourriture, et ils savent où se réfugier quand un danger les menace. En un mot, ils s'y sentent en sécurité.

Lors de l'établissement d'un territoire, il est bien possible que des conflits violents déterminent à quels individus ou groupes reviendront les meilleures positions, mais dès que la distribution est faite, les frontières sont fixées, les relations entre propriétaires sont formalisées, et les conflits sont réduits au minimum. De toute façon, la caractéristique la plus évidente de la territorialité est la volonté des propriétaires de défendre leurs territoires. Si la propriété d'un territoire particulier est menacée par un intrus, le défenseur semble trouver une force et détermination supérieure dans le fait que c'est pour son propre territoire qu'il se bat, alors que l'attaquant apparaît comme retenu par une assez forte inhibition. Le résultat est que les territoires changent rarement de mains.

Le plus souvent, les limites du territoire sont marquées et défendues par diverses formes d'affichages et de rituels. C'est aussi vrai pour l'homme que pour les autres animaux. Par exemple, les frontières nationales ont toutes été établies par des traités de paix, signés à la suite des guerres entre les nations concernées. Ces limites sont marquées par la construction de postes-frontières et la pratique de rituels tels que cacheter les passeports, examiner les visas, ouvrir les bagages, délivrer des permis, et ainsi de suite.

Des procédures moins compliquées sont adoptées par les peuples ne connaissant pas l'écriture. Ils ont tendance à utiliser des parades menaçantes comme celles qui sont utilisées par d'autres primates pour marquer les limites entre groupes. Ces grands rassemblements ont l'avantage de renforcer la loyauté in-group tout en déchargeant ses sentiments d'hostilité envers l'out-group. Turney-High (1971) donna la description d'un tel événement parmi les Aborigènes d'Australie. Il disait :

Les Aborigènes se rassemblèrent, formèrent une sorte de ligne de front, et tentèrent alors par des cris, des insultes et des menaces de faire reculer l'adversaire, tout en lançant des projectiles à des distances relativement prudentes. Il est vrai que parfois un ou plusieurs participants étaient mutilés, ou même tués. Mais ceci était un incident, presque un accident de l'action. Dans ce cas fatal, d'ordinaire les deux parties se dispersaient, s'ils ne l'avaient déjà fait plus tôt par ennui.

Ce genre de comportement rappelle exactement les différents frontaliers turbulents qui sont la distraction de routine des singes callicebus en Colombie et des lémuriens noirs à Madagascar. Il semble nécessaire de maintenir en bon état de marche les hostilités out-group afin de décharger ainsi les tensions in-group et soutenir la cohésion in-group. Ceci s'applique à beaucoup d'espèces, y compris la nôtre. Comme le disait William Sumner (1913) : 'Ce sont les exigences de la guerre contre des ennemis qui procurent la paix intérieure, de peur que la discorde interne n'affaiblisse le in-group pour la guerre'. Par exemple, lorsque le bloc Soviétique cessa d'être une menace politique ou militaire, l'OTAN perdit son rôle spécifique, et, à l'heure où ce livre est mis sous presse, il semble s'effilochoer.

Dans quelle mesure on peut vraiment affirmer que l'*Homo sapiens* est un animal territorial, peut se discuter. La territorialité a un sens différent pour les différentes espèces. Certains animaux n'ont pas de domicile fixe, mais défendent le territoire qu'ils occupent à ce moment-là. D'autres sont territoriaux seulement à certains moments de l'année (les hirondelles et les étourneaux, par exemple, limitent leur comportement territorial au printemps et à l'été). Les primates sont particulièrement enclins à être territoriaux lorsqu'il y a surpopulation et que l'espace est restreint. Comme nous l'avons vu, les hommes se battent certainement pour leurs droits territoriaux lorsque leurs moyens d'existence sont menacés. Mais de toute façon, ils se battent aussi pour défendre une idéologie religieuse ou politique. Cela pourrait être ainsi parce qu'ils deviennent 'territoriaux' pour leurs croyances, mais une explication plus plausible est que les hommes ont un penchant à s'identifier avec passion à des *symboles*, qui pour eux représentent ce qu'ils ont de plus cher. Patrie, foi, roi, pays, et le drapeau peuvent tous servir comme symboles idéalisés de l'in-group pour lequel le guerrier donnera sa vie, dans les circonstances qui lui sembleront appropriées. Que nous soyons ou non considérés comme une espèce territoriale, il est bien possible que nous ayons une prédisposition innée à laisser notre empreinte sur l'environnement dans lequel nous avons grandi. Ceci aiderait à expliquer le profond attachement que beaucoup de gens ressentent pour leur quartier d'origine, et cela pourrait être un puissant déterminant pour le patriotisme.

Il est certain qu'une grande partie du comportement humain est une réminiscence de la territorialité animale – par exemple, le principe du 'premier venu, premier servi' lors de l'implantation territoriale dans l'Ouest des Etats-Unis, lorsque des territoires récemment découverts sont annexés par des bâtisseurs d'empires, pour occuper des tables dans les restaurants et les bibliothèques ou des sièges dans les bus ou les trains. On reconnaît généralement que les clubs de football jouent mieux sur leur propre terrain et que les armées se battent plus âprement sur leur sol natal. Alexis de Tocqueville observait, 'C'est une règle que la haine de l'étranger et l'amour du sol natal représentent l'ensemble des sentiments d'un soldat pour le bien public, même dans les sociétés libres. ' Nous ne pouvons pas être sûrs que l'attachement territorial fait partie du complexe archétypal pour la guerre élémentaire, mais il n'y a pas de doute que tout ce qui est perçu comme menace à cet attachement peut représenter un puissant stimulus pour libérer une réaction guerrière. Nous savons que la compétition agressive entre individus et groupes est nécessaire pour que la sélection naturelle puisse avoir lieu. Et puisque deux animaux ne peuvent pas occuper le même espace, il s'en suit que le conflit aura lieu chaque fois que l'espace est limité de façon critique. L'homme n'est pas différent de n'importe quel autre animal à cet égard.

## **LES FONCTIONS DE LA GUERRE ÉLÉMENTAIRE**

Nous sommes maintenant en mesure de résumer quelles pourraient être les fonctions essentielles de la guerre élémentaire :

Premièrement, la contribution primaire de la guerre élémentaire à la survie et au succès de notre espèce fut démographique et écologique. *La guerre élémentaire garda les groupes en équilibre entre eux et avec l'environnement*, réduisant et redistribuant leur nombre lorsque les populations devinrent trop grandes pour les territoires qui les nourrissaient. On pourrait répliquer qu'en temps de sécheresse ou de mauvaise récolte, la famine réduirait la population de façon plus efficace et qu'on n'aurait pas besoin de guerre pour obtenir le même résultat. Mais les hommes n'ont pas l'habitude de rester passifs lorsqu'eux et leurs proches meurent lentement de faim. Ils partent ailleurs à la recherche de subsistances, et si ceci signifie enfreindre les droits d'autres groupes, ils risqueront leur vie dans la guerre. En agissant ainsi, ils augmentent leurs propres chances de survie, et celles du groupe. La famine et les épidémies sont socialement destructrices, rendent la compétition inefficace, et peuvent mener

à la disparition de la population entière. Même lorsque les gens ont faim, la guerre les rassemble et leur donnent l'espoir que la vie puisse prévaloir. Beaucoup mourront, mais les plus forts peuvent survivre pour produire la génération suivante et gérer une population qui pourrait être nettement réduite mais qui au moins sera capable de vivre de ses ressources. Paradoxalement, les guerres modernes, malgré toutes leurs destructions massives, n'ont pas affecté matériellement la taille des populations combattantes qui leur ont survécu, ni leur accès aux ressources. Ceci est dû à un taux de fertilité élevé et à une grande adaptabilité des économies modernes, ainsi qu'à l'efficacité de leurs moyens de production. Mais dans les sociétés primitives, la perte d'un nombre relativement restreint de membres de leur population dans la guerre pouvait changer fondamentalement leur situation économique.

*Une deuxième fonction de la guerre élémentaire a été de promouvoir la paix, la collaboration, la discipline, et l'organisation sociale à l'intérieur du groupe.* La guerre produisait cela en satisfaisant des besoins archétypaux qui autrement auraient détruit la cohésion du groupe. Les divisions internes, les tensions, les rivalités, les luttes de pouvoir, et les hostilités étaient contenues par la peur de l'ennemi externe, les sentiments d'agressivité étant dirigés vers l'extérieur contre l'ennemi commun. La devise inscrite dans la vie de chaque communauté humaine a toujours été, 'Unis nous résistons, divisés nous tombons.' L'ennemi devant les portes rassemble tout le monde, augmente le charisme du dirigeant, et promeut la loyauté et l'obéissance, tout en faisant accepter la discipline.

La guerre, ou la menace de guerre, a certainement été le moyen le plus important et le plus courant pour renforcer la cohésion du groupe, mais il n'est pas indispensable. La paix et la solidarité du groupe peuvent exister même en l'absence d'ennemis, mais d'habitude uniquement lorsque le groupe possède des territoires indésirables et inaccessibles dans un environnement naturel hostile. Ici la menace extérieure qui unit le groupe ne vient pas d'un ennemi humain mais de la nature ; les Bushmen de Kalahari en sont un parfait exemple. Une comparaison des communautés Esquimaux traditionnelles du Groenland et d'Alaska illustre aussi ce point. Les Esquimaux du Groenland étaient peu nombreux, répandus sur de très larges étendues, et leur seul ennemi était le climat. En conséquence, ces gens étaient très coopérants entre eux, et considéraient l'hospitalité envers les étrangers comme un devoir absolu. Mais en Alaska, la population Esquimaux était bien plus dense, moins affligée par la nature, et sujette aux attaques de tribus d'Indiens du Nord. Contrairement aux Esquimaux du Groenland, les habitants de l'Alaska étaient souvent impliqués dans des guerres – pas seulement contre les Indiens, mais aussi contre leurs propres tribus. Malheureusement, la nature est rarement aussi généreuse, ou l'isolement aussi total, que pour exonérer les communautés du besoin de se défendre.

Quand des peuples pacifiques ont occasionnellement refusé de se battre, ils en ont subi de très lourdes conséquences. Le plus souvent, ils ont disparu – massacrés, réduits en esclavage, ou encore exilés dans des régions éloignées. En Afrique, par exemple, les Manansas étaient des agriculteurs pacifiques qui furent les victimes des belliqueux Matabele, qui étaient de rudes voleurs de bétail nomades. Lorsque les Matabele vinrent sur leur territoire, les Manansas les saluèrent à la manière classique des pacifistes. Jetant leurs sagaies au sol, ils dirent, 'Nous ne voulons pas nous battre. Venez dans nos maisons.' Les Matabele étaient étonnés de ce comportement extraordinaire, et suspectant un piège, ils saisirent le roi des Manansas et lui enlevèrent le cœur. Le tenant devant ses lèvres, ils dirent, 'Vous avez deux cœurs.'

Les Manansas étaient universellement méprisés. Même le célèbre Dr Livingstone nota que, pour une tribu Africaine, adopter une politique de paix à tout prix était aller droit au désastre. Ceci semble certainement avoir été le cas pour les Manansas, qui furent traqués de hue à dia par les Matabele ainsi que par d'autres voisins, les Bamangwato. Dans le monde,

pratiquement partout où des populations se sont installées, être prêt à prendre les armes était une condition *sine qua non* de survie, depuis l'aube de l'histoire humaine jusqu'à ce jour.

Ce principe, Niccolo Machiavelli s'en était solidement emparé et l'enseignait. Dans le même passage où il conseille au Prince de la Renaissance de n'avoir d'autre but ni pensée que la guerre et ses disciplines, Machiavelli continue ainsi :

On a vu que lorsque les princes songent plus à la paix qu'aux armes, ils ont perdu leur état...car parmi d'autres désavantages, le fait de ne pas être armé suscite le mépris, et cela est l'une de ces ignominies contre lesquelles le prince doit se garder...Pour exercer son intellect, le prince devrait lire les récits historiques, y étudier les actions des hommes illustres, voir comment ils se sont comportés en temps de guerre, pour examiner les causes de leurs victoires et de leurs défaites, afin d'éviter ces dernières et d'imiter les premières...Un prince avisé se doit de respecter de telles règles, et ne jamais rester les bras croisés en temps de paix, mais au contraire augmenter ses ressources par un travail acharné, de telle façon qu'elles soient disponibles dans l'adversité, et que si le vent tourne, il soit préparé à y résister.

Troisièmement, *la guerre élémentaire a contribué à l'évolution de notre cerveau et au développement de la civilisation.* Un des événements les plus extraordinaires dans la nature fut le développement rapide de la taille du cerveau des hominidés dans une période remarquablement courte de deux à trois millions d'années. Les changements génétiques impressionnants, nécessaires à cette transformation n'ont pu survenir qu'en réponse à de puissantes et ininterrompues pressions sélectives qui pénalisaient les hommes avec de petits cerveaux et favorisaient ceux qui en avaient de plus grands. De manière évidente, les qualités sélectionnées étaient celles qui occupaient une large zone du cerveau – l'intelligence, le langage, la capacité d'organiser la société, la stratégie, la construction d'outils et d'armes, et plus subtil encore, une conscience plus fine pour évaluer la situation – toutes ces qualités étant inestimables pour la chasse en groupe et pour la guerre. Ceux qui avaient de plus grands cerveaux pouvaient ainsi espérer mieux naviguer dans la lutte compétitive pour l'existence que leurs contemporains aux cerveaux plus petits. Les individus les plus favorisés auraient plus de chances de survivre et de se reproduire, et de transmettre à leur progéniture des gènes sélectivement plus avantageux.

En plus de 'sélectionner' les plus gros cerveaux, la lutte pour l'existence encourageait aussi l'intégration sociale et le leadership, et tendait à mettre en avant les hommes les plus aptes. Là où en temps de paix le meilleur chasseur, le plus sage vieillard, ou le guérisseur le plus doué pouvait exercer une grande influence, en temps de guerre c'était le plus habile guerrier qui assumait le contrôle suprême. Davie (1929), qui était bien plus proche des réalités de la guerre élémentaire que nous ne pourrions l'être, déclara, 'Les sociétés rustiques subissent des changements remarquables lorsque la guerre convertit une populace désordonnée en une armée disciplinée soumise à un dirigeant ayant le pouvoir de vie et de mort.'

Il n'y avait pas de peuple plus anarchique que les Tasmaniens, mais lorsqu'ils devaient s'organiser pour la guerre, ils affluaient autour du chef de guerre qu'ils s'étaient choisis et lui témoignaient une totale obéissance. Comme l'observait Davie, la guerre non seulement unit les peuples, elle leur enseigne aussi les avantages de la discipline pour la société et les buts qui peuvent être atteints lorsque les individus subordonnent leurs intérêts personnels aux intérêts du groupe. Par la rude concurrence en temps de guerre, le leader le plus habile émerge ; et plus les guerres sont longues et fréquentes, plus son pouvoir grandit. Lorsque vient la paix, le chef de guerre couronné de succès garde souvent sa prééminence, et c'est de cette façon que sont fondées les dictatures, les monarchies, et les dynasties.

Quant les communautés humaines devinrent plus grandes et plus complexes, la menace de guerre augmenta, et s'organiser pour la guerre devint de plus en plus important comme instrument de leur intégration sociale. Les communautés qui ne se donnèrent pas la peine de réagir de cette façon, périrent simplement ou furent chassées vers des régions sauvages. Ce n'est qu'en cultivant les 'vertus militaires' et ce sens de solidarité de groupe créé par la peur de l'ennemi extérieur, que les sociétés émergentes pouvaient espérer protéger leurs troupeaux, leurs terres agricoles et leurs richesses, de leurs voisins belliqueux.

Les états modernes se créèrent par la migration et la conquête. Un état naissait lorsqu'un chef et sa bande de guerriers réussissaient à acquérir un contrôle permanent sur un territoire assez grand pour supporter une grande population d'agriculteurs. La fonction de l'état était de défendre son territoire et sa population, et d'utiliser ses forces de police (une extension de ses pouvoirs militaires) pour maintenir la paix domestique. Le concept de nationalité naquit donc de la territorialité, et l'existence même de la civilisation dépendit de l'institutionnalisation de la guerre.

De plus, les exigences de la guerre inspirèrent l'ingéniosité et l'inventivité humaines, et stimula le développement de la conscience. Les leçons pratiques, apprises en temps de guerre concernant l'utilisation et la gestion de l'environnement physique, des animaux et des hommes, furent appliquées en temps de paix. La nécessité effrayante d'organiser la défense ou l'attaque permit de se découvrir des capacités de collaboration, de leadership et de subordination, indispensables pour gérer un état civilisé.

Tout cela a eu un effet profond sur la manière dont les hommes pensent et se comportent encore maintenant, et aide à expliquer pourquoi toutes les institutions dominées par des mâles reflètent un prototype militaire, comme dans l'organisation hiérarchique de l'église et de l'état, 'l'embrigadement' de l'industrie, et la structure des partis politiques, avec leur vocabulaire de 'campagnes', 'tactiques', et 'lutte'. Cela explique pourquoi tous les échanges internationaux tiennent compte du statut militaire de leurs interlocuteurs ; de là la coutume de décrire les états-nations comme des 'puissances' – la nation étant considérée comme l'incarnation de la puissance, et la force de cette puissance opérant comme un facteur majeur dans ses relations avec les autres états.

Ces choses sont toutes des expressions du complexe archétypal responsable de la guerre élémentaire. Étant donné que tous les gouvernements ont besoin d'utiliser la force en interne ou en externe pour se maintenir, ils doivent s'appuyer sur l'existence d'une volonté permanente, parmi les groupes d'hommes jeunes, de découvrir les symboles et d'adopter les modèles de comportement caractéristiques de la guerre élémentaire.

Il est nécessaire de souligner le caractère archétypal de ce complexe, car c'est fondamental pour comprendre la récurrence persistante de la guerre dans les affaires humaines. Parce que si l'on ne prend pas cela en considération dans la recherche de solutions à notre situation mondiale, cela ouvrira finalement la voie à la catastrophe.

## **LE TERRORISME**

Notre ennemi possède les armes les plus sophistiquées au monde et le niveau d'entraînement de son armée est très élevé... Nous n'avons rien pour repousser le meurtre et l'agression armée contre nous sauf l'arme du martyr. C'est facile, et cela ne nous coûte que le prix de nos vies... Les bombes humaines ne peuvent pas être vaincues, pas même par les bombes atomiques.

Dr Ramadan Shalah, Secrétaire Général du  
Jihad Palestinien Islamique

‘Terrorisme’ est le nom que l’on donne à cette forme de guerre de base que mènent des gens, qui autrement seraient impuissants contre des gouvernements qui leur ont causé des dommages réels ou imaginaires, et qu’ils ne peuvent affronter directement avec des moyens conventionnels. L’utilisation systématique d’une violence imprévisible ne peut être considérée comme une forme de guerre élémentaire que lorsque cette violence est soutenue par une organisation et est utilisée contre un ennemi, désigné pour un objectif politique, économique ou idéologique déclaré. Des exemples de tels groupes terroristes sont l’Armée Républicaine Irlandaise, le Jihad Islamique Palestinien, les Brigades Rouges Italiennes, l’Armée Rouge Japonaise, la bande Baader-Meinhof en Allemagne, le Mouvement Séparatiste Basque et Al-Qa’eda. Par contre, le terrorisme diffère de la guerre élémentaire quand il est mené par des individus animés par une ambition politique personnelle, leur violence n’étant reconnue par aucune organisation connue, bien qu’ils puissent chercher à tirer quelque légitimité de certaines traditions philosophiques ou religieuses, telles que l’anarchisme ou le fondamentalisme Islamique ou Chrétien.

Dans sa forme plus organisée, le terrorisme peut être considéré comme une forme de guérilla. ‘Guerilla’ est le diminutif du mot Espagnol pour la guerre, ‘guerra’, et fut d’abord appliqué aux combattants de la résistance Espagnole qui harassèrent si efficacement les armées de Napoléon pendant la Guerre de la Péninsule (1808-14). Le terrorisme et la guérilla peuvent tous deux être utilisés comme préliminaires pour gagner assez de force pour défaire l’ennemi dans une bataille orthodoxe (normale), comme le démontrèrent Mao Tse-tung en Chine et Ho Chi Minh au Vietnam.

Le terrorisme, en tant que forme extrême d’intimidation, est probablement aussi vieux que la guerre. Tout comme les mâles de nombreuses espèces, qui se combattent pour la possession de territoires ou de femelles, feront de leur mieux pour menacer et intimider leurs opposants, de la même manière les guerriers ont toujours tenté d’effrayer leurs ennemis pour les faire fuir ou se rendre – d’où l’utilisation de peintures de guerre, de cris stridents, de tambours de guerre, et de parures personnelles pour accentuer l’impression de taille, de force, et d’agressivité. Tout au long de l’histoire, les gouvernements et les organisations religieuses ont utilisé la terreur pour étouffer l’opposition à leurs régimes. Les Empereurs Romains Tiberius et Caligula, impitoyables à leur manière, anticipèrent le Règne de la Terreur de Robespierre et les énormes excès totalitaires d’Adolf Hitler et Joseph Staline, qui en lieu et place de politique d’État, utilisaient l’arrestation arbitraire, la torture, l’incarcération, et l’exécution pour créer un climat de peur. L’Inquisition espagnole et le Ku Klux Klan utilisèrent des tactiques similaires pour atteindre leurs objectifs par la terreur des populations à leur merci.

Une justification philosophique aux actes individuels de terrorisme fut fournie au dix-neuvième siècle par les écrivains anarchistes Peter Kropotkin, qui déclara ‘Le mot état est identique au mot guerre’, Pierre Joseph Proudhon, qui introduisit le slogan ‘La propriété c’est du vol’, et Enrico Malatesta, qui défendait ce qu’il appelait ‘La propagande des actes’. Les anarchistes Italiens, en particulier, épinglaient leur foi en l’efficacité politique des ‘actes insurrectionnels’ comme moyen de prouver la vulnérabilité de l’autorité de l’état, dans le but de forcer les changements sociaux.

Un de ces théoriciens les plus influents était l’anarchiste Russe, Mikhaïl Bakounine. Il prônait le ‘pan-destructionisme’, affirmant que la société était si corrompue qu’il ne fallait plus continuer à la concurrencer ou la déstabiliser, mais bien la renverser définitivement et la détruire. Pour soutenir ce radicalisme extrême, il s’est appuyé sur ce qui semble avoir été une évocation laïque de la vision de St Jean de l’Armageddon, l’Apocalypse et la Terre Promise : ‘Il y aura une transformation qualitative’, prétendait-il, ‘un nouveau paradis et une nouvelle terre, un monde jeune et puissant dans lequel toutes nos dissonances seront résolues dans un ensemble harmonieux’.

À partir des années 1890, une série d'assassinats perpétrés par des activistes individuels inspirés par ces idées coûtèrent la vie au Roi Umberto I d'Italie, à Elisabeth, Impératrice d'Autriche, au Président Carnot de France, et au Président Mc Kinley des Etats-Unis. Le plus célèbre de tous fut l'assassinat de l'Archiduc Franz Ferdinand et de sa compagne par un jeune homme de vingt ans, Gavrilo Princip à Sarajevo en juin 1914, événement qui a provoqué le déclenchement de la Première Guerre Mondiale. Un exemple plus tardif est celui de Marinus van der Lubbe, qui mit le feu au Reichstag de Berlin en février 1933, fournissant ainsi sans le vouloir une excuse à Hitler pour émettre un décret d'urgence 'Pour la Protection des Personnes et de l'État' et pour inaugurer son propre règne de la terreur. Le fait que van der Lubbe ait agi seul suscita la théorie d'une conspiration : les Nazis auraient eux-mêmes mis le feu pour justifier leur prise de pouvoir absolu. Mais l'on pense maintenant que ceci est peu probable. La décision d'Hitler de profiter des qualités incendiaires de van der Lubbe pour suspendre la Constitution germanique n'est qu'un exemple flagrant de son opportunisme.

Au cours du vingtième siècle, les terroristes allaient devenir plus meurtriers et jouiraient d'une plus grande visibilité, grâce aux avancées technologiques dans l'usage d'explosifs à détonateurs électriques comme le Semtex, et grâce à l'impact de la télévision. Les actes de violence attirent notoirement la couverture médiatique, informant immédiatement la communauté mondiale de l'identité du groupe terroriste responsable du dernier attentat, ainsi que de leurs exigences et leurs objectifs politiques. Au lieu des personnages publics qui étaient les premières victimes du terrorisme, les victimes contemporaines tendent de plus en plus à être des citoyens innocents, qui, bien que n'ayant rien à se reprocher, se trouvaient là par hasard lorsque le terroriste fit exploser sa bombe.

De tels actes individuels, qui ne sont pris en charge ni autorisés par personne, comme ceux commis par Princip, van der Lubbe et Timothy Veigh, le poseur de bombe à Oklahoma, sont l'exception plutôt que la règle. La majorité des terroristes appartiennent à des organisations hiérarchisées avec des objectifs politiques ou religieux précis. Leurs dirigeants sont la plupart du temps des membres éduqués ou privilégiés de leur propre société, motivés par le besoin de redresser ce qu'ils ressentent comme une profonde injustice, qui peut être réelle (comme la lutte contre un régime totalitaire) ou perçue comme tel (lorsque basé sur un système de croyance religieuse ou sectaire). C'est un sens aigu d'injustice, par exemple, qui nourrit les activités meurtrières d'organisations comme le Hamas et Al-Qa'eda. Un leader charismatique comme Osama bin Laden peut, dans ces circonstances, rapidement persuader ses disciples que leur situation est tellement insupportable qu'elle ne peut être redressée que par l'action violente.

On a prétendu que les assassins anarchistes représentaient un prototype pour les 'kamikazes' destinés à devenir une terrible caractéristique de l'*intifada* Palestinienne et des attentats du 11 septembre 2001. Mais le terrorisme suicidaire est bien plus ancien que l'anarchisme. En effet, les termes de 'zélateur' et 'assassin' doivent leur origine à des groupes religieux militants actifs il y a plusieurs siècles. Les Zélateurs étaient une secte juive millénaire, qui menèrent une campagne d'attentats suicides sans merci contre les envahisseurs Romains d'Israël en 66 et 73 de notre ère. Le mot 'assassin' signifie 'mangeur de hashish' et se réfère à un groupe Musulman (une branche radicale du Shi'a) qui utilisa les attentats suicides contre les Croisés Chrétiens qui tentaient de conquérir l'actuelle Syrie et Iran entre 1090 et 1272. On dit que les assassins consommaient du hashish avant de commettre des agressions frénétiques contre les Croisés, provoquant souvent leur propre disparition. Ils considéraient leur action comme un devoir sacré conçu non seulement pour battre l'envahisseur mais aussi pour accélérer la venue d'un nouveau millénaire. Ils étaient convaincus que leur sacrifice comme martyr les mènerait droit au Paradis. Ceci souligne une différence fondamentale entre le terrorisme laïque et religieux : là où le terroriste laïque utilise la violence comme moyen pour arriver à ses fins, le terroriste religieux voit la violence comme un acte sacré, comme une fin

en soi, comme quelque chose à accomplir en réponse à un ordre divin. La conséquence pratique de cette distinction est que le terrorisme religieux cause plus de morts et de destructions que l'alternative laïque.

Du point de vue de ceux qui sont responsables de l'organisation de la terreur, l'attentat suicide a clairement un avantage sur le simple attentat :

C'est une opération simple à bas prix (ne demandant pas de chemin de fuite ou d'opérations de sauvetage compliquées) ; elle garantit une masse de victimes et d'énormes dégâts (puisque le kamikaze peut choisir le moment, le lieu et les circonstances exactes de l'attaque) ; il n'y a pas de danger que lors d'interrogatoires des terroristes trahissent des informations importantes (puisque leur mort est certaine) ; et elle a un immense impact sur le public et les médias (en raison d'un sentiment accablant d'impuissance).

(Sprinzak, 2000)

On peut comprendre la froide logique qui conduit les dirigeants terroristes, qui jamais n'imagineraient s'immoler eux-mêmes, à utiliser les moins gradés comme bombes humaines, mais qu'est-ce donc qui persuade de jeunes hommes (et occasionnellement de jeunes femmes), qui ont encore des dizaines d'années à vivre, de gaspiller leurs vies afin de provoquer la mort et la destruction parmi des gens qui ne leur ont personnellement rien fait de mal ? Nous serons mieux à même de répondre à cette question quand nous aurons examiné la façon dont on fabrique les guerriers (et les terroristes).

## Fabriquer des guerriers

L'essence de la guerre est la violence. Dans la guerre, la modération, c'est de l'imbécillité.

Amiral Lord Fisher

Malgré toutes les preuves que nous avons avancées, il y a encore beaucoup de gens qui nient l'existence d'une prédisposition innée chez l'homme à s'impliquer dans la violence organisée en groupe. Ils maintiennent que, loin d'avoir quoi que ce soit à voir avec la biologie, la guerre est un problème purement politique ou sociologique, auquel l'histoire de notre évolution en tant qu'espèce n'aurait pas contribué. En effet, il ne manque pas de sommités qui affirment que la guerre moderne n'a rien à voir avec l'agressivité. Ils prendront l'exemple de l'aviateur qui pilote un bombardier pour attaquer une ville, ou le soldat armant un missile balistique intercontinental, et insistera sur le fait que ces guerriers contemporains ne se comportent pas du tout de manière agressive : ils se comportent de manière *technologique*. Le sociologue Ruth Harriet Jacobs (1976) disait 'Les gens qui tuent au moyen de la technologie moderne et ne voient même pas leur ennemi, ne montrent aucune agressivité. Ils font la démonstration de leur obéissance.'

Ceci est ostensiblement un argument convaincant. Il faut bien reconnaître que la guerre moderne n'est pas un véhicule aussi satisfaisant pour l'hostilité out-group que ne l'était son équivalent Paléolithique. La guerre moderne est en effet une vaste entreprise organisationnelle, où l'ennemi est anonyme et souvent lointain. Mais je ferais valoir que les gens qui nient que l'hostilité joue un rôle quelconque dans la guerre moderne ignorent le pouvoir des symboles. Les archétypes ne trouvent pas seulement leur expression au travers des modèles neuroendocriniens de la réactivité instinctive, mais aussi dans les représentations symboliques et les formulations intellectuelles. En effet, lorsqu'il s'agit de planifier, d'initier et de mener une guerre, les représentations imaginaires, symboliques des archétypes de la guerre sont primordiales.

Les guerres ne commencent pas sur les champs de bataille, pas plus qu'elles ne commencent dans les Sénats, les Parlements, ou les quartiers généraux des militaires ; elles commencent dans l'esprit des hommes. Les batailles n'éclatent pas comme des actes spontanés d'agression, mais sont accomplies à l'avance dans l'imagination. De plus, la planification, l'anticipation et l'obtention de la victoire dans l'imagination peuvent occasionner plus d'excitation et une satisfaction plus grande que l'action elle-même. Ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'agressivité dans la guerre oublient que les êtres humains peuvent être aussi violents dans leur imagination que dans leur comportement. Ce serait merveilleux de pouvoir confiner toutes les guerres futures à l'imagination – ou au moins aux jeux de guerre ; malheureusement, les fantasmes que les hommes trouvent d'habitude les plus satisfaisants sont ceux qu'ils ont l'intention de vivre dans la réalité. Que des nations entières puissent se mobiliser pour la guerre, et s'engager dans une *guerre totale* pour toute sa durée, est dû à la force des symboles. Personne ne comprenait cela mieux que le récemment non regretté Dr Goebbels.

Pourtant, même un historien militaire aussi perspicace que Michael Howard (1983) écrivait : 'Les conflits entre états qui finalement menaient à la guerre, ne sont généralement pas apparus pour quelque motif irrationnel ou émotif, mais plutôt à cause d'une surabondance

d'analyse rationnelle.' Ceci est une constatation d'une naïveté renversante, car elle ignore les bases psychologiques et les racines émotionnelles de l'hostilité coopérative, de la pseudo-spéciation, de la xénophobie, de la projection de l'ombre, de la violence collaborative, et de la soif de pouvoir sur lesquels se base '*l'analyse rationnelle surabondante*'.

Je ne nie pas que les décisions politiques et la planification rationnelle jouent un rôle dans la genèse de la guerre, mais pour la poursuivre avec succès, il faut pouvoir mobiliser l'agressivité corporative des guerriers. Les soldats eux-mêmes n'en doutent pas. Lorsque, par exemple, je demandai à l'un des officiers, parmi les plus anciens et expérimentés de l'armée Britannique, s'il estimait que l'agressivité jouait un rôle quelconque dans la guerre moderne, il répondit que l'agressivité était absolument indispensable pour le soldat de première ligne, et que, s'il manquait d'agressivité, son propre camp ne pourrait jamais espérer gagner. Une part essentielle de l'entraînement militaire, disait-il, est d'encourager l'agressivité, et de surmonter les inhibitions de la recrue à en faire usage. Il insistait sur le fait que l'expédition des Malouines fut une réussite grâce à l'agressivité supérieure des troupes Britanniques, et soutenait que la raison pour laquelle les Alliés manquèrent perdre la Seconde Guerre Mondiale en Europe et la trouvèrent si ardue à gagner était due à l'agressivité féroce du soldat Allemand. Ceci permit aux Allemands de compenser de façon spectaculaire la supériorité numérique des Alliés en hommes, en avions, en chars, en navires et en armement.

Mon informateur m'assurait que l'agressivité était également essentielle pour le commandant en chef— afin de mener les troupes vers l'avant alors que la résistance était rude et qu'elles préféreraient creuser pour se cacher. Si le commandement n'est pas agressif, disait-il, le combat ne sera pas poursuivi. En conclusion, il rejeta tous les discours des sociologues et des psychologues académiques à propos de la guerre 'presse-bouton' qui serait purement technologique et n'aurait besoin d'aucune agressivité, les considérant comme pure absurdité. (Interview avec le Field Marshal Lord Carver, 19 février 1985).

La guerre moderne mécanisée n'a pas supprimé le besoin d'agressivité, mais elle réussit à la mobiliser et à la contrôler plus efficacement. Les guerriers primitifs, comme les Indiens des Plaines, choisissaient souvent de ne pas se battre dans l'une ou l'autre escarmouche, ou alors quittaient la scène de combat avant la victoire. Aucun soldat moderne ne peut se permettre cette liberté de choix. Son entraînement en tant que combattant veille à ce qu'il place son agressivité au service de l'état, afin de l'utiliser comme l'état le lui ordonne. Et tous les soldats reconnaissent que l'agressivité est non seulement présente mais aussi nécessaire.

Ernst Jünger (1929) décrivait dans son journal ses sentiments lorsqu'il prit part à l'offensive Allemande finale de la Première Guerre Mondiale :

Avec un mélange de sentiments suscités par la soif de sang, la rage, et la griserie, nous avançons au pas, lourdement mais irrésistiblement vers les lignes ennemies. J'étais bien en avant de la compagnie, suivi par Vinke et par un vétéran d'un an, nommé Haake. Ma main droite était serrée sur la crosse de mon pistolet, ma main gauche sur une cravache en bambou. Je bouillais d'une rage folle, qui m'avait envahie, ainsi que tous les autres, d'une façon incompréhensible. Le besoin irrésistible de tuer donnait des ailes à mes pieds. La rage pressait des larmes amères de mes yeux.

Le désir monstrueux d'anéantissement, qui flottait sur le champ de bataille, épaississait le cerveau des hommes et les noyait dans un brouillard rouge. Nous nous appelions l'un l'autre en hoquetant et en balbutiant des phrases sans queue ni tête. Un observateur neutre aurait peut-être pu croire que nous étions pris d'un excès de joie.

Glenn Gray (1998), évaluant ce passage, commenta :

La plupart des hommes ne reconnaîtraient jamais qu'ils aiment tuer, et d'ailleurs en grande majorité, ils n'aiment pas cela. Mais d'autre part, des milliers de jeunes qui n'avaient jamais soupçonné l'existence d'une telle impulsion en eux-mêmes ont appris à connaître dans la vie militaire la folle excitation de la destruction.

Détruire l'ennemi, de toute manière, n'est généralement pas une partie de plaisir. Alors que les soldats se sentent en effet agressifs et se comportent de façon violente dans la bataille, l'agressivité individuelle ne suffit pas en elle-même pour justifier la guerre. Si l'on demande à un guerrier d'expliquer son comportement dans la bataille, il est plus probable qu'il parle en termes de devoir professionnel envers son pays, de loyauté envers les idéaux de son peuple, de souci du bien-être de sa famille, de solidarité avec ses frères d'armes, et de sa peur de l'ennemi, plutôt que d'une envie de tuer. Les sentiments agressifs sont une expression partielle d'un complexe plus large de processus symboliques qui composent un état mental belliqueux. Mais ces processus ont une base archétypale dans un organisme équipé psychologiquement pour l'agression. Les symboles sont le pont sur lequel la libido agressive peut circuler dans les deux sens entre le programme archétypal pour la guerre et la situation qui semble la requérir. Le corollaire psychophysique crucial de l'état belliqueux est qu'il facilite la mobilisation de l'agressivité lorsqu'elle est appropriée. L'agressivité déclarée n'est pas toujours apparente chez le soldat entraîné, mais elle doit être présente en lui comme ressource à la disposition de l'état.

Les guerres maintenant, comme toujours, dépendent de l'utilisation de l'agression physique ainsi que de l'imagination et de l'intellect. La grande autorité de la guerre, Karl von Clausewitz, le comprenait très bien. Il déclarait que faire la guerre dépendait de trois facultés humaines : la violence, l'imagination, et la raison. Il considérait ceci tellement fondamental, qu'il en référait comme de la 'trinité remarquable'. Il y a un passage dans son célèbre traité *Sur la Guerre*, sur lequel Michael Howard attira l'attention, et dans lequel Clausewitz résumait toute sa doctrine :

En tant que phénomène global, ses tendances dominantes font toujours de la guerre une trinité remarquable, composée de *violence primordiale* : la haine et l'hostilité, qui doivent être considérées comme des forces naturelles aveugles ; du jeu de la chance et de la probabilité à l'intérieur de laquelle *l'esprit créatif* est libre de se mouvoir ; et de son élément de subordination, en tant qu'instrument de la politique, qui la soumet à *la raison* uniquement.

(Italiques ajoutés par l'auteur, Anthony Stevens)

Clausewitz continuait :

Le premier de ces aspects (la violence) concerne principalement les gens ; le second (l'imagination), le commandant en chef et son armée ; le troisième (la raison), le gouvernement... Une théorie ignorant l'un de ces éléments ou cherchant à établir une relation arbitraire entre eux serait tellement contraire à la réalité que, pour cette seule raison, elle serait totalement inutile.

(1976, p.89)

Clausewitz se plaçait lui-même au-dessus des querelles entre les culturalistes et les bellicistes innés, entre les humanistes et les Romantiques, et entre les partisans de Rousseau et de Hobbes. C'est un fait que les bellicistes innés ont porté leur attention sur ce que Clausewitz appelait *la force primordiale*, en ignorant le rôle de l'imagination et de la raison. Les

culturalistes (historiens et sociologues), par contre, ont porté leur attention sur ‘*l’instrument de la politique*’ de Clausewitz tout en niant la ‘*violence primordiale*’.

Comme Clausewitz le soulignait avec raison, aucune approche théorique de la guerre qui omettrait d’englober cette ‘remarquable trinité’ ne peut espérer expliquer les phénomènes de la guerre. J’affirmerai que l’évaluation de Clausewitz est valable, et qu’elle est compatible avec la théorie des archétypes de Jung. Avec ses concepts d’inconscient collectif, de projection de l’ombre, de tension universelle entre opposés, et leur résolution via la fonction transcendante des symboles, nous avons les outils nécessaires pour disséquer et ensuite réassembler les impératifs archétypaux qui nous mènent de la paix à la guerre et à nouveau de retour à la paix. Il est certain que la théorie archétypale nous permet de mieux comprendre les procédures nécessaires pour produire cet agent indispensable de la guerre élémentaire, le guerrier.

## LE RITE DE PASSAGE

Sans connaissance des secrets, des rituels et des tabous mâles, un garçon ne peut être un homme. C’était cela le truc. On ne pouvait pas simplement *devenir* un homme, il fallait savoir *comment* devenir un homme. Les premières écoles, au sens technique, étaient les écoles d’initiation. Leur fonction avouée était de transmettre le savoir et de ‘former des hommes’ ; leur fonction cachée était de préserver l’ascendance des plus âgés.

Lionel Tiger and Robin Fox, 1972.

Pour changer un jeune homme en soldat, il est nécessaire d’activer dans sa psyché le complexe archétypal responsable des sentiments, des croyances, et des modèles de comportement caractéristiques de la guerre. Ceci doit être fait de telle façon que le complexe est à la disposition stratégique des autorités politiques du groupe. Ceci exigera de soustraire le jeune à son milieu habituel afin de le soumettre à une série d’expériences créées dans le seul but de provoquer des changements radicaux en lui au niveau de ses fonctions cognitives, sociales, émotionnelles et neuropsychiques. Les transformations essentielles que chaque individu devra subir peuvent être énumérées comme suit :

- (1) Au niveau cognitif, il faudra l’entraîner à l’usage des armes, le former aux techniques de campagne, aux tactiques, etc., et lui inculquer les vertus militaires de l’obéissance, du courage, de la loyauté, de l’endurance, et ainsi de suite.
- (2) Au niveau social, il doit se débarrasser de son identité en tant que ‘civil’ et il faut lui faire adopter le rôle et l’identité de ‘soldat’.
- (3) Au niveau émotionnel, on doit le mettre dans des situations qui le pousseront à développer des liens avec ses pairs de façon à ce qu’à l’intérieur du groupe se développe un sens collectif de loyauté et de solidarité.
- (4) Au niveau neuropsychique, il faudra libérer ses impulsions agressives (provenant du Ça, le système limbique) du contrôle de son propre Surmoi (les centres inhibiteurs du cortex cérébral) et les mettre sous le contrôle collectif de la hiérarchie militaire, de façon à ce qu’elles puissent être libérées et dirigées sur commande.

Comme nous le verrons, ces principes sont implicites dans chaque programme d’entraînement de base auxquels ont été soumis de tout temps les guerriers en herbe, partout dans le monde. Pour fabriquer un guerrier, il ne s’agit pas tellement de lui implanter une capacité qui ne lui serait pas familière ou même tout à fait étrangère, mais il faut plutôt faire fructifier une propension archétypale qui a été mise là par des millions d’années d’évolution.

Une question qui intéressait Jung au plus haut point était de savoir comment des archétypes existant à l'état *potentiel* dans l'inconscient collectif sont activés (ou 'constellés') dans la psyché personnelle de l'individu. Il vint à la conclusion que cela devait se passer en accord avec les *lois d'association* établies par les psychologues académiques vers la fin du dix-neuvième siècle. Il y en a deux : (1) la *loi de similarité*, et (2) la *loi de contiguïté*. Jung supposait qu'un archétype était activé lorsqu'un individu est à proximité (*contiguïté*) d'une situation dont les caractéristiques ont quelque *similarité* avec l'archétype en question. Lorsque l'archétype est activé avec succès, il devient fonctionnel dans l'inconscient personnel sous forme d'un complexe, c.à. d. un groupe d'idées associées, liées par une émotion commune.

Prenez, par exemple, le développement du complexe maternel dans la psyché en développement de l'enfant. Le complexe se forme et devient actif suite à ce que l'enfant vit en proche *contiguïté* avec une femme (habituellement la mère) dont le comportement est *similaire* aux attentes innées de l'enfant concernant la maternité (l'archétype de la mère). De la même manière, chez les adultes, l'apparition du système archétypal sexuel dépend de la présence, réelle ou fantasmée, d'un partenaire dont les caractéristiques et le comportement ont un intérêt érotique pour l'individu.

C'est pour cela que l'activation d'un système archétypal requiert la proximité de personnages ou de situations appropriées à la fonction de l'archétype. De plus, il est nécessaire que ces personnages ou ces situations se comportent de la façon où nous anticipons le comportement d'un archétype.

Comment ceci s'applique-t-il au façonnement des guerriers ? Les principes de l'entraînement de base sont évidemment déterminés de façon archétypale, car ils ont été appliqués universellement et sont sans doute aussi vieux que notre espèce. Ils sont aussi apparents dans les rites d'initiation pratiqués par les peuples primitifs qu'ils le sont dans les programmes d'entraînement créés pour les recrues modernes.

La majorité des cultures non alphabétisées jugent nécessaire de soumettre les garçons à un *rite de passage*, dont le but est de s'assurer qu'ils sont devenus des hommes. Théoriquement, ce but pourrait être atteint de manières diverses, mais en fait les éléments essentiels des rites d'initiation sont remarquablement similaires. La structure archétypale inhérente à la nature humaine nous pousse à utiliser un vocabulaire social relativement simple, et bien qu'il existe inévitablement des différences, elles prouvent, à l'examen, être des variations sur des thèmes universellement récurrents.

Les éléments standards des rites d'initiation peuvent être résumés comme suit :

- (1) L'initiation des garçons est un problème exclusivement masculin. Les femmes sont exclues.
- (2) L'initié est retiré à sa mère par des mâles plus âgés, et on lui dit qu'il va 'mourir' pour le monde maternel de son enfance et après une série d'épreuves, qu'il renaîtra en tant qu'homme.
- (3) Il est emmené dans un lieu sacré réservé aux mâles et il est soumis à des épreuves d'endurance conçues pour tester son courage et sa masculinité. Avec ses pairs, il est ridiculisé et humilié, soumis à des expériences effrayantes et stressantes, et parfois il est battu ou agressé sexuellement.
- (4) Induit dans un état de suggestibilité augmentée, on lui instruit les traditions, les mythes, les usages, les secrets et la sagesse mystique des ancêtres.
- (5) Finalement, il y a une cérémonie sacrée pendant laquelle l'initié est rituellement mutilé de manière à le rendre physiquement identique à tous les autres membres de son sexe. Cela peut comprendre la scarification, le tatouage, l'arrachage de dents, ou plus communément, quelque opération sur le pénis, comme la circoncision ou la subincision (incision de l'urètre). À ce stade, les initiés sont souvent tués rituellement et ramenés à la

vie en tant qu'hommes. Parfois, le symbolisme de la naissance est mis en évidence, les initiés ayant à traverser un tunnel effrayant ou une ouverture étroite qui représente le canal de la naissance.

Ces rites peuvent durer pendant plusieurs semaines ou mois. Ils sont considérés comme extrêmement importants par les membres de la communauté, et ils ont un effet impressionnant sur les garçons qui les subissent. Globalement, les procédures procurent une sorte de traitement de choc ou un lavage de cerveau destiné à provoquer des émotions puissantes chez les néophytes, pour s'assurer que leur transformation est ressentie comme *numineuse* et comme l'un des événements les plus importants de leur vie. Le fait que l'ensemble de cette pénible expérience soit vécue en groupe génère des liens solides entre les initiés et une intense identification au groupe. Lorsque l'initiation est terminée, ce groupe est intégré dans le groupe plus large des adultes mâles et il est soumis aux mêmes valeurs et aux mêmes autorités. Cette intégration est confirmée par la croyance que le rite ait été exécuté dans un contexte sacré, en totale connaissance et avec le plein accord des dieux.

Que ces pratiques anciennes aient évolué, devrait en premier lieu démontrer la valeur de leur survie. Elles garantissent qu'un nombre, le plus large possible de mâles répondent aux exigences de l'adolescence – notamment, que chacun relâchera l'attachement à sa mère, atteindra une identité d'adulte mâle, prouvera qu'il a atteint la maturité sexuelle et qu'il est capable de devenir un chasseur courageux et un défenseur de la tribu. L'initiation est aussi une procédure de sélection par laquelle les mâles 'compétents' sélectionnent des mâles avec les mêmes qualités, auxquels ils se lieront pour aller à la chasse ou sur le chemin de la guerre. Il est possible que ceux qui ne réussissent pas leur initiation soient rudoyés ou même abattus ou chassés du groupe (une condamnation à mort virtuelle dans un contexte d'adaptation de l'évolution). Toutefois dans certaines cultures, on permet aux initiés ratés de devenir des *berdaches* – cela signifie qu'ils doivent s'habiller en femmes et faire le travail des femmes, et s'ils se marient, ce doit être à un homme. Cette pratique existait par exemple chez les Indiens des Plaines d'Amérique du Nord.

Les initiations pour les filles sont par contre bien moins courantes, et lorsqu'elles existent, elles sont moins longues. Excepté là où l'excision féminine est pratiquée, elles sont aussi moins exigeantes que les initiations considérées comme nécessaires pour les garçons. Une des raisons importantes est que dans la grande majorité des cultures, les femmes ne constituent pas une menace pour la hiérarchie masculine, alors que les jeunes mâles en sont une. L'adolescence chez les garçons est associée à une augmentation impressionnante et soudaine de la quantité d'hormones mâles circulant dans le sang (un jeune homme produit jusqu'à trente fois la quantité de testostérone qu'il produisait comme jeune garçon), et ceci ne nourrit pas seulement son appétit sexuel, mais aussi son agressivité. Il devient donc une menace potentielle pour la cohérence et la viabilité du groupe. Toutes les sociétés, si elles veulent survivre, doivent faire un effort pour discipliner leurs jeunes gens et canaliser leur énergie vers le service, plutôt que vers la perturbation du groupe. La pratique de l'initiation masculine s'est développée à partir de ces impératifs sociaux.

Chez la plupart des peuples, c'est dès le plus jeune âge que l'on commence à discipliner les garçons et à les entraîner aux activités belliqueuses afin que dans le futur, ils servent le groupe. Cela commence d'habitude par ces jeux que les enfants jouent partout. Ils se préparent ainsi à la vie qu'ils vivront pour de vrai lorsqu'ils grandiront. Partout dans le monde, l'histoire est la même. Les Mayas d'Amérique Centrale, les Indiens Comanches, les Bawenda d'Afrique, les natifs de Sarawak, et les Euahlayi en Australie – chez tous ceux-là, on a pu observer que les petits garçons jouent à la chasse ou à la guerre, alors que les petites filles imitent les tâches domestiques de leurs mères. (Davie, 1929). Beaucoup de rôles que l'on attribue à l'un ou l'autre sexe dépendent, bien sûr, de la culture, mais les influences

culturelles procèdent sur base d'un concept archétypal déterminé par l'histoire de l'évolution. Le dimorphisme sexuel caractéristique de notre espèce a conduit à ce que les femmes aient la responsabilité de porter et d'élever les jeunes, et les hommes celle de chasser les indésirables, de veiller à l'approvisionnement en protéines, et de répartir les populations sur les territoires disponibles. Comme il a déjà été noté, cela est vrai pour un grand nombre d'espèces de mammifères, et cela se reflète dans les modèles de jeux de leurs jeunes. Nos propres jeunes ne sont pas une exception. Les garçons adorent jouer à se battre, et se complaisent dans le conflit de groupes, presque sous toutes ses formes, mais particulièrement lorsqu'il requiert l'utilisation d'armes, par ex. cow-boys et Indiens, gendarmes et voleurs, etc. Les filles, d'autre part, préfèrent les jeux basés sur les thèmes domestiques. Ces différences semblent être totalement indépendantes de la culture. Une étude, (Whiting, 1963) investiga par exemple le comportement de garçons et filles en Inde, à Okinawa, aux Philippines, à Mexico, au Kenya, et en Nouvelle-Angleterre, et trouva partout des modèles très similaires de comportement mâle et femelle. Alors que les filles étaient plus maternantes et affiliatives, les garçons étaient physiquement plus actifs et plus agressifs.

Les capacités cognitives des garçons et des filles diffèrent également de manière significative. Alors que les filles ont un vocabulaire plus étendu et s'expriment en général clairement, les garçons excellent aux tâches non verbales qui dépendent de la capacité de visualiser les relations spatiales, de suivre des cibles sur des arrière-plans complexes, et de tester leur sens de l'orientation et leur dextérité mécanique. Ces différences sont en droite ligne avec les rôles que la nature a alloués aux mâles et aux femelles au cours de l'évolution, Il est vrai de dire que les stéréotypes existent dans toutes les cultures, mais, dans bien des cas, ceux-ci correspondent aux distinctions qui ont été déterminées par les archétypes.

Virtuellement donc, toutes les sociétés humaines tendent à tolérer ou même à encourager l'agressivité chez les garçons et à récompenser les sentiments maternels chez les filles, et c'est sur base de ces différences induites par les archétypes que l'on procède à l'éducation.

Dans notre propre culture, les rituels d'initiation ont, pour la grande majorité des jeunes mâles, virtuellement disparu. Pour cela, il est d'autant plus significatif que la seule forme d'initiation institutionnalisée à avoir survécu -relativement intacte- aux temps modernes est celle du guerrier. La formation des recrues militaires incarne encore fidèlement les étapes archétypales de *séparation* de la famille et de *transition* par une période de mise à l'épreuve, d'endoctrinement et d'instruction des compétences militaires de base, suivie d'une cérémonie d'*incorporation* dans le corps ou le régiment des combattants entraînés (c.à d. des initiés). Dans l'ensemble, il est vrai de dire qu'au plus ce corps est dur ou d'élite, au plus stricts seront tous les aspects de la procédure archétypale qui s'y rapportent.

Dans les pays où c'est l'habitude d' enrôler les jeunes gens dans les forces armées à l'âge de dix-huit ou vingt ans, l'épreuve initiatique leur est *imposée* de la même manière que dans les sociétés primitives. Ceci est en soi assez intéressant. Mais ce qui est le plus interpellant est la volonté des jeunes, dans les pays où il n'y a pas de conscription, de se soumettre de plein gré à cette initiation toujours éprouvante et en général désagréable, mais nécessaire pour obtenir le dangereux privilège de devenir un soldat.

## POURQUOI LES HOMMES S'ENROLENT

Tout homme n'a une piètre opinion de lui-même s'il n'a pas été soldat ou s'il n'a pas navigué.

Dr Samuel Johnson

Si l'on considère les terribles risques d'une vie de soldat – être à la merci des politiciens, des officiers et des sous-officiers (aussi compétents ou incompétents qu'ils soient), être exposé à

des situations extrêmes d'inconfort physique, avec la perspective peu attrayante d'être tué ou mutilé pour une cause que l'on n'a généralement pas choisie personnellement – on se demande comment un homme de bon sens peut choisir l'armée comme carrière. Au moment où il est fait, ce choix ne semble certainement pas provenir d'une 'surabondance d'analyse rationnelle', pour emprunter l'expression de Michael Howard. En temps de guerre, les statistiques montrent que les chances pour un soldat de l'infanterie de survivre aux combats sans être blessé, sont un peu moins de une sur trois. Ce serait un choix bien plus rationnel de s'enrôler dans une branche non-combattante, avec un rôle de support derrière les lignes de front, où les chances d'être blessé sont à peine plus grandes que dans la vie civile. Et pourtant, les unités les plus convoitées par les recrues potentielles, sont celles qui sont taillées pour les 'as', dans lesquelles il est le plus dangereux de servir. Cet enthousiasme est pour le moins paradoxal, et il est donc légitime de se demander pourquoi un grand nombre de jeunes gens ayant toute la vie devant eux, se comporte d'une manière qui trahit un tel mépris pour leur propre sécurité.

Bien des motifs peuvent pousser un homme à s'enrôler, et il n'est pas toujours aisé de savoir avec certitude lequel fut décisif dans chaque cas particulier. Les soldats, en tant que tels, ne sont pas particulièrement enclins à l'introspection et tendent à montrer quelque réticence quand on les interroge sur leur choix de carrière, déclarant simplement que c'est une 'bonne vie' avec plein de camaraderie et de possibilités de faire du sport, et que c'est un job 'sûr' avec de bonnes perspectives de promotion et où l'on est très tôt mis à la pension. Ce n'est qu'en insistant que certains commenceront à parler de leur désir, avant le service, d'échapper à la banalité de la vie civile, de leur besoin de quitter les restrictions et les problèmes du foyer parental, ou de leur envie de vivre l'excitation de l'aventure. Quelques-uns admettront éventuellement une envie d'adolescents de faire leurs preuves en rejoignant une unité de combat d'élite. En réussissant à devenir membres d'une telle unité, ils obtiennent une chose d'une importance fondamentale : leur propre reconnaissance en tant qu'homme. Cette validation exige de survivre à l'épreuve initiatique de la formation de base ou du 'camp d'entraînement'.

Que cette formation de base représente l'incarnation de l'archétype de l'initiation, apparaît clairement dans cette fanfaronnade traditionnelle que l'armée 'change les garçons en hommes', et que si tu lui en donne l'occasion, elle fera 'de toi un homme'. Dans les pays comme la Grande-Bretagne, où il n'y a pas de service militaire et où la force de l'armée dépend de volontaires, les affiches de recrutement ne manquent pas de souligner le lien entre être un soldat et être un homme. L'image de 'l'homme d'action' représentée est habituellement un exemple parfait de la masculinité agressive, particulièrement lorsqu'il s'agit de recruter du personnel dans l'infanterie, comme 'paras' ou comme commandos. Une fois admises, ces recrues sont promptes à afficher leur supériorité masculine sur les membres de toutes les autres armes – même sur d'autres armes de combat, comme l'artillerie ou les blindés, dont les hommes se battent à distance, et dont la formation de base est quelque peu moins exigeante et moins traumatisante.

Le besoin de reconnaissance masculine était aussi un puissant incitant pour prendre le chemin de la guerre dans les sociétés primitives ; on peut le déduire de cette pratique autrefois répandue, de la guerre sans autre motif que la collecte de scalps ou de têtes. Le succès dans cette activité améliorerait la position sociale d'un homme parce que l'on croyait que la force appartenant à l'esprit du guerrier vaincu bénéficiait au vainqueur, et parce que le fait de revenir avec ces trophées répugnants était une preuve évidente de sa propre valeur. Au plus le guerrier possédait de têtes, au plus haut était son statut au sein du groupe et au plus séduisant il paraissait aux yeux du sexe opposé. À Bornéo, les têtes étaient un cadeau de mariage très apprécié.

Davie (1929) rapporta que virtuellement toutes les sociétés primitives vantaient les vertus militaires et honoraient les hommes qui s'étaient distingués dans la bataille. Ceci est tout aussi vrai pour les sociétés civilisées. E.A. Ross écrivait au début du vingtième siècle dans son livre concernant le 'Contrôle Social' (1901) :

Dans toute société qui survit grâce à ses qualités militaires, on constate que toutes sortes d'honneurs sont rendus au soldat. La littérature le glorifie, l'éloquence le couronne, la religion le canonise, les foules l'applaudissent et l'acclament. Partout ce type d'homme est honoré, révééré, chanté et récompensé. On boit à la santé du soldat, on lui porte des toasts ; les femmes lui sourient ; les hommes se prosternent devant lui.

Les jeunes gens ont toujours adoré les aventures violentes précisément parce qu'elles sont dangereuses et parce qu'elles leur apportent des lauriers. Parmi les nombreuses tribus belliqueuses des Indiens des Plaines, un système de points récompensait le courage dans la bataille : plus de points étaient obtenus si on risquait la mort que si l'on tuait l'ennemi. Le guerrier Cheyenne obtenait plus de points s'il portait une arme moins létale dans la bataille – un bâton, un gourdin, une lance, un arc et des flèches, et un fusil étaient rangés en ordre décroissant d'honneur.

À propos des Indiens Américains en général, Davie (1929) écrivait :

Lorsqu'un homme était appelé à remplir une fonction ou prendre un service, qu'il soit social ou tribal, la coutume exigeait qu'avant d'entrer en fonction il donne un rapport public de tous les honneurs obtenus à la bataille, pour montrer combien il est apte à recevoir la distinction qui lui est offerte. Dans certaines tribus, à l'énumération de chaque récompense un coup était frappé sur un poteau ou quelque autre objet, et cette énumération est devenue célèbre par l'expression 'compter les coups'.

La pratique du tatouage, qui accompagne communément l'initiation à la puberté, est également répandue parmi les guerriers. Le mot *tatu* est entré à l'origine dans notre langage par la description des habitants de Tahiti publiée par Cook et Banks. Dans beaucoup de sociétés, les garçons n'étaient pas considérés comme étant devenus des hommes adultes, tant qu'ils n'avaient pas gagné leurs tatouages à la bataille. Les soldats Romains se tatouaient, et cette pratique fleurit encore parmi les guerriers modernes comme les soldats, les marins et les soldats de la marine (les marines), et aussi parmi les pseudo-guerriers comme les Hell's Angels et les rockeurs punk.

Ainsi, ce qui rend le rôle du guerrier fatalement attirant est qu'il semble offrir aux jeunes mâles l'occasion d'atteindre le pouvoir et le statut de l'homme – dans leur propre estime et dans celle du groupe. Parce que les chefs politiques sont les porte-parole de la société, ils peuvent récupérer cette aspiration des jeunes d'être reconnus comme hommes, aux fins militaires de l'état. L'épreuve initiatique de l'entraînement de base est indispensable à ce processus.

## **L'ENTRAÎNEMENT DE BASE**

Les soldats doivent être jeunes et forts, rudes et méchants, pas des femmelettes.  
( 'Powderpuffs ).

Sergent instructeur Britannique

L'âge auquel la plupart des soldats sont formés est l'âge auquel tous les jeunes gens subissent la transition majeure de leur vie – la transition de la famille vers la société, de l'allégeance

aux parents à l'allégeance à ses pairs. Un jeune homme à ce stade de sa vie est dans une condition hautement suggestible, et la formation militaire fait un usage maximal de ce fait. Le besoin d'approbation, de reconnaissance et de promotion qu'éprouve un jeune est si grand que cela le rend particulièrement vulnérable aux pressions sociales, à la persuasion morale et à l'endoctrinement idéologique. Il devient la proie d'une grande anxiété, qu'il ne peut apaiser qu'en se soumettant à l'autorité de ses supérieurs et en se conformant aux idéaux du groupe qu'il a rejoint.

Chaque situation de la vie donne nécessairement la priorité à certains aspects du Soi (le terme de Jung pour désigner l'ensemble des archétypes dont l'individu est doté), alors qu'elle en minimise ou en réprime d'autres. L'entraînement militaire est spécifiquement conçu pour mobiliser la loyauté envers le groupe, l'autodiscipline, l'agressivité, et l'esprit masculin auprès de ses recrues – un tas de traits qui ensemble forment cette image *macho* qui est extrêmement attractive pour les jeunes mâles qui se considèrent encore comme des 'bleus' ou des jeunes inexpérimentés. Pour le jeune volontaire, ce n'est souvent pas la *réalité* du combat dans la vie du soldat qui est tellement attrayante, mais tout ce que cela *symbolise*. Les autorités militaires veillent à manipuler ces symboles à leur propre avantage, alors qu'en même temps, ils font tout ce qui est possible pour supprimer chez la recrue tout signe d'individualité, de non-conformité, de passivité ou d'efféminement.

Le but essentiel de l'entraînement de base est de jeter la personnalité des garçons dans un creuset, pour la rendre molle et malléable, et ensuite la remodeler et la durcir sous la forme d'un soldat.

Exactement comme l'initié primitif est privé de son identité comme fils de sa mère et acquiert une nouvelle identité comme homme, la recrue militaire est dépouillée de son identité précédente comme civil, et est poussée à gagner sa nouvelle identité de soldat. Dès les premières heures passées au centre de formation, sa *persona* civile lui est arrachée avec ses habits. Il reçoit alors le treillis de l'armée et est soumis au rituel du rasage de cheveux. Cela aide à minimiser ses idiosyncrasies (particularités) personnelles et à le faire plus ressembler à tous les autres.

Une étude passionnante de troupes subissant un entraînement de base et travaillant en conditions opérationnelles a été publiée par John Hockey de l'Université de Lancaster. Hockey est un ancien soldat, et son livre *Squaddies (Les troufions)* (1986) est un modèle d'observation précise et de compréhension sociologique pointue. Il a décrit comment 'la dépossession du rôle' est délibérément recherchée par le groupe des instructeurs (composé principalement de sous-officiers). Privée de toute intimité, la vie de la recrue est rendue totalement *collective* – pas seulement l'entraînement, mais aussi dormir, manger, prendre sa douche, et aller aux toilettes sont des activités partagées avec tous les autres membres de sa section. Tout comme il ne peut échapper aux autres recrues, il ne peut que rarement échapper à la surveillance des autorités. 'Individuellement et collectivement, l'ensemble de l'attitude, du comportement et des mouvements de la recrue est sujet à contrôle et à examen critique...même les mouvements faciaux sont maintenant sujet à contrôle.'

Les instructeurs gardent les recrues occupées jusqu'à l'épuisement, les poursuivant sans cesse avec des ordres, des critiques, et des menaces afin de s'assurer qu'ils ne souffrent pas seulement de fatigue mais aussi de stress, d'anxiété et de désorientation. Pour l'initiation, les 'aînés' ont toujours fait usage de ces puissantes techniques psychologiques afin de procéder à un lavage de cerveau sur les néophytes. Le stress produit l'excitation, la sujétion et rend réceptif à l'entraînement. Dans cet état, les recrues deviennent malléables et programmables, rendant possible l'éradication des anciens modes de réaction (civils) et leur remplacement par de nouveaux modes de réaction (militaires). Le stress et l'excitation émotionnelle sont les catalyseurs nécessaires à cette transformation. Ils permettent à l'instructeur d'activer, de mobiliser et de canaliser les archétypes de la guerre ; et, au cours de ses efforts laborieux, la

recrue subit les douleurs de l'enfantement par lesquelles il donne psychologiquement naissance au guerrier Paléolithique en gestation dans son âme.

Du point de vue civil, une grande partie des traitements infligés aux recrues semble rude, brutale et inhumaine : les épreuves physiques, la dérision et les excès de langage, les attentes vaines en sans bonne protection du froid ou de la pluie, les cas d'intimidation physique qui apparaissent de temps en temps. Mais du point de vue militaire, tout ceci est assez normal et démontre combien le besoin d'endurance masculine est pris pour acquis.

Au début, on rappelle constamment aux recrues leur statut de 'forme la plus basse de la vie animale'. Les instructeurs parlent d'eux en termes péjoratifs comme 'microbes', 'fourmis', etc. Dans l'étude de Hockey, on les appelait 'trogs' (de *troglydite*, un habitant primitif des cavernes). La recrue est très motivée à se débarrasser de cet humble statut par sa réussite. Après avoir passé les divers tests, essais et épreuves, une certaine assurance et une nouvelle image de soi émergent. Hockey (1986) écrivait : 'cette image de soi combine les valeurs masculines traditionnelles avec une compétence dans les techniques de survie et de neutralisation de l'ennemi... Le métier de soldat consiste principalement dans l'endurance, le caractère impitoyable, l'agressivité et la maîtrise de diverses techniques d'homicide.'

Aujourd'hui, la possibilité 'd'apprendre un métier' fait partie des atouts pour le recrutement des forces armées mais, comme disait Hockey, 'Le facteur de compétence a plutôt élargi l'attractivité de l'armée en promulguant l'éthique du travail et la productivité comme faisant partie intégrante du comportement masculin.'

Dès qu'ils le peuvent, les recrues essayent de perdre leur identité de 'trog' et font de grands efforts pour ressembler à de vrais soldats. Ils deviennent plus malins, et commencent à montrer des signes d'adoption d'un certain 'style'. Ils serrent leur béret au plus juste, ajustent leur tenue de camouflage, utilisent des élastiques pour que leur pantalon tombe mieux sur leurs bottes, et ils recourbent les bords de la visière de leur casquette de parade.

Les qualités militaires désirées sont induites en forçant les recrues à traverser un très dur programme d'activités conçues pour les former et les tester. Elles comprennent les rituels militaires habituels des inspections, des exercices, et de l'entraînement physique, comme le combat à mains nues, le parcours du combattant, les marches à vitesse forcée en portant des armes et un lourd équipement, la bataille à la baïonnette, et des exercices tactiques comprenant de longues périodes sans nourriture ni sommeil (le *Watch and wake - surveillance et reste éveillé* de l'initiation chevaleresque). Tous ces exercices sont exécutés sous les critiques harassantes des instructeurs, qui ne cessent d'imposer une stricte discipline et exigent une démonstration rituelle de déférence et de soumission (par ex. saluer, se mettre au garde-à-vous, s'adresser à eux avec respect, etc.)

Tout cela est extrêmement dur pour les recrues, et c'est voulu ainsi. C'est conçu pour faire apparaître cette quintessence de qualité masculine, *l'endurance*. Hockey disait : 'On peut décrire l'endurance comme un état d'esprit particulier, qui, dans un contexte militaire, signifie acquérir un haut niveau de tolérance à diverses formes de privations, comme la fatigue, le manque de sommeil, la chaleur, le froid ou l'humidité excessifs, et – occasionnellement – la peur.'

Tout au long de l'entraînement de base, les mauvaises performances sont comparées à la féminité, qui est universellement condamnée comme l'antithèse du comportement militaire. Hockey écrit à propos d'une unité de combat à la baïonnette, qu'un caporal criait aux recrues : 'Je veux vous voir crier, vous êtes pathétiques, comme un tas de femmelettes sans couilles du tout. Maintenant, je veux entendre quelque chose d'agressif !'

Le rôle du soldat est constamment présenté comme le summum de masculinité, et la puissance sexuelle est réaffirmée de façon répétitive par un langage qui, dans la vie civile serait considéré comme inacceptable. Les recrues acquièrent rapidement les compétences syntaxiques nécessaires pour utiliser le mot primaire à quatre lettres (*fuck*) comme adjectif,

nom, verbe ou interjection. Ceci renforce leur identité de soldat récemment acquise et est en soi une conséquence du succès de la formation militaire qui a provoqué la libération de composants du Ça, normalement réprimés par le Sur-moi civil.

De plus, étant donné la tranche d'âge des recrues, ces expressions sembleraient exprimer une image masculine de soi encore en développement, qui a été renforcée par l'adoption du rôle de fantassin. L'image de masculinité militaire et ses connotations de champion sexuel, plutôt du genre brutal, est renforcée par des instructeurs qui sont à la fois des modèles et des interlocuteurs importants pour les jeunes recrues.

(ibid.)

Pour cette raison, un objectif essentiel de l'entraînement de base est de repousser l'*anima* (l'archétype de la féminité présente dans chaque homme) profondément dans l'inconscient et de renforcer l'intégration du Moi à l'archétype masculin dans tous ses aspects phalliques et agressifs. Cette répression de la féminité dans le Soi est associée au développement de sentiments puissants de loyauté au groupe masculin. De cette manière, un composant fondamental de la guerre élémentaire commence à cristalliser sur la matrice archétypale fournie par l'inconscient collectif des recrues.

## LA LOYAUTE IN-GROUP

Il y a un lien direct entre la rudesse de l'entraînement de base et la cohésion du groupe qui en émerge.

Richard Holmes, 1985

'L'esprit d'équipe' et *l'esprit de corps* (en français dans le texte) sont considérés par toutes les autorités militaires comme des concepts-clé pour une création réussie d'unités de combat. Tout au long de l'entraînement de base, on fait tout ce qui est possible pour promouvoir la solidarité mutuelle et la formation de liens entre pairs. La vie en commun, le manque d'intimité, les conditions de vie Spartiates, le harcèlement perpétuel des supérieurs, et les longues heures d'efforts épuisants, transpirant et souffrant dans ce contexte envahissant de la section et du peloton, tout cela assure le développement d'un sens puissant de loyauté in-group au travers des épreuves et des privations partagées. Et c'est dans le but de favoriser ce développement ainsi que pour préparer les guerriers aux horreurs de la bataille, que partout, les 'fiseurs de guerriers' ont veillé à ce que l'entraînement de base soit toujours dur, et parfois brutal.

Ceci est particulièrement vrai dans l'entraînement de base de troupes d'élite comme les para commandos ou les commandos marins. La dureté extrême de leur initiation, combinée à un haut pourcentage d'échec, sert à réunir les recrues qui ont réussi, au sein d'unités de combat ayant un moral d'acier, basé sur l'intime conviction d'être supérieurs au reste des forces armées. Survivre aux rigueurs extraordinaires, nécessaires pour avoir le privilège de porter le béret rouge ou vert tant convoité, encourage ainsi une pseudo-spéciation qui s'exprime, comme toujours, dans l'utilisation d'épithètes péjoratives pour les 'espèces' inférieures. Ainsi, les membres du Régiment Britannique de Parachutistes ont l'habitude d'appeler tous les autres soldats des *bérets de merde* (car leurs bérets sont kakis ou noirs, pas le rouge des meilleurs), alors que les soldats de la Marine Royale les nomment *les puants*, considérant que l'hygiène personnelle de tous les corps d'armée, comparée à la leur, laisse beaucoup à désirer. ('Là où va l'Armée, là va la puanteur').

Tout aussi essentiel que l'encouragement de l'esprit d'équipe est l'exigence que cet esprit doit être placé au service de l'autorité. Ceci est obtenu en inculquant la discipline et la

subordination à l'intérieur du groupe, et dans ce but, le *drill* (exercices militaires) est considéré comme indispensable.

Bien que les armées aient défilé en formation depuis l'époque des Sumériens, ce ne fut pas avant le dix-septième ou le dix-huitième siècle que les officiers Européens commencèrent à apprécier l'importance de périodes répétées de *drill* pour souder les troupes ensemble et pour les rendre obéissantes et efficaces sur le champ de bataille. Les tactiques militaires ont bien sûr changé depuis que le Prince Maurice d'Orange des Pays-Bas fit marcher ses mousquetaires en formation, provoquant un effet dévastateur sur les Espagnols et transformant ainsi le conflit armé en un ballet bien orchestré. Mais le *drill* reste un rituel central de la socialisation militaire, même à l'ère des armes tactiques nucléaires, et est toujours considéré comme la procédure fondamentale par laquelle les recrues sont conditionnées en un groupe prêt à obéir immédiatement aux ordres.

Le *drill* a également un effet plus profond, inconscient, qui n'est que vaguement compris par les instructeurs militaires, car il joue un rôle dans l'activation de l'archétype du guerrier dans l'inconscient des recrues. Ceci est bien perçu par McNeill (1982), qui écrivait :

Quand un groupe d'hommes bougent les muscles de leurs bras et jambes à l'unisson, pour des périodes de temps prolongées, un lien social primitif et très puissant naît entre eux. Ceci résulte probablement du fait que le mouvement des grands muscles à l'unisson éveille des échos des premiers balbutiements de vie sociale connue de l'humanité. Peut-être même avant que nos ancêtres pré humains ne puissent parler, ils dansaient autour du feu de camp, répétant ce qu'ils avaient fait lors de la chasse et ce qu'ils comptaient faire la prochaine fois. Ces mouvements rythmiques créaient un sentiment intense de camaraderie qui permettait même à des proto-humains pauvrement armés d'attaquer et de tuer du gros gibier, surpassant des rivaux bien plus redoutables par une coopération efficace. Grâce à la danse, accompagnée et parfois contrôlée par des signaux vocaux et des ordres, nos ancêtres se sont élevés au pinacle de la chaîne alimentaire, devenant les prédateurs les plus redoutables.

Puisque la survie des bandes de chasseurs ou de guerriers a toujours dépendu du maintien de la discipline et de la coopération en face de grands périls, McNeill supposait que la sélection naturelle opérée au long d'un nombre incalculable de générations fit que ces aptitudes humaines soient devenues facilement disponibles pour nous, et qu'elles 'affleurent près de la surface de notre inconscient.'

McNeill ne prétend pas que les rituels de la parade ou du champ de bataille soient instinctifs ou hérités ; les guerriers primitifs ne marchaient pas en formation, ne faisaient pas le salut militaire, et n'exécutaient pas de volte-face parfaite quand ils marchaient. Ce qui est hérité est le potentiel archétypal de se comporter de cette façon – d'exécuter des danses rituelles avant de prendre le chemin de la guerre, d'accepter une place dans une hiérarchie de dominance, de donner ou de recevoir des ordres lorsqu'on se lance en groupe dans des aventures périlleuses, de pseudospécier les ennemis, de les poursuivre et de les tuer. Puisque tous les hommes sont dotés de ce potentiel, c'est assez facile de le faire apparaître en eux et de le dédier au but pour lequel il est conçu. Quand les hommes sont engagés dans les rituels de l'entraînement de base, les instructeurs comme les recrues suivent tous des anciens modèles qui ont survécu en eux à un niveau bien plus profond que leur compréhension consciente.

En effet, dans l'entraînement de base, tout est fait pour supprimer toute compréhension consciente. 'Tu n'es pas payé pour penser !' hurlent constamment les sous-officiers. Une fonction essentielle du *drill* est d'endormir l'esprit critique et la réflexion personnelle pour les remplacer par l'obéissance instinctive. Comme l'observait Frédéric le Grand, si les soldats

étaient encouragés à penser, aucun d'entre eux ne resterait dans les rangs. Ce qui est exigé est un état de possession démoniaque. 'Donnez-moi le contrôle de leur instinct,' disait un instructeur américain, 'et vous pouvez avoir leur bon sens' (Holmes, 1985).

L'attention obsessionnelle que tous les instructeurs militaires attachent aux détails de l'habillement et de la présentation est qualifiée dans l'armée Britannique de *bullshit* ou *bull* (*connerie*). Elle a la même fonction que le drill (*bullshit baffles brains* - le *bullshit* déconcerte le cerveau). Comme pour le drill, le but du *bull* est d'imposer l'ordre et le respect des conventions, qui alors deviennent automatiques. Ce n'est pas une coïncidence si uniforme et uniformité ont la même racine. Norman Dixon (1979) affirmait que si l'on insistait sur le *bull*, c'était parce qu'il combattait la diversité : 'Le militarisme est voué à aplanir les différences. L'efficacité avec laquelle il détruit la fantaisie et impose l'uniformité n'a d'égal que sa recherche de conformité.' Le *bull* est aussi une forme utile de harcèlement qui sert à unir les recrues dans l'adversité. C'est une illustration de la manière dont toutes les procédures appliquées durant l'entraînement de base cherchent à atteindre les objectifs de discipline, d'uniformité, et de solidarité de groupe. Le produit fini devrait être un guerrier qualifié et agressif, programmé pour faire précisément ce qu'on lui dit, tout en étant capable d'initiative personnelle dans l'exercice de ses fonctions, et affichant une indéfectible loyauté à ses frères d'armes.

Toute émotion partagée augmente la solidarité à l'intérieur d'un groupe, que ce soit l'agressivité, la peur, le ressentiment ou un bon encouragement. Le sentiment le plus apprécié par les instructeurs est l'agressivité, et les recrues sont exhortées à montrer de l'agressivité dans pratiquement toutes leurs activités d'entraînement. On pourrait s'attendre à ce qu'une partie de cette agressivité, suscitée par les instructeurs, puisse se retourner contre les instructeurs eux-mêmes, si elle n'était sous strict contrôle disciplinaire. Mais quoi qu'il en soit, tout signe d'une telle rébellion est contré avec une telle vigueur, que les recrues apprennent très vite à décharger leurs sentiments de colère ailleurs – soit dans les activités violentes de l'entraînement de base, en intimidant les membres incapables ou déviants de la troupe, ou encore en développant une image de haine contre l'ennemi potentiel.

Même si les sous-officiers n'étaient pas durs et agressifs, il est bien probable que les recrues aient des sentiments ambivalents à leur égard, car ils se comportent *in loco parentis* (à la place des parents). Le fait d'être constamment soumis au rappel irritant de l'autorité absolue des sous-officiers, donne toutefois inévitablement naissance à un puissant sentiment de scission entre 'nous' et 'eux' dans les relations entre le contingent et l'ensemble de l'équipe des instructeurs. Pourtant, ceci n'est pas une distinction ferme et durable, puisqu'elle tend à se dissoudre au cours du service actif. Lorsque les sous-officiers ont à subir les mêmes dangers et privations que leur troupe, et qu'ils sont donc incorporés dans l'in-group, l'out-group s'implante alors solidement chez l'ennemi. Au camp d'entraînement, les sous-officiers sont perçus comme des personnages extrêmement puissants. Ils sont non seulement plus matures et mieux informés que les recrues, mais ce sont surtout des professionnels très expérimentés qui, dans l'armée Britannique, ont d'habitude connu le service actif (dans les Malouines, en Irlande du Nord, ou dans le Golfe). Cela en fait des 'êtres proches', – objets impressionnants 'de transfert' – dont les recrues, soumises au stress de l'entraînement de base, deviennent émotionnellement dépendantes (répétant ainsi les modes de dépendance de leur enfance, vécus d'abord dans la relation à leurs parents). Ce transfert a pour résultat que la force disciplinaire des sous-officiers est grandement renforcée. Automatiquement, ils deviennent des représentants du Sur-moi – arbitres de tout ce qui est acceptable ou non acceptable dans le comportement, l'attitude et les convictions. Pour leur part, les sous-officiers adoptent aisément leur rôle parental correspondant, partageant une perception enfantine de leurs subordonnés, et s'adressant à eux de façon paternelle, appelant les recrues 'fiston' et le contingent 'les gars'.

Pour que ces imposantes autorités aient une bonne opinion de vous, il faut répondre à leurs exigences de respect et d'obéissance, acquérir des compétences dans la pratique des arts martiaux, et montrer un degré suffisant d'endurance et d'agressivité. Ce n'est que lorsque l'équipe des instructeurs est satisfaite que l'on mettra fin au supplice de la recrue et que sa période d'entraînement de base culminera par le rituel de passation ou la remise de diplôme. S'il s'agit d'un corps d'élite, c'est à ce moment qu'on lui remettra le béret – vert, rouge ou gris – qui certifie qu'il est accepté comme un homme entraîné, éprouvé, et jugé digne de devenir un frère d'armes. Lorsqu'il passe par ce rite, le jeune soldat, marin ou parachutiste renonce finalement à toute notion de lui-même comme civil et s'identifie complètement à une image militaire de lui-même qui est intimement liée à son engagement personnel dans la vie et le rôle d'un soldat.

Cet engagement est mis à rude épreuve lorsque le jeune soldat a sa première expérience dans le service actif. John Hockey (1986) accompagna les membres du contingent de son étude lors de leur première mission en Irlande du Nord. Leur bataillon était déployé à South Armagh et la compagnie de Hockey était basée à Crossmaglen – une affectation dangereuse pour les membres de l'Armée Britannique car la population locale avait de fortes sympathies Républicaines et soutenait tacitement les activités de l'IRA provisoire. En servant sous ces conditions hostiles, un nombre de changements intéressants se produisirent parmi les hommes. Les différences de grade perdirent leur importance, la solidarité de groupe se renforça, et le sentiment de la valeur personnelle de l'individu s'identifia complètement à sa compétence comme soldat.

De toutes les émotions capables de souder un groupe ensemble, aucune n'est plus puissante que la peur. Sous la menace constante de l'attaque, les divisions à l'intérieur de la compagnie entre 'nous' (les soldats), et 'eux' (les officiers et sous-officiers), si évidentes pendant la formation de base à la caserne, disparurent en grande partie en présence d'un 'eux' bien plus létal sous la forme de l'IRA provisoire. Hockey écrivait :

Ce n'était plus le spectre de l'autorité supérieure, mais bien la peur d'être touché par une mine, un sniper, une fusée, un tir de mortier, et d'être pris au piège qui était le souci principal du soldat. Face à cette menace, tous ceux qui composaient la compagnie, *quel que soit leur grade*, formaient une ressource qui aidait les soldats à *survivre*. Ainsi en patrouille, la dichotomie interne entre les gradés et les soldats était largement mise en suspens.

(ibid.)

Hockey remarquait que la solidarité de groupe était la plus intense dans les patrouilles de quatre hommes, utilisées d'habitude à Crossmaglen, 'principalement parce que c'était avec ce groupe que le soldat était confronté personnellement avec la menace de l'IRA provisoire'. À ce niveau, les différences de grade étaient tellement relâchées que les sous-officiers, et à l'occasion même les officiers, étaient considérés comme faisant partie de 'nous'.

Le même phénomène fut observé dans certaines unités de l'Armée US. Par exemple parmi les troupes Américaines qui se battaient à la Guerre de Corée, la première base sur laquelle s'appuyait la solidarité dans le peloton et la compagnie était la reconnaissance mutuelle des risques. (Little, 1964). Les hommes qui travaillent en groupe dans des circonstances dangereuses font preuve d'une 'solidarité mécanique', comme si c'était une chose allant de soi.

La préoccupation majeure des troupes de combat partout dans le monde peut être résumée par la phrase qui est souvent sur les lèvres des sujets de Hockey : 'Veille sur tes camarades'. Cela inclut un certain degré d'altruisme, de considération pour le bien-être et la sécurité de ses compagnons, et l'utilisation correcte de ses capacités professionnelles pour remplir ses devoirs. 'Veiller sur ses camarades' est considéré comme tellement crucial que

quiconque dévie de ce code est très lourdement pénalisé, parfois jusqu'à l'ostracisme ou la violence physique. 'C'est en s'adressant à eux avec dérision que le groupe faisait savoir à certains individus qu'ils s'approchaient des limites de la tolérance collective.' (1986).

Des mesures plus sévères suivaient. Comme tant d'autres choses dans la vie militaire, cette obligation à se conformer au groupe est aussi, très probablement déterminée de façon archétypale. C'est un exemple de ce que l'éthologiste Iranäus Eibl-Eibesfeldt (1979) appelait une 'agressivité normative' et 'la réaction à l'outsider', et qui a été observée chez un certain nombre d'espèces d'animaux sociaux tout comme chez l'homme.

Les membres d'un groupe qui se distinguent de la norme par leur apparence ou leur comportement deviennent souvent la cible de l'agressivité des autres. Ceci force l'individu déviant à se réadapter à la norme du groupe... Ici l'agression exerce une fonction de protection de la norme, ce qui est certainement un avantage pour la vie en petits groupes dans lesquels une coexistence harmonieuse n'est possible que si le comportement des autres membres est prévisible.

La découverte que ce mécanisme suit un modèle universel nous permet d'en déduire qu'il s'agit d'un archétype : 'Pour commencer, on 'ridiculise' et on 'singé' le comportement qui dérange. Ceci montre à l'individu concerné quel est le comportement qui offense, et cela lui donne l'occasion de s'adapter. Si les singeries, les moqueries, le rire et les menaces ne mènent pas au changement, il y a des attaques physiques.' (ibid.).

Se moquer de quelqu'un est sans aucun doute un acte agressif et est ressenti comme tel par la personne dont on se moque. En même temps, cette expérience agressive partagée de se moquer en groupe d'un membre déviant a comme effet de rapprocher les membres conformes du groupe. L'origine phylogénétique du rire humain est elle-même instructive : le rire semble provenir de l'expression décontractée « bouche ouverte » des singes (ce qui est une expression menaçante ritualisée de l'intention de mordre) et de la grimace humoristique (*playface*) des primates (qui indique qu'il ne veut pas mordre 'pour de vrai').

Dans le contexte militaire, cette forme de pression in-group est importante pour maintenir une grande efficacité professionnelle ainsi qu'un respect du code de 'veiller sur ses camarades'. La maîtrise des qualités militaires vitales est perçue comme un indice d'adéquation, pas seulement par les seniors et les pairs mais par le soldat lui-même. Hockey nota que les soldats passaient beaucoup de temps à discuter des qualités et des défauts de leurs armes, et montraient un réel désir d'être bons lors des tests d'efficacité de leur utilisation. Une mauvaise prestation décontenait sérieusement les individus, et plutôt qu'admettre une inaptitude personnelle, ils accusaient une déficience technique de leurs armes. Cette sorte d'incompétence provoquait la dérision des autres membres de la compagnie et agissait comme une puissante motivation à s'améliorer.

Donc, la tâche de produire des troupes efficaces pour la bataille, commencée par l'équipe des formateurs à la caserne militaire, est poursuivie par les troupes elles-mêmes. Par la rude épreuve formatrice de l'entraînement de base, l'estime de soi de chaque homme est profondément ancrée dans sa conception de *lui-même comme soldat* (c.à d. un tueur rude et efficace qui obéit aux ordres et veille sur ses camarades.)

Pour le civil qui n'a jamais combattu à la guerre, et qui ne connaît rien aux batailles, sauf ce qu'il en a appris par les récits littéraires ou cinématographiques, il est virtuellement impossible de comprendre comment un homme pouvait tolérer la misère indicible des combats de Waterloo, de Gettysburg ou de la Somme. Ce besoin de préserver son estime personnelle comme soldat est sans doute tellement important pour l'homme, qu'il est possible de le persuader d'aller à la bataille quand il y est envoyé, et de l'y maintenir une fois arrivé. Trahir la conception de soi serait une forme de suicide psychologique, auquel il est de loin

préférable de tenter ses maigres chances au combat. Ainsi, se sentant isolé de tous les autres hommes, et s'identifiant totalement avec les autres membres de son propre peloton, le soldat de combat se consacre entièrement à sa tâche qui est de rester vivant en abattant l'ennemi, persuadé que 'c'est lui ou moi'. Les alternatives à la bataille – se rendre, fuir, ou feindre la maladie – sont trop autodestructrices pour être envisagées. Il n'a pas d'autre choix que de continuer à se battre, aussi affreuses que puissent être les conséquences. Quoi que les hommes disent lorsqu'ils partent à la guerre, quand ils ont rejoint le champ de bataille, ils ne se battent plus pour Dieu, le Roi, le Président, ou le Pays, mais pour eux-mêmes et pour leur équipe. Ils ne laisseront pas tomber leurs copains. Qu'ils restent en ligne et se battent avec une efficacité sans merci dans des conditions dépassant l'entendement prouve de façon éloquente la force du rituel initiatique qui réveilla en eux le guerrier Paléolithique et l'incarna sur les champs de carnage du monde moderne.

## FABRIQUER DES TERRORISTES

Malheureux est le pays qui a besoin de héros.

Bertolt Brecht

Dans les grandes lignes, on applique les mêmes principes pour l'entraînement de terroristes que pour l'entraînement de guerriers. S'il y a une différence, elle réside dans la force du système de croyance inculquée par les autorités responsables de leur entraînement. Là où les guerriers sont entraînés à se battre pour le territoire ou le butin, les terroristes sont entraînés à sacrifier leur vie pour servir une idéologie politique ou religieuse. Pour l'assassin inspiré par une cause idéologique, donner sa vie pour cette cause est ressenti comme la forme la plus haute d'héroïsme, l'assurant que son nom survivra dans l'histoire, que sa famille recevra tous les honneurs, et dans certains cas, qu'il recevra une récompense éternelle au paradis. Pour un jeune, par ailleurs rebelle ou insignifiant, le rôle de martyr héroïque l'élève immédiatement à une place de premier choix dans la mythologie de son peuple. Ceci n'est vrai, de toute façon, que si son peuple soutient son action. Pour lui offrir ce soutien, il doit partager avec lui un même sentiment d'injustice collective, les mêmes griefs, la même vulnérabilité et frustration, ainsi qu'un même sens du devoir.

La combinaison létale de terrorisme et de fanatisme religieux fait qu'il est relativement facile pour les instructeurs des camps d'entraînements terroristes de supprimer toute barrière psychologique pouvant exister chez leurs recrues contre la pratique du meurtre de masse au prix de leur propre vie. Les liens de loyauté in-group sont renforcés de façon incommensurable en partageant ce statut choisi de martyrs, destinés à être les armes vivantes de Dieu.

Nous pouvons tout de suite pseudospécier les jeunes terroristes qui veulent sacrifier leur vie pour apporter la mort ou d'horribles blessures à un nombre important de personnes innocentes : 'il va de soi qu'ils sont fous', 'cela dépasse la raison', ils doivent être 'chassés' et 'détruits'. Mais si nous voulons contrôler, et in fine empêcher la récurrence des outrages perpétrés par eux, nous devons comprendre les motifs qui les poussent à agir. Nous devons bien reconnaître *qu'ils sont des êtres humains comme nous-mêmes* et que les fantasmes qui nourrissent leurs actions ne nous sont pas aussi étrangers que nous aimerions le croire. Leur état d'esprit à la fin de leur entraînement n'est pas tellement différent de celui de soldats entraînés à servir dans les armes d'élite de l'Armée, dont le succès dans la bataille dépend de leur volonté d'accepter de lourdes pertes pour atteindre leur objectif. Quand ils sont tués en service, ils reçoivent la plus haute décoration que leur pays peut offrir pour avoir fait le 'sacrifice suprême'. Que vous considériez leur agression suicidaire comme noble ou méprisable dépend entièrement du groupe pour lequel vous prenez parti.

## Faire l'amour

Les races guerrières recherchent particulièrement l'amour des femmes

Aristote

À cette remarque d'Aristote, on pourrait ajouter que les femmes ont toujours eu un faible pour les guerriers. En se rappelant sa propre expérience de soldat à la Seconde Guerre Mondiale, Glenn Gray (1998) écrivait :

Quand nous étions en uniforme, presque n'importe quelle fille un rien attirante nous excitait érotiquement. Pour leur part, des millions de femmes ressentent une forte attirance sexuelle pour l'uniforme militaire, spécialement en temps de guerre. Ce fait est aussi inexplicable qu'il n'est répandu... Non seulement l'expression de la sexualité est moins inhibée, mais il existe un intérêt bien plus passionné des sexes l'un pour l'autre qu'en temps de paix.

Les conséquences de cet effet 'aphrodisiaque' de la guerre se manifestent dans les taux de natalité élevés qui invariablement suivent chaque guerre. Gray voyait la main de la nature dans ce phénomène : nous sommes plus fascinés par le sexe et nous nous reproduisons plus rapidement pour compenser les pertes de vies massives entraînées par la guerre. C'est un paradoxe tragique de l'existence humaine que là où la femme affirme sa féminité en créant la vie, l'homme affirme sa masculinité en la détruisant sur le champ de bataille. La survie de l'humanité dépend de l'efficacité de la femme à s'imposer.

La relation archétypale entre la violence et le sexe peut être détectée dans l'union mythique entre Ares (Mars), dieu de la guerre, et Aphrodite (Vénus), déesse de l'amour. Il y a une vérité profonde dans ce mythe. L'amour et la guerre sont des activités si profondément dissemblables, si complètement opposées par leur nature et leur but, qu'ils ne pouvaient qu'exercer l'un sur l'autre la plus puissante attraction.

La racine Grecque du nom Ares signifie 'emporter' ou 'détruire'. Ares n'était pas aimé des Grecs, mais ils lui devaient le respect car sa présence et son activité ne leur étaient que trop familières. Dans *l'Illiade*, Zeus lui dit : 'De tous les dieux vivant sur l'Olympe, tu es pour moi le plus odieux ; car tu n'aimes que le conflit, la guerre et les combats. Tu as le caractère obstiné et indomptable de ta mère Héra, que j'arrive à peine à raisonner.' Comment Aphrodite a-t-elle pu tomber amoureuse et commettre l'adultère avec un tel homme ? Probablement, son air conquérant et sa beauté masculine contrastaient-elles complètement avec les qualités de son mari, le divin ferronnier Héphaïstos, homme de valeur mais peu gâté par la nature, dont la démarche trébuchante et la hanche disloquée provoquaient le rire incontrôlable des Immortels quand il se promenait clopin-clopant sur l'Olympe. Contrairement à cet artisan qui traînait les pieds, Ares possédait un puissant érotisme auquel elle ne pouvait résister. Selon certaines traditions, le fruit de leur union adultérine était un fils, Eros, et selon d'autre, une fille Harmonia – progéniture appropriée pour un Dieu de la guerre, car elle traduit le désir, souvent ressenti par les gens engagés dans la guerre, pour un monde dirigé par l'amour, l'harmonie et la paix.

Quoique les Grecs aient pu penser des goûts d'Aphrodite, ils veillaient néanmoins à glorifier son aventure avec Ares, peut-être parce qu'ils pensaient qu'il valait mieux qu'il soit

dans ses bras, plutôt qu'en train de surveiller les champs de bataille potentiels de la Grèce. On retrouve dans leur bon sens les prémices d'une expression du slogan pacifiste courant dans les années 1960 : 'Faites l'amour, pas la guerre'.

Malheureusement, l'envie de remplacer la guerre par l'amour, bien que ce soit un objectif hautement souhaitable, n'est pas prête à se concrétiser de manière durable dans la réalité. Les hommes sont comme Ares : ils veulent faire l'amour *et* la guerre. Ces deux activités dépendent de systèmes archétypaux qui pour le commun des mortels se complètent l'un l'autre. Il n'est pas possible de substituer l'un par l'autre, si ce n'est à très court terme.

Même lorsqu'une culture approuve l'amour et désapprouve la guerre, Ares reste imperturbable. Il y a 2000 ans, quand le Dieu de l'amour bannit tous les autres dieux de l'Olympe, et que le Christianisme se répandit à travers l'Europe, cela ne s'accompagna d'aucune diminution dans la fréquence des guerres. Il est vrai que les premiers pères de l'Eglise, comme Tertullien, soutenaient qu'il était théologiquement impossible d'être en même temps Chrétien et soldat, mais ils furent contraints d'assouplir leur position dans le sens d'un plus grand pragmatisme lorsque le Christianisme devint la religion d'état de Rome et que l'Empire se retrouva assiégé de toutes parts par des barbares belliqueux.

Malgré son histoire sanglante, la Chrétienté a persisté malgré tout dans la célébration triomphante du pouvoir de l'amour – l'injonction du Christ de nous 'aimer les uns les autres' étant qualifiée de façon restrictive comme le devoir de dompter en nous toutes ces passions (comme le sexe et la violence), considérées comme incompatibles avec l'amour spirituel.

La division Chrétienne de la divinité en deux principes moralement opposés, le Divin et le Satanique, provenait de l'enseignement, qui dit que l'on doit aimer l'un, abhorrer l'autre et apprendre à nos enfants à faire de même. Il n'y avait rien de neuf dans ceci, étant donné que les enfants ont toujours appris à distinguer le 'bien' et le 'mal' de la même manière qu'ils ont appris à différencier le 'familier' de 'l'étranger', et 'l'ami' de 'l'ennemi'. En tant que mammifères sociaux, cela fait partie de leur nature évoluée de faire de telles distinctions. Ce que fit l'Église, c'est fournir un nouvel ensemble de données morales pour le programme archétypal, afin de favoriser le Surmoi Chrétien. Puisque chaque génération acquérait ce Surmoi, il lui apprenait que c'était mal d'exprimer librement ses impulsions sexuelles ou agressives, que ces pulsions devaient être strictement contrôlées, ou mieux, toujours repoussées dans cette partie inconsciente de la psyché que Freud désigna *le Ça* et Jung *l'Ombre*.

Le Surmoi (ou *complexe moral* dans la terminologie Jungienne) est un concept vital pour notre compréhension du comportement belliqueux et pacifique. Le Surmoi lui-même est probablement une dynamique innée de la psyché activée chez les enfants par leurs parents. Au cours de l'éducation des enfants, les parents sont l'instrument de transmission à la génération suivante des normes morales, des codes éthiques, et des croyances religieuses de leur culture. Une fois établi dans la psyché, le Surmoi agit comme un parent interne, qui surveille les pensées et le comportement et assure qu'ils sont conformes aux valeurs de la société. Il punit toute infraction à ces valeurs en infligeant l'anxiété et le sentiment de culpabilité. Le Surmoi est, pour cette raison, indispensable à la paix et à la stabilité sociales ; c'est l'organe psychique qui rend possible l'existence de la société humaine.

De plus, c'est dans le Surmoi que l'on incorpore des commandements comme 'Tu ne tueras point' et 'Tu ne commettras pas l'adultère'. Comme Ares nous avons de fortes propensions à ces deux activités, et si elles n'étaient pas proscrites par le Surmoi, nous suivrions sans doute son exemple en commettant ces péchés plus librement que nous ne le faisons. Empêchées par le Surmoi de s'exprimer, les impulsions qui nous poussent à la violence physique et à la luxure restent actives dans le Ça ; elles survivent comme éléments dynamiques de l'Ombre de la personnalité. C'est dans ces sombres zones psychiques que se

cachent nos capacités à commettre des actes cruels, obscènes et brutaux, et c'est au Surmoi que nous devons leur confinement.

Pour cette raison, toute tentative de modifier le contrôle exercé par le Surmoi – comme cela se passe chez les patients en analyse ou lors de l'entraînement de base des recrues militaires – doit être conduite avec précaution, de peur de ce que cela pourrait libérer. La peur de perdre le contrôle de l'Ombre est une des plus anciennes terreurs qui hantent l'humanité. C'est la base de tous les contes macabres de loups-garous et de vampires, de toutes les peurs des esprits malins et des forces des ténèbres. Cela explique cet étrange mélange d'horreur et de fascination que provoquent les films d'horreur et les contes moraux à propos de personnages comme Faust, Dr Frankenstein, Dorian Gray et Dr Jekyll et Mr Hide. Ce sont des thèmes qui partout sont familiers aux autorités militaires, car les casernes de recrues sont des transformateurs de Surmoi ou des usines à Ombre, où les éléments interdits du Ça sont libérés et mobilisés au service de l'état.

Pour compléter cette révolution interne contre les valeurs de la vie civile, le militaire fait un usage prudent de l'un des traits les plus saillants du Surmoi – la facilité avec laquelle il peut inconsciemment être projeté sur des personnes perçues comme occupant un poste d'autorité. Dès que la projection du Surmoi a eu lieu, de telles personnes ont la possibilité de reprogrammer le complexe moral de l'individu de la manière qui lui convient. L'équipe des instructeurs, agissant *in loco parentis*, se trouve exactement en position de recevoir la projection du Surmoi de chaque recrue, et en conséquence, les officiers et les sous-officiers trouvent relativement facile de supprimer toute inhibition qu'une recrue puisse avoir d'exprimer ses sentiments agressifs. En d'autres mots, l'équipe des instructeurs utilise son autorité au sein de l'environnement contrôlé de la caserne pour kidnapper le Surmoi et enlever le couvercle du Ça.

La réussite de ces mesures peut non seulement être constatée lorsque de jeunes soldats vont à la bataille, mais aussi lorsqu'ils se rendent en ville. Cela s'exprime dans le comportement licencieux de la soldatesque de toutes les garnisons du monde. Pour commencer, les hommes qui choisissent de devenir soldats sont de toute façon de personnages lubriques. La soumission aux procédures nécessaires pour adapter le Surmoi de façon à permettre une plus grande libération du Ça ne provoque de scrupules que chez assez peu d'entre eux. Comme nous l'avons vu, les soldats se targuent d'abord et avant tout d'être des *hommes*, et, pour la majorité, cela signifie consacrer ses heures de repos à la consommation d'alcool et à la course au jupon. Il n'est pas rare que ces activités jumelles soient exécutées avec une incroyable désinvolture, et puisque l'alcool a l'effet de désinhiber ce qui pourrait encore subsister de contrôle du Surmoi, il n'est pas rare que les soldats soient impliqués dans des bagarres publiques.

Puisque par leur sélection, leur entraînement et leur occupation, ces jeunes gens ne détestent pas l'usage de la violence, leur complaisance dans un tel comportement ne devrait pas surprendre. Quand les 'troufions' de Hockey (1986) se rendaient en ville pour ce qu'ils appelaient 's'exploser', leur but déclaré était de boire et de baiser comme des fous, et si nécessaire, de se battre avec tous ceux qu'ils rencontraient. Hockey expliquait que cette attitude collective constituait un défi délibéré à la masculinité d'autres troupes ou de civils qui se trouvaient par hasard à proximité.

Pour éprouver du plaisir à ce genre de passe-temps il faut posséder les 'vertus militaires' comme la rudesse, l'agressivité et la violence. En même temps, la loyauté de groupe est mise à l'épreuve, la solidarité est démontrée, et l'esprit d'équipe est amélioré. Il n'est pas étonnant que les autorités militaires soient notoirement ambivalentes dans leurs réactions à de tels comportements. D'un côté, ils demandent aux soldats d'être sobres et de bien se comporter en dehors de la caserne, pour ne pas faire honte au régiment, mais en même temps, ils veulent que leurs hommes soient de rudes et impitoyables combattants. Par conséquent, ils ont

tendance à être tolérants pour les hommes impliqués dans une bagarre dans un lieu public – à condition que cela ne devienne pas une habitude. Plusieurs officiers exprimèrent leur ambivalence en parlant de ce sujet avec Hockey. Un capitaine dit : ‘Il faut bien reconnaître que nous sommes dans le business de la violence ; est-il étonnant que l’on accepte ce genre de choses ?’ Un major ajouta : ‘Ils ne seraient pas des soldats s’ils ne se comportaient pas ainsi.’ Et un lieutenant : ‘C’est une bonne chose, car ça remonte le moral et fait que nous nous sentons plus comme une famille.’ Un autre officier déclara : ‘On s’attend à ce qu’ils se comportent comme des soldats, qu’ils se mêlent à des bagarres et se soûlent, et ainsi de suite. En un sens, vous êtes déçu si certains ne se comportent pas ainsi, mais vous ne pouvez bien sûr pas le reconnaître, ni les en informer ;’ (ibid.).

Les trois ‘B’ de la vie du soldat en dehors du service – boire, baiser, se bagarrer – témoignent en effet de l’importance que lui et ses officiers attachent à la libération en groupe des pulsions du Ça, ce qui, pour un civil moyen, serait considéré comme déshonorant. Ceci s’accorde bien avec une autre tradition mythique qui attribuait à Arès et Aphrodite encore un autre fils : Antéros (passion). Pour le guerrier, la passion sexuelle revient avec la même régularité que la faim et la soif, et en état d’excitation, peu lui importe quel genre de femme est utilisée pour lui donner satisfaction. Comme le disait un soldat : ‘Moi je recherche les moches, les vraies putes, tu sais. Si elles sont laides, vous avez de bonnes chances qu’elles baissent la culotte, et vous pourrez les baiser.’ (Hockey, 1986).

L’identification à une masculinité agressive, phallique, associée à une répression de l’anima, enflamme le désir sexuel mais exclut la capacité d’aimer. Comme le disait Glenn Gray (1998) : ‘Il y a un violeur en chaque homme, qui lui révèle les manifestations les plus grossières de la passion sexuelle... Il est certain que ce genre d’amour ressemble à la violence impersonnelle de la guerre.’ Il continue : ‘Aimer de cette façon peut être aussi cruel que le combat, parce qu’il jaillit d’une seule partie de l’être humain, une partie totalement isolée de l’ensemble.’ Certaines parties de la personnalité, habituellement cachées dans l’ombre, sont libérées par la guerre. L’entraînement militaire réveille en eux le soûlard et le libertin, aussi bien que le tueur – engéances démoniaques que les autorités militaires cherchent alors à contrôler. Comme pour le Dr Frankenstein, leurs tentatives ne sont pas toujours couronnées de succès.

Jung percevait tous les archétypes comme possédant des pôles négatifs et positifs, et l’archétype masculin n’est pas une exception. La condition civile (pacifique) et la condition militaire (belliqueuse) exploitent ces tendances masculines opposées. Alors que la vie civile accentue les aspects positifs du principe masculin, (sa capacité d’organiser et de faire fructifier, ses talents économiques et politiques), la vie militaire encourage les aspects négatifs (la tendance à piller, violer, tuer et détruire). La discipline militaire veille à garder ces tendances négatives sous contrôle, pour qu’elles ne soient pas trop perturbantes en temps de paix, mais elle le fait de façon telle à les rendre prêtes à l’emploi en temps de guerre. Une combinaison de ces deux attributs masculins positifs et négatifs apparaît tout au long de l’histoire des relations de l’homme avec la Nature, relations qui furent à la fois productives et spoliatrices – comme la relation entre homme et femme. Puisque universellement on considère la Nature comme féminine, il n’est pas absurde de caractériser l’exploitation sans scrupule qu’exerce l’homme sur la terre comme un viol.

En ce qui concerne la psychologie masculine archétypale et son ontologie, le soldat est au stade de développement du *héros*, à mi-chemin entre le *filou* (le jeune sans loi, non-initié, phallique) et le *père* (le législateur, porteur du principe du *Logos*, partisan du statu quo). D’un côté il garde la vitalité, la délinquance, et la vigueur phallique du filou, alors que de l’autre, il commence à acquérir un peu de l’autorité mature du père en disciplinant ses passions et en se soumettant aux épreuves de la vie militaire.

L'influence de l'archétype du héros est perçue chez chaque jeune guerrier (et chez chaque jeune terroriste) ; en effet, c'est ce leurre archétypal qui les attire vers la profession des armes. Poussé par cette image du héros, le jeune arrive à briser le cercle enchanté de l'environnement maternel en se prenant en charge d'une façon 'héroïque' (c.à d. unilatéralement masculine). Aussi longtemps que le filou prédomine dans la psyché du jeune, il vivra d'une façon aussi sauvage et irresponsable que le lui permet la loi, s'identifiant à sa nouvelle force physique, se complaisant dans son énergie sexuelle libérée et explicite, et évitant tout lien ou engagement avec quiconque d'autre que sa 'bande'. 'La maîtrise de soi du filou est relativement sous-développée, en particulier pour ce qui concerne sa sexualité, c'est pourquoi il est souvent caractérisé en fonction de son pénis ; d'habitude, celui-ci est décrit comme exceptionnellement long et incontrôlable' (Greenfield, 1985). Ou bien, comme c'est le cas pour le filou traditionnel Grec, Karangyosy, il est représenté avec un long bras droit phallique.

Les histoires de filous et de héros dans la mythologie et l'histoire ont toujours enchanté les garçons et les jeunes gens. D'une part, ces mythes établissent un pont par lequel leur libido peut les emmener dans la direction de la masculinité, et d'autre part ils leur fournissent des exemples montrant comment réaliser son désir de devenir un homme. Ceci est aussi vrai aujourd'hui que dans le passé : les écrans de cinéma et de télévision représentent aujourd'hui des exploits héroïques, qui autrefois étaient racontés devant le feu de la tribu. Rambo, Conan le Barbare et Rocky sont des exemples du type dur, intrépide, hyper masculin capable d'inspirer et de soutenir les recrues au cours des épreuves de l'entraînement de base. John Wayne comme Sergent Stryker dans *Les sables d'Iwo Jima* était un rôle brillant, un modèle pour les jeunes Marines Américains pendant deux décades, alors que le loyal, courageux, élégant Bobby Wickes dans *Only a Subaltern* (Rien qu'un subalterne) de Kipling influença profondément l'esprit dans lequel les jeunes Anglais se pressèrent vers la guerre de 1914-18.

À ce stade, une identification obsessionnelle avec le stéréotype macho est probablement nécessaire, si le jeune soldat veut vaincre ses envies de retourner vers la sécurité du foyer maternel pour devenir le tueur impitoyable et efficace, requis par ses supérieurs et ses compagnons. Mais une telle unilatéralité déterminée ne peut durer. Comme le dicte une loi bien établie de la psychologie Jungienne : toute attitude unilatérale, si elle persiste, mènera éventuellement à son opposé. L'affirmation brutale de sa masculinité fait apparaître, par le principe de l'*énantiodromie*, une attirance vers son opposé, l'archétype féminin. Cette attirance possède une origine bien plus profonde que les désirs nocturnes des troufions 'd'attraper une pute' et 'de lui faire son affaire'. Comme nous le racontent les sagas héroïques, le héros, après avoir réalisé tous les exploits et surmonté toutes les épreuves qui lui ont été imposées, rencontre la demoiselle ou la princesse de son cœur qu'il doit conquérir pour découvrir le trésor ou hériter du royaume. C'est à ce stade que la sexualité débridée du guerrier évolue doucement vers un désir grandissant d'amour. Sur le plan archétypal, cela représente l'envie de rejoindre l'éternel féminin dont il a été si brutalement séparé lors de son initiation. Après avoir été initié, l'homme part à la chasse ou à la guerre. Mais plus son absence est longue et plus il poursuivra impitoyablement les objectifs exclusivement masculins de la victoire et du meurtre, plus il sera possédé d'un désir vers le féminin.

L'effort fourni pour se libérer du monde maternel et se prouver à lui-même qu'il est un homme, impliquait un déni tellement puissant de son anima que cela provoqua une perte d'âme – une perte indispensable pour pouvoir abattre et détruire sans scrupules. Mais la perte qui semblait impérative au début est parfois ressentie comme un vide douloureux, et les hommes se rendent compte d'un besoin de le remplir. Quand apparaît cette prise de conscience, alors commence la quête de l'âme sœur. Glenn Gray observait cela parmi les soldats de la Seconde Guerre Mondiale. Il dit que le soldat aspirait à 'la douceur et l'affection

que seules les femmes peuvent apporter dans le caractère très masculin de la vie martiale...Inconsciemment, il veut être comblé par la qualité féminine de l'existence'. Ces changements intérieurs en relation avec la féminité se reflètent dans la distinction que font les soldats entre deux sortes de femmes.

Les soldats font une distinction entre les femmes avec lesquelles ils voudraient avoir une relation stable, et d'autres femmes dont ils ne demandent qu'une brève rencontre sexuelle...'Les putes sont des coups d'un jour, des femmes qui aiment flirter avec les troufions. Ce ne sont pas des personnes sérieuses, avec lesquelles tu voudrais sortir.'

(Hockey, 1986)

Cette distinction est si claire, qu'elle se reflète toujours dans l'argot sexuel des militaires. Les soldats de la Marine Royale Britannique, par exemple, font la distinction entre les *gronk* (une fille pour une nuit) et une *pash* (une relation durable). En mûrissant, l'intérêt érotique du marin se déplace en général des *gronk* vers une *pash*. S'il la trouve, et qu'elle consent, l'union d'Arès et Aphrodite est célébrée à nouveau.

Pour récapituler, il semble que deux programmes archétypaux prévalent dans la psychologie masculine entre l'âge de la puberté et le début de l'âge adulte : (1) le système archétypal qui promeut l'alliance avec les autres mâles dans le but de l'agression ; et (2) le système archétypal qui promeut l'alliance avec un partenaire féminin pour la procréation de l'espèce. Ces deux systèmes ont à peu près une égale importance et ne sont pas du tout incompatibles dans leurs objectifs ou leur réalisation. En conséquence, il est utopique de croire que le problème de la belligérance humaine peut être résolu en encourageant le second système au détriment du premier. Quand Héphaïstos, le mari jaloux d'Aphrodite la surprit dans les bras de son amant, il les captura dans un filet. L'amour et la Guerre sont restés entremêlés l'un à l'autre jusqu'à ce jour.

## LES FEMMES ET LA GUERRE

Les femmes de Grande-Bretagne disent : 'Allez-y !'

Une affiche de recrutement de la Première Guerre Mondiale

Quand les hommes vont à la guerre, les femmes restent au foyer. Ceci est vrai dans la grande majorité des cultures, et il y a très peu d'exceptions à cette règle (notre propre culture étant devenue très récemment l'une de ces exceptions). Généralement, lorsque les femmes revêtent l'uniforme ou les peintures de combat et accompagnent les hommes sur une partie ou l'entièreté du chemin vers le 'front', c'est en tant que soutien, c.à d. pour porter la nourriture ou les provisions, ou pour soigner les blessés. Rarement ou jamais elles ne se retrouvent dans un rôle de combattante au côté des hommes. Les femmes ne sont pas non plus responsables des décisions stratégiques ou des déploiements tactiques ; c'est invariablement les hommes qui déclenchent les foudres de la guerre. À ces rares occasions où les femmes sont placées au pinacle du pouvoir et sont capables de décider de l'utilisation de la force armée, comme le firent Elisabeth I, Catherine la Grande, Golda Meir, elles sont, comme leurs équivalents masculins, extrêmement dépendantes de leurs conseillers, qui sont toujours des hommes ; et la quintessence de la machine militaire qu'elles mettent en route est masculine. Les raisons en sont partiellement psychologiques, émotionnelles et physiques, mais *au fond* (en français dans le texte), elles sont biologiques. L'évolution a rendu les hommes experts dans l'art de la

violence de groupe alors qu'elle a rendu les femmes expertes dans l'art de créer et de préserver la vie.

Comme le déclarait William Graham Sumner (1906) : 'La division de l'espèce humaine en deux sexes est le plus important de tous les faits anthropologiques'. Le dimorphisme sexuel et le partage du travail entre les sexes envahissent tous les aspects de la vie humaine, mais nulle part elle n'est plus évidente que lorsqu'on mène la guerre. La base physique de cette distinction apparaît dès la naissance. Puisque les fœtus mâles grandissent plus vite que les femelles dans l'utérus, les garçons naissent en moyenne plus lourds et plus grands que les filles. De l'enfance à la vieillesse, les hommes ont des muscles plus grands et plus puissants, leurs poumons ont une plus grande capacité vitale, leur rythme métabolique de base est plus rapide, et leurs cœurs plus grands et plus puissants. Par-dessus tout, le système cardiovasculaire des hommes est plus apte à s'adapter au stress et à l'effort physique. Une des fonctions de l'hormone mâle, la testostérone, est de promouvoir la formation de globules rouges dans le sang, et par conséquent, dès la puberté, le sang mâle possède plus d'hémoglobine que le sang femelle et peut donc transporter plus d'oxygène. Les mâles sont également plus efficaces dans l'élimination de métabolites comme l'acide lactique, qui sont des sous-produits de l'activité musculaire. Le résultat de toutes ces différences anatomiques et physiologiques est que, malgré des variations individuelles, l'homme court en moyenne plus vite, saute plus haut, et tire plus loin que les femmes ; sa ceinture pectorale lui permet de lancer avec plus de force et de précision, et sa poignée de main est en moyenne deux fois plus forte que celle de la moyenne des femmes.

Ainsi il est clair qu'au cours de l'évolution, les mâles se sont adaptés à un mode d'existence qui est physiquement plus exigeant et plus stressant que celui des femmes. Ceci ne peut pas être sans rapport avec la division du travail entre les sexes. Cette division est caractéristique dans presque toutes les sociétés connues : la responsabilité d'élever les enfants revient aux femmes, alors que chasser et faire la guerre est la responsabilité des hommes. Que ces différences soient moins dues à des 'stéréotypes' culturels qu'à une évolution de prédispositions, est bien plus probable que ce que certaines théories contemporaines à la mode voudraient nous faire croire.

Jung lui-même ne mettait pas en doute que ces différences archétypales se manifestent dans des différences psychologiques autant que dans des différences de rôle ou de fonction sociale : 'la psychologie de la femme est fondée sur le principe de Eros, celui qui lie et délie, alors que depuis l'Antiquité le principe qui régit l'homme est attribué à Logos. Le concept d'Eros pourrait être exprimé en termes modernes comme la parenté psychique, et celui de Logos comme l'intérêt objectif. (CW 10, par 255). Alors que traditionnellement les femmes ont trouvé leur plus grand épanouissement dans la sphère privée de l'amour et des relations intimes, les hommes ont toujours recherché leur satisfaction primaire dans la sphère sociale du pouvoir, dans le domaine sensuel de la sexualité, dans le monde culturel de l'esprit, et dans le monde matériel des objets. J'ai examiné les preuves de ces généralisations dans mon livre *Archetype revisited* - L'archétype revisité (Stevens, 2002).

C'est l'envie de posséder, autant que la recherche de l'excitation ou l'amour du pouvoir qui persuade les hommes à faire la guerre. Au plus il est éloigné de l'amour de la femme, au plus il devient unilatéralement masculin et exploiteur. Un bon exemple de ceci est Genghis Khan – un soldat dont le Ça était débridé, dont l'anima avait été extirpé par une ambition militaire sans limites, et dont l'Ombre s'exprimait entièrement et sans détours. Dans l'une des déclarations qui, de toute l'histoire, fait le plus froid dans le dos, il dit : 'Le plus grand bonheur pour un homme, sa plus grande joie, est de vaincre et d'exterminer son ennemi, de le détruire jusqu'à la racine, de prendre tout ce qu'il possède, de forcer ses épouses à pleurer, de monter ses meilleurs chevaux qu'il adore, et d'avoir le plaisir de posséder ses plus belles femmes.' Ici les femmes sont des biens, des objets de luxure, dont on profitera autant par

désir sadique d'humilier les hommes qui lui sont proches, que par envie de satisfaction sexuelle. L'amour ne signifie rien pour un tel homme, et la souffrance qu'il peut infliger est donc sans limites.

Bien qu'aucun soldat contemporain n'exprimerait son plaisir à faire la guerre en des termes aussi peu équivoques, l'indifférence à la souffrance humaine est un *sine qua non* de sa profession. Pour réussir dans la bataille, il doit réprimer l'élément féminin en lui et se distancer de la tendresse des femmes. C'est la raison pour laquelle, même dans les armées des démocraties libérales, les hommes n'ont, jusque très récemment, pas admis la présence de femmes sur le champ de bataille. L'Armée Israélienne, qui entraînait des femmes au combat, est souvent citée comme exception parmi les forces armées modernes. Mais rapidement, ce ne fut plus le cas. (Rolbant, 1970). Quand des femmes Israéliennes furent envoyées sur le front en 1948, les soldats mâles étaient tellement choqués chaque fois que l'une d'entre elles était blessée, que leur anxiété pour s'assurer qu'elles reçoivent immédiatement des soins médicaux leur faisait souvent oublier toute considération militaire. Par conséquent, cette expérimentation ne fut pas répétée.

Par contre, dans un rôle de support, juste derrière les lignes, la présence de femmes peut avoir un effet bénéfique sur le moral des troupes. Les infirmières, par exemple, n'apportent pas seulement le réconfort, mais renforcent aussi l'identité masculine d'un homme en tant que soldat. Florence Nightingale procurait certainement cet effet aux troupes Britanniques qui se battaient en Crimée. À Dien Bien Phu, le Major Paul Grauwain, officier médical senior, remarqua que les hommes blessés se plaignaient bien moins quand ils étaient soignés par des femmes plutôt que par des hommes. (Holmes, 1985). Les femmes ont leur utilité dans les zones de combat, à la condition qu'elles ne quittent pas leur rôle nourricier et veillent à ne pas contrarier les troupes en étant elles-mêmes blessées.

Non seulement les femmes sont physiquement moins fortes que les hommes, mais dans l'ensemble, elles sont aussi moins agressives. Ceci est, de nouveau, étayé par un grand nombre de preuves dans diverses cultures. Individuellement, certaines femmes peuvent bien sûr être plus agressives que certains hommes, et certains hommes peuvent être plus maternels que certaines femmes, mais statistiquement, ces différences selon le sexe existent. De plus, le genre de situation qui typiquement provoque l'agressivité n'est pas le même chez les deux sexes. Ainsi, les hommes participent volontiers à une agression coopérative, alors que l'agression féminine n'est que rarement ou même jamais coopérative. L'agressivité d'une femme est suscitée quand ses intérêts personnels – en particulier ses enfants – sont menacés ; elle peut alors se battre, si nécessaire, comme un démon. Mais rejoindre une bande pour se lancer dans une guerre pour aller attaquer une autre tribu est une activité essentiellement mâle.

Les seules occasions où les femmes s'engagent elles-mêmes effectivement dans la bataille sont celles où un grand danger menace d'annihiler la communauté. Turney-High (1971) disait : 'En temps de grand danger ou de défaite, où que ce soit, les femmes sont connues pour se défendre elles-mêmes et leurs proches aussi bien qu'elles le peuvent, mais tout guerrier, primitif ou civilisé, sait que les femmes ne sont fondamentalement pas faites pour les épreuves de la vie militaire.' Lorsque les peuples indigènes de Tasmanie résistèrent à la guerre d'extermination menée contre eux par les Européens, les femmes se battirent fanatiquement contre les blancs. Et pourtant, dans leurs guerres locales en Tasmanie, les femmes ne prenaient jamais part aux combats. Lorsque la Russie se battait pour sa survie contre les Nazis, certaines femmes furent entraînées comme tireurs d'élite ou comme pilotes de bombardiers. Hors de ces circonstances, les femmes peuvent individuellement devenir à l'occasion des guerrières de guérilla ou des terroristes par engagement personnel à une cause qui les touche ou, assez souvent même, par engagement aux leaders mâles du groupe – comme cela se passa par exemple au sein du Vietcong, de l'IRA, ou de la bande Baader-Meinhof.

Il y eut des femmes kamikazes dans les attentats terroristes en Tchétchénie. Selon le Comité National Russe pour la Fin de la Guerre et la restauration de la Paix en Tchétchénie, ces femmes amèrement lésées répondaient ainsi aux ‘descentes de police impitoyables et aux actes des escadrons de la mort [qui ont] donné naissance à une armée de plusieurs milliers de personnes, mue par un esprit de vengeance.’ Le 12 Mai 2003, par exemple, un camion bourré d’explosifs fit sauter le siège central du gouvernement régional à Znamenskoye, en Tchétchénie du nord, tuant plus de 60 personnes et faisant 250 blessés. Une femme était au volant du camion. Elle était devenue veuve au début de la seconde guerre de Tchétchénie et trois jours avant son attentat suicide, elle expliqua comment trois de ses fils avaient disparu (Le Monde, 11 juin 2003).

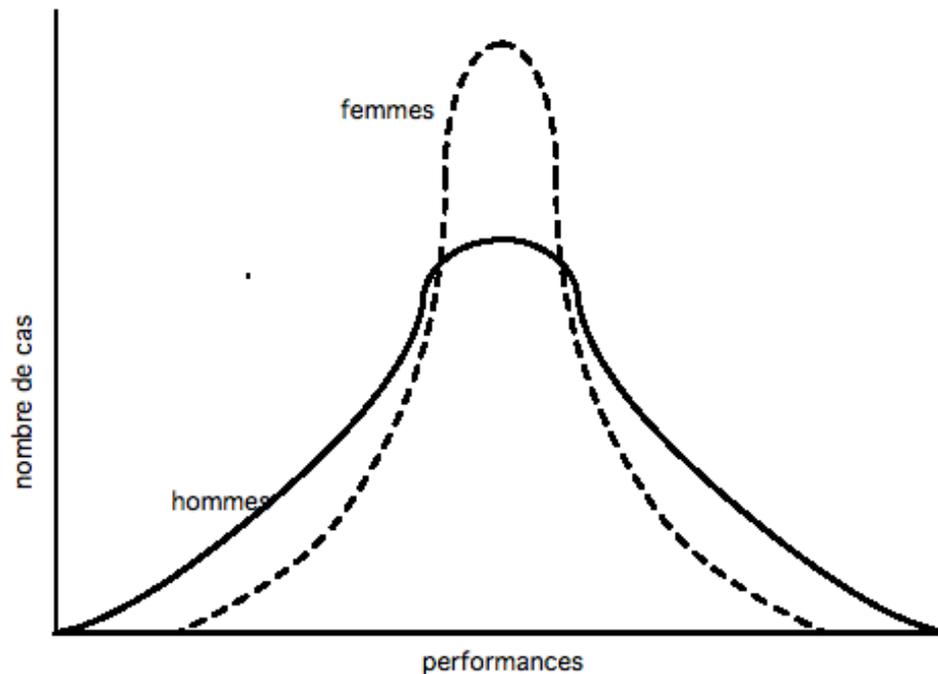
Il n’existe aucune preuve pour confirmer ou infirmer l’existence de guerrières Amazones à l’époque classique. Mais un exemple de corps d’armée féminin, formellement attesté, est celui que l’on a retrouvé dans le Dahomey, Royaume de l’Ouest Africain, au dix-huitième siècle. Les femmes destinées à ce corps étaient sélectionnées pour leur type physique masculin et elles subissaient ensuite les mêmes épreuves physiques et la même rigueur disciplinaire que les hommes. Elles pouvaient être de rudes combattantes, mais elles arrivaient à ces prouesses militaires aux dépens de leur identité féminine. Après avoir complété leur entraînement et rejoint leur unité de combat – de leur propre avis – *elles changeaient de sexe*. Elles n’étaient pas seulement devenues des soldats, elles étaient devenues des hommes. Elles s’engageaient à rester totalement célibataires. Si l’une d’entre elles était enceinte, elle était mise à mort avec toutes sortes de raffinements répugnants.

Davie (1929) rapporta d’autres rares cas de participation féminine à la guerre – en Angola, dans la Vallée Amazonienne, parmi les Patagons et les Apaches, et à Hawaï. Il nous raconte que lorsque les Aïnu, les anciens habitants du Japon, se faisaient la guerre, il est avéré que tous les hommes et les femmes participaient à la bataille. Les femmes se battaient contre les femmes, et les hommes contre les hommes. Mais Davie citait ces cas parce que, disait-il ‘Ils sont tellement inhabituels. Pour comparer ces cas avec ceux où les hommes sont les guerriers, il faudrait faire la liste de pratiquement tous les peuples dont nous avons des traces.’

Il est probable que l’agressivité, ainsi que d’autres variables fondées sur la biologie comme la taille, le poids, le développement musculaire, la force physique, et également l’intelligence, soit normalement distribuée parmi toutes les populations humaines ; la grande majorité des gens se situant dans les valeurs moyennes d’agressivité, avec quelques personnes exceptionnellement agressives et un petit nombre, comparable, de gens qui ne sont presque pas agressifs du tout. Une différence intéressante est révélée par la comparaison des courbes de distribution normales d’un certain nombre de caractéristiques biologiques pour les populations mâles et femelles.

Comme on peut le voir sur les courbes présentées dans l’illustration 5.1, les mâles ont tendance à présenter des variations plus marquées que les femmes, alors que les femmes se regroupent plutôt dans les valeurs moyennes de la normalité.

Si nous prenons par exemple l’intelligence, nous trouvons que l’intelligence féminine a tendance à se situer dans une plage de résultats moyens, alors que l’intelligence masculine varie plus largement, avec un plus grand nombre d’individus se classant parmi les très stupides ou les très intelligents. Cette variation plus grande que l’on constate parmi les hommes, et qui ne concerne pas seulement l’intelligence, constitue une loi – *la loi de plus grande variabilité masculine*. Alors qu’il y a plus de génies et de déficients mentaux chez les hommes que chez les femmes, il y a aussi plus de criminels, de psychopathes, de déviants sexuels, de drogués, d’assassins et de suicidés. Jusqu’à ce jour, les hommes ont fourni la grande majorité des terroristes, des guérilleros et des révolutionnaires, aussi bien que des réformateurs de la société, des sculpteurs, et des gourous.



**Figure 5.1** Courbes de distribution normale des performances d'intelligence des hommes et des femmes (de Tyler, 1965).

Selon la loi de plus grande variabilité masculine, on peut donc s'attendre à ce que des individus possédant des qualités remarquables, comme une force et une agressivité exceptionnelles, qualités très utiles pour la guerre, aient plus de chance d'être trouvés parmi la population mâle que femelle.

Malgré cela, les gouvernements d'Europe et d'Amérique du Nord ont, par déférence à l'idéologie féministe, pris une initiative politique visant à intégrer des femmes dans les unités de combat des forces armées. On a admis que, dans cette entreprise meurtrière qu'est la guerre, le dogme politique 'd'égalité des sexes' prenne le pas sur les considérations d'efficacité militaire, où l'agression violente, la force musculaire, l'amitié virile, les formes extrêmes de prises de risques, la résistance physique et l'endurance sont indispensables pour vaincre un ennemi déterminé et bien armé.

Les tentatives visant à faire respecter l'égalité entre sexes parmi les recrues en formation, illustrent le problème de façon spectaculaire, puisque les autorités militaires ont été forcées à accepter qu'il n'est pas réaliste de s'attendre à ce que les femmes égalent les hommes dans des activités telles que porter des charges, utiliser des armes, et couvrir de longues distances à vive allure. Par exemple, pour devenir un 'US marine' il faut être capable de marcher 15 miles (plus de 24 Km), en portant des armes et une charge de 40 Pounds (plus de 18 kg) en moins de cinq heures. Très peu de femmes peuvent le faire. Par conséquent, une recrue féminine ne doit pouvoir marcher que 10 miles (plus de 16 Km), en ne portant pas d'armes mais juste une charge de 25 Livres (plus de 11 kg), en trois heures et demie. Malgré cela, le taux d'exclusion des femmes du camp d'entraînement de Parris Island dépasse de 60 pourcent celui des hommes. La grenade manuelle standard fournie aux US marines présente aussi un problème pour les femmes, étant donné que moins de la moitié d'entre elles sont capables la

jeter assez loin pour s'assurer de ne pas être blessées par leur souffle lorsqu'elle explose. L'insistance à envoyer des femmes dans le carnage de la guerre moderne est le genre de folie qui peut se produire quand l'idéologie tente de passer outre des millions d'années d'histoire de l'évolution. Une telle manipulation politique peut être possible quand les forces ennemies sont mal équipées et offrent peu de résistance, mais si les armées Américaines ou Européennes se trouvent confrontées à un adversaire agressif, bien armé, prêt à se battre jusqu'à la mort pour chaque pouce de territoire, la division traditionnelle du travail attribuant les combats terrestres brutaux aux hommes va sans doute s'imposer à nouveau.

Au lieu de se livrer à cette entreprise sanglante de la guerre, les qualités féminines pourraient être utilisées plus efficacement pour tenter de l'arrêter. Cette pensée suscite une réflexion intéressante. Nous savons que la grande majorité des sociétés non alphabétisées ont été ouvertement ou secrètement polygames. Bronislaw Malinowski observait qu'il y avait très peu de peuples primitifs parmi lesquels un homme n'était pas autorisé, pourvu qu'il puisse les entretenir, à avoir plus d'une femme ; et J.B.S. Haldane pensait que nos ancêtres ont été polygames pendant ces deux derniers millions d'années. Nous savons aussi que la polygamie favorise les gènes des bons guerriers, puisque selon l'attirance irrésistible exercée par Ares sur Aphrodite, ils ont tendance à se choisir les épouses les plus attrayantes. 'Presque tous les peuples primitifs étaient polygames. Si les meilleurs guerriers obtiennent plus de femmes et produisent plus d'enfants que les autres hommes, cela fait plus que contrebalancer les pertes de leurs courageux camarades au combat.' (Bigelow, 1969). Un tel arrangement ne compenserait pas seulement la perte de guerriers, mais assurerait également la sélection des gènes qui sont faits pour la victoire. En plus, cela expliquerait pourquoi la terre est actuellement peuplée de tant de peuples belliqueux : comme l'observait Bigelow, 'Nous sommes les enfants des vainqueurs.'

Tout au long de l'histoire, pour mener une guerre avec succès, il fallait que les hommes répriment cette propension des femmes à nourrir, vénérer et chérir la vie. La victoire dépendait aussi de l'exclusion des femmes, à la fois des conseils de guerre et du champ de bataille. En ce sens, la guerre a toujours été un problème masculin, puisque la responsabilité de déclencher les guerres, d'y mener les combats et d'y mettre fin, appartient sans équivoque aux hommes.

Et pourtant, les femmes sont également impliquées. Non seulement, elles et leurs enfants ont à subir les conséquences de la guerre, mais l'on fait généralement appel à elles pour soutenir les hommes dans leurs tentatives martiales. Pour cela, on peut dire que les femmes ont plus d'intérêt que les hommes à solutionner le problème de la guerre, car elles en subissent tous les désagréments et les horreurs sans jamais profiter de l'excitation qu'elle procure.

Que peut-on faire alors ? Peut-on faire quelque usage pratique du fait que nous savons que les hommes trouvent qu'il est dur de se préparer à la guerre et de s'engager dans le combat, sans se distancier d'abord du principe de la féminité ? Est-il possible que la manière d'abolir la guerre passe par la promotion de la conscience féminine et par l'infiltration délibérée d'une influence féminine aux échelons supérieurs du pouvoir militaire ? Nous reprendrons ces questions au Chapitre 7.

## Faire la guerre

On comprend bien pourquoi les gens ne veulent pas faire la guerre. Mais finalement, ce sont les dirigeants du pays qui déterminent la politique à suivre, et c'est toujours une chose facile d'entraîner le peuple avec soi, qu'il s'agisse d'une démocratie, d'une dictature fasciste, d'un système parlementaire ou d'une dictature communiste. Qu'ils aient ou non leur mot à dire, on peut toujours convaincre les gens de répondre à l'appel des dirigeants. C'est facile. Tout ce qu'il y a à faire, c'est expliquer aux gens qu'ils sont attaqués, et dénoncer les pacifistes pour leur manque de patriotisme et pour le fait qu'ils mettent ainsi le pays en danger.

Hermann Göring lors de son procès à Nuremberg

Lorsqu'un Führer Allemand souhaite conquérir le continent Européen, qu'un Premier Ministre Britannique souhaite reprendre possession des îles Malouines, qu'un Président Américain veut soutenir un régime sympathisant au Sud Vietnam, ou que le Soviet Suprême fasse de même en Afghanistan, ils ont tous une chose en commun : ils ne prennent pas eux-mêmes les armes. Ils persuadent d'autres gens de le faire pour eux. Comment une chose pareille est-elle donc possible ? Pourquoi les gens ne leur rient-ils pas au nez en répliquant que si c'est la guerre qu'ils veulent, ils savent ce qu'ils ont à faire – et pourquoi alors ne leur tournent-ils pas le dos en les laissant se débrouiller seuls ? Au lieu de cela, pour quelle raison leurs compatriotes répondent-ils : A vos ordres, Monsieur (ou Madame)'. Pourquoi donc bouclent-ils leur équipement et marchent-ils vers le front pour être abattus par centaines, milliers ou millions ? Et pourquoi leurs proches restés au foyer leur permettent-ils – et parfois les encouragent-ils – de partir et de faire cela ?

Un dirigeant qui veut commencer une guerre a besoin de convaincre son armée qu'elle doit combattre, et doit persuader son peuple que se battre est une bonne idée. Étant donné la nature horrible de la guerre moderne – même la guerre conventionnelle – cela semble une rude tâche. Et pourtant, le fait est que le dirigeant qui veut sa guerre l'obtient généralement. Quel est donc le truc ?

Il semble que la transformation d'une communauté de l'état pacifique à l'état belliqueux suive dans les grandes lignes le même processus, qu'il s'agisse d'une communauté de babouins ou de Britanniques, de singes anthropoïdes ou d'aborigènes Australiens, d'Américains ou d'Argentins. Lorsqu'on observe une communauté de primates sur une longue période, on découvre que périodiquement il y a une altération sensible d'un état d'organisation collective vers un autre. L'anthropologue Anthony Wallace (1968) a appelé cela l'état de *relaxation*, et l'état de *mobilisation*.

En état de relaxation, on peut observer que les individus s'adonnent à toutes sortes d'activités ludiques, sexuelles, éducatives et économiques. En état de mobilisation, la population s'organise en trois groupes largement distincts – que Wallace désignait comme les politiciens, les jeunes mâles, et les femmes et les enfants – le but étant de coopérer sous la direction d'une autorité reconnue pour la réalisation d'un projet défini, comme le voyage, la chasse ou le conflit physique.

Donc, une troupe de babouins qui en état de *relaxation* est dispersée en petits groupes occupés à se nourrir, à se toiletter, à dormir, à faire l'amour ou à jouer, va, en état de

mobilisation, s'organiser d'une façon très caractéristique au moment où elle se met en route pour le combat ; les plus jeunes mâles sous-dominants marchent en tête et en queue, prêts à protéger la troupe de l'attaque des prédateurs, alors que les mâles dominants prennent le centre avec les femelles portant de jeunes enfants. Les femelles et les jeunes restants se tiennent près du groupe central. Des formations similaires pour le voyage, la chasse, et la défense ont été observées chez beaucoup d'autres espèces.

La taille et la complexité des communautés humaines rendent ces changements moins aisés à discerner, mais ils sont néanmoins présents. Par exemple, parmi les Cherokee, Gearing (1958) traça une distinction claire entre 'l'attitude structurelle de la paix' et 'l'attitude structurelle de la guerre' – une distinction qui apparaît chez plusieurs tribus Indiennes d'Amérique du Nord. La mobilisation d'un état-nation moderne pour la guerre, bien qu'infiniment plus complexe, procède selon des modèles similaires.

La chose la plus importante est que la progression vers l'état de mobilisation s'accompagne d'une profonde modification psychique de chaque individu membre de la communauté – ce qui est entièrement compatible avec la condition que Jung décrivait comme 'la possession archétypale'. La possession archétypale apparaît quand un archétype est activé dans l'inconscient avec une telle intensité que le Moi conscient tombe sous son pouvoir, avec comme résultat que le comportement de l'individu, ses sentiments, et ses réactions subissent une altération radicale. Décrivant la transition de la paix vers la guerre en termes sociologiques, Gaston Bouthoul de l'Institut Français de Polémologie disait :

Dans la transition de la paix à la guerre, – et vice-versa – nous nous déplaçons d'un univers social vers un autre ; toutes les valeurs morales et matérielles, en commençant par celles qui affectent la vie humaine, sont inversées. Là où de longues délibérations sont nécessaires avant que le pire des criminels puisse être condamné, de jeunes gens innocents avec le futur devant eux sont envoyés à la mort par milliers sans aucune hésitation. Les valeurs économiques également sont bousculées ; des gens fâchés par le bris d'une vitre trouvent tout à fait normal que des villes entières soient détruites.

Les états radicalement différents de la conscience collective, caractéristiques à la guerre et à la paix, se réfléchissent dans le contraste extraordinairement schizoïde qui existe entre nos politiques sociales et militaires à l'Ouest. D'une part, nous pouvons rejeter la peine de mort pour les crimes terroristes les plus odieux, parce que dans certains états notre conscience libérale prêche que la vie humaine est sacrée, alors que d'autre part, nous dépensons des milliards de dollars par an pour la production d'armes qui peuvent, en actionnant un bouton, garantir une mort horrible pour des multitudes innombrables de gens.

Ce passage de l'état de relaxation à l'état de mobilisation est un passage dépendant de changements psychiques profonds chez tous les membres de la communauté, et cela dépasse de loin toute considération rationnelle. Qu'est-ce que cela nous apprend ? Wallace (1968) affirmait que, pour pouvoir faire face aux transformations nécessaires à venir, la population doit recevoir ce qu'il nomme 'le stimulus libérateur'. Celui-ci doit être transmis à claire et haute voix par un individu ou un groupe d'individus perçus comme possédant l'autorité de donner cet ordre. Et il doit être donné de façon à convaincre et à émouvoir profondément la population. De là, la tendance dans toutes les communautés humaines de faire suivre 'l'appel aux armes' par des harangues politiques présentant les 'raisons' rendant la guerre 'inévitabile', par des exhortations à la fermeté et au courage, avec l'usage concomitant de clairons, de trompettes, de drapeaux, de tambours, de danses de guerre et toute l'exaltante panoplie de la guerre. À ce stade, Wallace affirmait que 'la société entre dans une sorte de conspiration avec elle-même pour combiner le signal d'alerte au contenu symbolique qui...suscitera l'émotion maximale souhaitée'.

Dans les petites communautés non alphabétisées, le stimulus libérateur pouvait être administré rapidement et facilement. Tout ce qui était nécessaire était une déclaration publique qu'un certain type d'événement s'était produit, ce qui susciterait la haine, la détermination, et la peur dans les cœurs des gens. Chez les Iroquois, par exemple, le stimulus symboliquement déclencheur était invariablement l'annonce qu'un membre de la tribu avait été tué et que les survivants criaient vengeance. 'Pour les Américains du vingtième siècle, ce stimulus symboliquement déclencheur peut se trouver dans l'annonce que des Américains, ou leurs alliés sans défense, sont faits prisonniers ou sont attaqués et qu'ils doivent être sauvés' (Wallace, 1968). De toute façon, au plus le groupe est grand, au plus la mobilisation devient une chose compliquée. L'ordre de mobilisation est plus facilement sujet à distorsion, et est aussi plus difficile à modifier ou à révoquer, une fois donné – comme les nations d'Europe le découvrirent à leurs dépens en 1914. (Observant les actions d'Hitler en 1939, le Kaizer Guillaume II dit, 'La machine s'est emballée avec lui, comme elle s'est emballée avec moi.' Le développement de systèmes de communication performants au long de l'histoire doit probablement plus à la nécessité d'une mobilisation efficace pour la guerre qu'à quelque autre facteur.

Dans les sociétés modernes, les médias jouent un rôle vital en suscitant et en soutenant l'état belliqueux et en promouvant ce que Gregory Bateson (1978) appelait *schismogenesis* – la mise à l'écart du groupe antagoniste, la destruction de la confiance, la diffamation, la déshumanisation et la 'pseudospéciation' de l'ennemi – en d'autres mots, l'induction d'une projection satisfaisante de l'Ombre.

Le genre de guerre le plus facile à commencer et à soutenir est celle où les ennemis sont de race ou de couleur différente, en particulier lorsqu'ils parlent une autre langue ou lorsqu'ils ont une autre religion. Investiguant la popularité relative des différentes guerres dans l'histoire du peuple Américain, Sol Tax (1968) écrivit :

On devrait noter que nos guerres les plus idéalistes et les plus populaires furent celles contre les Indiens. Et pourtant, rétrospectivement, elles semblent les plus immorales pour la plupart des gens du vingtième siècle, puisque la rationalisation idéaliste que l'Indien devait devenir un Européen (culturicide) ne se justifie pas plus aujourd'hui que la prise de son territoire.

Lors de la Seconde Guerre Mondiale, l'intensité de l'hostilité collective ressentie envers les Japonais était bien plus grande que celle qui fut ressentie envers les Allemands. La raison en est que les gens de race différente peuvent être bien plus facilement pseudospéciés. Les dirigeants peuvent plus facilement persuader leur population que de tels ennemis sont tellement irrationnels, malveillants, et différents qu'il n'est pas possible de les traiter comme des êtres humains normaux, et que le seul langage que de telles personnes comprennent est celui de la supériorité de la force physique. Un état de paranoïa approprié peut alors être généré en coupant tous les échanges normaux avec la population ennemie afin d'éliminer tout sentiment amical inapproprié qui pourrait subsister.

Un vétéran intelligent de la guerre du Pacifique rapporta à Glenn Gray une histoire incroyable, qui illustre à quel point les Japonais représentaient l'Ombre pour les Américains ; ils ne reconnaissaient aucune valeur humaine aux Japonais et les ressentaient comme une sorte de peste qu'il fallait débusquer et exterminer. L'incident eut lieu après que l'unité du vétéran eut par mégarde chassé un soldat Japonais hors de sa cachette, bien en retrait des zones de combat :

L'unité, composée de troupes relativement peu expérimentées, était en train de se reposer et de plaisanter, en attendant d'être envoyée plus avant vers les régions de combat.

L'apparition de cet unique soldat ennemi ne les effraya pas, parce qu'ils savaient que cette île en particulier avait effectivement été nettoyée de toute troupe Japonaise. Ils saisirent néanmoins leurs fusils, et lorsque le soldat s'élança frénétiquement dans la clairière cherchant à se mettre à l'abri, ils commencèrent à le prendre pour une cible vivante. Les soldats trouvèrent ses mouvements extrêmement drôles, et leurs fous rires les empêchèrent de viser juste et de hâter la fin de cet infortuné. Mais finalement, ils réussirent quand même à le tuer, et l'incident réjouit tout le peloton, leur offrant un sujet de conversation et de plaisanteries pendant plusieurs jours. En relatant cette histoire... le vétéran mit l'accent sur la similarité du soldat ennemi avec un animal. Apparemment, aucun des soldats Américains ne tint compte du fait que le soldat Japonais puisse avoir eu des sentiments humains de peur et aurait voulu être épargné. Ce qui tourmenta le vétéran rétrospectivement était pourquoi ses camarades et lui trouvèrent l'incident si humoristique. Maintenant, quelques années plus tard, il lui paraissait assez sinistre et cruel ; à l'époque pourtant, il n'en eut pas du tout conscience.

(Gray, 1998)

Les guerres contre des peuples de même race sont, pour les dirigeants, plus difficiles à justifier ou à organiser que les guerres contre des peuples de race et d'aspect différent ; pour induire un degré suffisant de pseudospéciation il faut réussir à attribuer de mauvaises intentions à l'ennemi et à souligner lourdement ses différences d'idéologie sociale ou politique. Ceci fut réalisé avec succès par les dirigeants des pays démocratiques lorsqu'ils suscitèrent l'hostilité contre les Allemands pour les batailles de la Première et de la Seconde Guerre Mondiale. Les histoires d'atrocités commises par les Allemands aidèrent en grande partie à développer une image collective de l'altérité maligne de l'ennemi. De leur côté, les dirigeants Allemands utilisèrent naturellement les mêmes techniques.

De toute façon, la tâche de mobiliser un peuple pour partir en guerre ne dépend pas uniquement de la propagande et de la distribution efficace du 'stimulus libérateur' ; la population doit être éduquée, entraînée, conduite à anticiper l'ordre de mobilisation et à répondre de façon appropriée lorsque l'ordre est effectivement donné. Chez les primates et dans les sociétés primitives, Wallace (1968) déclarait que les individus se rendaient compte de la différence entre l'état de relaxation et l'état de mobilisation à un très jeune âge, et comprenaient que l'organisation libre et facile de l'un devait être remplacée par la discipline et l'organisation très structurée de l'autre. Lorsque le signal de la mobilisation est entendu, l'attitude sociale libre et démocratique est abandonnée et l'obéissance automatique à l'autorité reconnue prend la priorité sur toute autre considération.

Le mécanisme archétypal sous-jacent au phénomène de la mobilisation générale, comme le mécanisme sous-jacent à la solidarité corporatiste lorsque l'entreprise est attaquée, est activé par l'exemple, l'expérience et l'endoctrinement. Non seulement ceci a été la fonction des rituels d'initiation lors de la puberté pour les jeunes gens, où qu'ils aient été pratiqués, mais cela a aussi souvent été l'intention implicite se cachant derrière les philosophies pédagogiques des établissements d'enseignement modernes – et pas seulement dans les pays totalitaires. L'offre universelle d'un enseignement gratuit, qui apparût presque partout en Europe de l'Ouest dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, était plus qu'une marche vers l'alphabétisation universelle ; c'était aussi une éducation au nationalisme agressif et une préparation systématique des jeunes, aussi bien mentale que physique, pour la guerre. C'était, comme l'écrivit Howard (1983) :

...une partie nécessaire de la citoyenneté. L'histoire du pays était décrite par les écrivains des manuels scolaires et par ceux des oeuvres populaires comme l'histoire de ses triomphes

militaires... Servir la nation était finalement considéré en termes de service militaire ; l'épanouissement personnel se trouvant dans le 'sacrifice suprême'.

Les nations créent donc leur propre mythologie du guerrier, et les historiens et les enseignants servent les intérêts de la propagande autant que ceux de l'érudition. Leurs efforts attisent d'anciennes loyautés in-group et d'anciennes hostilités out-group exactement comme les anciens d'une tribu, responsables de l'initiation des jeunes ont toujours attisé ces passions auprès de chaque nouvelle génération de guerriers. Et depuis le début des premières guerres humaines, ils ont fait de leur mieux pour activer l'archétype du héros, et pour encourager de s'y identifier.

## **AUTORITE ET OBEISSANCE**

Ils vont accepter nos suggestions, comme un chat lape le lait.

William Shakespeare, *The Tempest*

Les phénomènes connexes d'autorité, de leadership et d'obéissance sont fondamentaux au succès complet de la mobilisation pour la guerre. Sans eux, les populations ne partiraient en guerre que comme une populace complètement désorganisée.

Dans l'ensemble, l'autorité et l'obéissance sont liées à la suggestibilité plutôt qu'à la contrainte physique, et elles fonctionnent comme une extension du système archétypal parent-enfant dans le contexte de la hiérarchie dominante du groupe. Les parents sur qui on peut compter, qui sont fiables et affectueux, qui exercent une autorité calme, rationnelle et toujours appropriée, ont peu de problèmes disciplinaires avec leurs enfants et doivent rarement les exhorter, les réprimander ou les punir. Chaque fois que l'on voit des parents qui utilisent le harcèlement ou la menace, et qui frappent leurs enfants, on sait que la faute se trouve chez les parents et non chez les enfants. Le bon ordre est assuré par l'exemple parental et par la tendance naturelle de l'enfant de se conformer à cet exemple. En soi, ceci est la conséquence de la formation de complexes parentaux dans l'inconscient personnel de la psyché en développement de l'enfant. Mary Ainsworth, de l'Université de Virginie, et ses collègues (Stayton, 1971) trouvèrent que des enfants se trouvant dans un environnement amical et accueillant sont prêts à obéir sans que l'on doive exercer aucune pression. Ces chercheurs étaient persuadés que les enfants sont naturellement enclins à être sociables et à obéir aux gens qu'ils perçoivent comme un 'autrui significatif' dans leur environnement social. Comme nous l'avons vu, ce phénomène sera plus tard de grande importance pour soutenir l'autorité des équipes d'entraînement sur les recrues. Il n'est pas moins important pour soutenir l'autorité des dirigeants politiques sur leurs nations.

On dit souvent que les sociétés de chasseurs-cueilleurs étaient égalitaires et que seules les plus grandes sociétés qui émergèrent après le développement de l'agriculture étaient organisées de façon hiérarchique. Ceci est vrai jusqu'à un certain point, mais même dans les plus petites communautés primitives – qui sont, après tout, des groupes étendus de personnes apparentées – les individus remarquables exercent une autorité informelle, sur le modèle parental. L'obéissance et le respect des autres, la conformité avec le groupe, font partie du programme archétype de la vie sociale, et sont reliés à l'impératif archétypal présent chez tous les enfants depuis la naissance, leur imposant à 'apprendre les règles'.

C'est pour cela que, quand les gens accèdent à une nouvelle position sociale, quelle qu'elle soit, c'est avec le pressentiment inconscient qu'elle possède une structure d'autorité dans laquelle ils devront trouver leur place, et qu'elle comprendra des figures-clef qui détiennent le pouvoir de prendre les décisions concernant le comportement collectif du

groupe. Quoi que nous puissions penser, faire ou dire à ce sujet, nous ne pouvons pas plus modifier cet état de choses que nous ne pouvons créer des in-groupes ou des out-groupes. À partir du moment où vous appartenez à un groupe, il devient un in-groupe et tout autre groupe similaire devient automatiquement un out-groupe. Il n'est pas possible d'avoir des groupes qui ne sont ni 'in' ni 'out'. Dès qu'un groupe existe, ses membres s'identifient avec lui, des sentiments d'attachement apparaissent, sa structure hiérarchique est plus ou moins acceptée, et 'notre' groupe devient différent et plus important que 'le reste'.

On ne peut assez souligner l'importance de ces considérations dans la pratique militaire, comme l'expliqua abondamment Hockey (1986) dans son étude des 'Troufions' Britanniques : 'La loi militaire, l'énorme inégalité de pouvoir entre les supérieurs et les soldats, ainsi que la structure et le programme des événements qui rythment leur vie quotidienne, tout cela était pris pour acquis, comme des caractéristiques routinières et inchangeables de la vie.'

L'attitude du soldat envers l'autorité militaire, comme son attitude envers la guerre en général, est essentiellement une acceptation, tempérée d'un certain fatalisme. Hockey écrivait : 'S'ils étaient attrapés, les soldats acceptaient de façon fataliste d'être punis pour leurs crimes...et aux rares occasions où un individu abandonnait son poste ou agressait un supérieur, ils considéraient inévitable qu'une lourde punition suive.'

Mais de toute manière, comme le signalait Max Weber (1977), lorsque les gens acceptent l'autorité de leurs dirigeants comme étant légitime, ils ont tendance à obéir *volontairement* ; habituellement, la coercition n'est pas nécessaire. Les observations de Hockey confirmèrent cette idée de Weber :

La *légitimité* des supérieurs à commander, à exiger l'obéissance, et à punir les déviants n'était pas sérieusement remise en question par les soldats... Là où la question se posait, c'était à propos de certains individus, perçus comme peu aptes à commander à cause de leur incompétence militaire plutôt qu'à cause de leur illégitimité... Le fait est qu'en entrant dans l'armée, on présente en bloc aux recrues son système de pouvoir et de privilèges. Cela paraît comme une chose naturelle, une réalité dominante et inaltérable... Et les recrues perçoivent cet état de fait comme légitime, de la même façon qu'ils le firent en rencontrant les structures de l'école et de l'industrie.

(Hockey, 1986)

Aussi longtemps que la structure de commande militaire reste intacte, et que l'on peut se fier à la loyauté des officiers de haut rang, c'est une chose assez facile pour un gouvernement de commencer une guerre, s'il le désire. Ce qui présente une plus grande difficulté, est de poursuivre la guerre, une fois qu'elle a commencé, particulièrement lorsqu'elle ne mène pas à une victoire rapide. Pour cette raison, les gouvernements souhaitant partir en guerre, doivent habituellement consacrer plus d'efforts à persuader la population plutôt que les forces armées de la nécessité de la guerre. C'est particulièrement vrai dans les états démocratiques. L'armée fera ce qu'on lui dit de faire, mais l'électorat lui, doit être convaincu.

Les armées sont des organisations hautement professionnelles dont la raison d'être est le combat. L'identité de l'ennemi n'est pour eux pas aussi importante que le moment et le lieu où le combat sera engagé. Par exemple, lorsque le Major Tom Bridges se rendit en France avec le 4<sup>ème</sup> Dragoon Guards (division de la cavalerie) en 1914, il le fit dans l'esprit de la devise de la cavalerie – 'Nous le ferons ; de quoi s'agit-il ?' – et il confessa qu'il aurait aussi bien pu attaquer les Français ou les Belges que les Allemands. Dans la même guerre, un adjudant Britannique observa à propos des Allemands : 'Leur boulot était de nous tuer, le nôtre de les tuer' (Holmes, 1985).

Parfois, le choix d'un ennemi n'est pas le bienvenu pour un soldat, mais il ne permettra pas que ceci constitue pour lui un obstacle. En parlant de son expérience dans la Guerre des Boers, Lord Baden-Powell disait : 'Étant donné que j'avais été en service actif à trois reprises en Afrique du Sud, honnêtement, je n'aimais pas cette campagne militaire, car cela signifiait qu'il faudrait se battre contre de nombreux anciens amis que j'avais parmi les Boers. Mais le devoir est un maître exigeant, et doit être obéi.' (BBC Archives 11205).

Les soldats professionnels sont rarement tristes lorsqu'éclate la guerre, car ils sont impatients de découvrir la mise en pratique de leurs armes, de leur entraînement, de leurs tactiques. Quand vient la guerre, cela déclenche une poussée d'adrénaline dans les rangs avec ce frisson d'expectative 'C'est cela que nous attendions !'

Ainsi, pour organiser et commencer une guerre, le facteur le plus important est l'existence d'une *chaîne de commandement* efficace. C'est en soi un phénomène ancien qui doit son émergence aux exigences de la guerre. Dans son livre *Authority* (L'autorité) Richard Sennet (1980) écrivait : 'La chaîne de commandement trouve ses origines historiques dans la pratique de la guerre. Ce fut l'idée qui transforma les tribus, qui se battaient spontanément au corps à corps, en armées... La chaîne de commandement a discipliné la violence spontanée des guerriers.'

C'est grâce à la chaîne de commandement que fonctionne la 'trinité remarquable' de Clausewitz : les gouvernements ordonnent la violence, les officiers l'organisent, les troupes l'exécutent. Mais la structure humaine de commande politico-militaire n'est pas un cas unique à cet égard; il ne s'agit que d'une modification d'un modèle phylogénétique, qui est la contrepartie sociologique de la structure de commande dans notre cerveau, notre système nerveux central et nos muscles. Le cortex enregistre une situation demandant de la violence et libère de toute inhibition les centres appropriés du Ça dans le système limbique ; le système nerveux coordonne les réactions physiques appropriées, et les muscles les exécutent.

L'organisation hiérarchique est finalement tout à fait courante dans la nature. Chaque société animale organisée possède son propre système de dominance – une hiérarchie dans laquelle les individus sont classés en fonction de leur pouvoir, de leur force, et de leur influence. Chez certaines créatures – les fourmis, par exemple – le rang est totalement déterminé à la naissance, mais chez les vertébrés, le statut est largement déterminé par la compétition à un stade relativement précoce du cycle vital. Une fois établi, le rang est fixé une fois pour toutes ; on le perd rarement, mais il n'est pas fréquent non plus qu'on puisse l'améliorer. Ceci est d'une importance capitale pour la cohésion et la stabilité du groupe.

C'est pour cela que dans toutes les espèces, les individus montrent à la fois une envie d'atteindre la domination, ainsi qu'une volonté d'accepter une position subordonnée dès qu'il a obtenu une place dans la hiérarchie. L'ordre de classement est alors admis par des gestes d'apaisement et les rituels sociaux. Les babouins de rang modeste, quand ils sont effrayés, présentent par exemple leur croupe pour apaiser les babouins de haut rang, dans un geste mimant une réceptivité sexuelle. Le babouin dominant reconnaît ce signe de respect en 'montant' brièvement son inférieur. Bien que privé de toute connotation sexuelle, le salut militaire remplit essentiellement la même fonction.

Le rang que l'on occupe dans la hiérarchie se manifeste aussi dans ce que M.R.A. Chance (1967) appela 'la structure d'attention' du groupe. Au plus le rang d'un individu est élevé, au plus il est écouté par le reste de la population. Ceci se vérifie dans les sociétés humaines aussi bien que dans les groupes sociaux de primates non humains. Un rang élevé procure universellement, semble-t-il, un supplément de pouvoir et de charisme à la personne concernée. Un babouin âgé mais de haut rang peut conserver sa position dominante pendant des années, alors même que ses inférieurs plus jeunes et plus aptes ont acquis la force physique nécessaire pour le déposer. On voit une endurance similaire chez les hommes parmi les politiciens : de là le grand âge de dirigeants tels que William Gladstone, Konrad

Adenauer, et Ronald Reagan ; Winston Churchill resta Premier Ministre lors de son second terme après avoir montré des signes avant-coureurs de démence artérioscléreuse.

Du point de vue psychobiologique, la masculinité, la domination, l'agressivité, l'autorité, la discipline, la territorialité, la recherche du pouvoir, les fonctions *Logos*, le maintien de la loi et de l'ordre sont tous des concepts qui sont liés entre eux. L'anthropologiste Lionel Tiger a essayé d'articuler ces concepts liés entre eux :

Je considère les liens entre mâles comme la colonne vertébrale d'une communauté, en ce sens : à partir d'une relation hiérarchique entre mâles significatifs, les communautés définissent leur intra-dépendance, leur structure, leur cohérence sociale, et en grande partie leur continuité du passé vers le futur. Je partage avec Shapera (1965) la conception élargie de la politique comme étant le résultat de l'occupation du territoire couplé au maintien de la loi, plutôt que comme un développement et une expansion de communautés familiales. Le territoire est la zone à l'intérieur de laquelle la loi est appliquée. La loi représente le cumul des prises de décisions et des traditions des mâles dominants...la territorialité et les groupes de mâles sont la base de l'activité politique.

(Tiger, 1971)

La superposition du pouvoir politique et du pouvoir militaire est, à bien des égards, naturelle, et dans bien des sociétés elle est si complète qu'elle partage la même identité – le pouvoir politique étant aux mains de militaires de haut rang. Là où les deux domaines de pouvoir ont été séparés (comme dans les démocraties Occidentales) c'est suite à une philosophie délibérée qui a donné la suprématie au pouvoir civil et a poussé à la professionnalisation des forces armées, en faisant de celles-ci des élites égocentriques, prêtes à abandonner la politique aux politiciens. Ces guerriers professionnels jurent néanmoins allégeance au chef de l'état et considèrent qu'il est de leur devoir sacré de militaire de répondre à ses demandes. Ceci peut bien sûr avoir des conséquences désastreuses si le chef d'état est un psychopathe comme c'était le cas en Allemagne en 1939. Mais un tel arrangement est néanmoins essentiel si on veut que l'armée reste sous contrôle des autorités civiles.

Ici de nouveau, notre société moderne hautement complexe fonctionne sur une base similaire à celle que l'on a retrouvée chez les peuples primitifs étudiés par les anthropologues du dix-neuvième siècle. Dans ces sociétés, il existait une oligarchie qui constituait une sorte d'entité politique ; celle-ci maintenait les coutumes du groupe, appliquait la loi commune, punissait toute déviance, prenait les décisions stratégiques, et lorsqu'elle pensait que c'était nécessaire, cette oligarchie déchaînait la guerre. Habituellement, l'autorité de l'oligarchie était respectée comme étant légitime et ses décisions étaient respectées.

Une étude très remarquable du phénomène de l'obéissance était celle de Stanley Milgram (1974). Les découvertes de ces recherches sont trop bien connues et ne nécessitent pas ici de description détaillée, mais elles sont tellement pertinentes pour le sujet en question qu'elles méritent notre brève attention.

Les hommes qui participèrent à l'étude de Milgram étaient des Américains ordinaires de la classe moyenne. Ces volontaires étaient invités à jouer le rôle 'd'enseignant' dans une expérience qui prétendait investiguer comment l'utilisation de punitions physiques affectait la capacité de sujets humains à apprendre. Le 'sujet', qui était en fait un acteur, était assis dans une chambre d'observation, relié par des câbles électriques à un appareil. On informa 'l'enseignant' que cet appareil pouvait produire des chocs électriques très douloureux, jusqu'à plus de 450 volts. Chaque fois que le sujet faisait une erreur au cours de l'expérimentation, 'l'enseignant' devait administrer un choc électrique dont l'intensité augmentait à chaque erreur. En réaction à ces chocs le sujet criait et manifestait une détresse et une souffrance de plus en plus grande.

Milgram était abasourdi par les résultats obtenus. Au lieu de refuser de procéder à cette expérience, comme on aurait pu l'espérer, la grande majorité des 'enseignants' n'hésitaient pas à obéir aux instructions et continuaient à augmenter la puissance des chocs au-delà du point marqué 'danger 450 volts' sur le tableau de commande.

La découverte la plus hautement significative n'était pas seulement que la plupart des gens étaient prêts à obéir à la consigne d'envoyer des chocs mortels, mais c'était surtout que la sévérité de la douleur qu'ils étaient prêts à infliger était en relation directe avec le 'statut' de l'individu qui contrôlait l'expérience. Un 'professeur' obtiendrait une meilleure collaboration bénévole qu'un simple 'chargé de cours'.

Lorsqu'on leur demanda après l'expérience de justifier leur comportement, les 'enseignants' répondirent qu'ils firent cela parce qu'on leur en avait *donné l'ordre*. Ils plaidèrent donc leur cause en utilisant les mêmes arguments que ceux utilisés par les avocats de la défense lors des procès d'Adolf Eichmann et des criminels de guerre de Nuremberg. Comment expliquer le comportement des volontaires de Milgram ? Il y a, je crois, quatre facteurs importants qui entrent en jeu :

1. Dès qu'un homme s'était engagé, (les volontaires étaient payés quatre dollars l'heure) il se sentait impliqué dans le programme. Tout comme une nouvelle recrue, il s'adaptait inconsciemment à la hiérarchie sociale existante au laboratoire de Milgram et acceptait automatiquement l'expérimentateur comme l'autorité qui contrôle la situation.
2. En tant qu'autorité en place, l'expérimentateur était le récipiendaire d'une projection inconsciente du Surmoi du volontaire. Ceci donna à l'expérimentateur le pouvoir de réajuster les convictions morales du volontaire en ce qui concerne un comportement acceptable.
3. La position de l'expérimentateur le plaçait également *in loco parentis*, et suscitait le transfert de sentiments vécus par le volontaire dans l'enfance, en relation avec ses parents. Ceci augmentait chez lui des sentiments de dépendance et d'adhésion.
4. Suite aux trois facteurs précédents, le volontaire perdait, dans une certaine mesure, le sentiment de responsabilité personnelle pour ses actes, rendant possible un comportement qui, normalement, lui aurait semblé inacceptable.

Ainsi, cette expérience contribua considérablement à notre compréhension de la phénoménologie de la guerre, mais sa contribution eût toutefois été encore plus importante si elle n'avait pas eu un défaut : elle fut menée sur des *individus*. Si les volontaires avaient opéré en groupe, inévitablement les résultats auraient été encore plus horribles. Dans ce cas, il est probable que la solidarité in-group se soit développée parmi les 'enseignants', comme ce fut le cas parmi les gardes SS dans les camps de concentration, et ceci se serait accompagné d'une pseudospécialisation de l'out-group des 'élèves-sujets', au point que les enseignants, sur les ordres directs d'un professeur, auraient pu donner des chocs d'une intensité suffisante pour les 'tuer', ou certainement les handicaper à vie.

Tout ceci sert à illustrer l'énorme pouvoir que les êtres humains confèrent à leurs dirigeants. Comme d'autres primates vivant en société, nous partageons une tendance collective à nous ranger aux décisions de nos dirigeants, à leur fournir les services qu'ils exigent de nous, quel que soit cette décision ou ce service, à condition seulement que nous percevions leur autorité comme étant *légitime*. Les dirigeants ont donc la possibilité extraordinaire de susciter l'émotion et de canaliser les énergies collectives favorables au groupe et hostiles à l'ennemi.

Ce pouvoir est si grand qu'il pourrait être possible à des dirigeants criminels et leurs sbires de haut rang de changer des civils pacifiques en bandes de tueurs, même si pour eux, la guerre et les destructions de masse étaient inconcevables. Mais comme en était persuadée

Mélanie Klein, la capacité idéationnelle de causer la destruction des autres est présente en nous depuis notre tout jeune âge ; et quand il s'agit de convaincre une population à partir en guerre, les dirigeants n'ont aucune difficulté à trouver la *prima materia* sur laquelle appliquer leur alchimie.

L'acceptation de se conformer aux normes sociales que nous découvrons d'abord en relation avec nos parents et qui plus tard se manifeste dans les relations avec nos dirigeants, nous permet d'apprendre ce que l'on attend de nous, en situation de relaxation et en situation de mobilisation. Ce qui doit nous être enseigné n'est pas la capacité de tuer, mais comment canaliser cette capacité au service du groupe – en l'inhibant face à celui que nous percevons comme étant 'l'un des nôtres', et en la libérant lorsqu'on nous le demande, contre celui qu'on nous encourage à percevoir comme 'l'un d'eux'. Un tel contrôle sélectif de l'agressivité potentiellement létale est au cœur du 'contrat social' et expliquerait l'universalité de l'interdit du Surmoi, 'Tu ne tueras point (les membres du in-group)'. Si nous ne possédions pas la capacité de tuer, il ne serait pas nécessaire de l'interdire. Afin de transformer un homme pacifique en tueur, le dirigeant doit l'absoudre de cet interdit. Ce qui doit être enseigné n'est pas l'agression hypothalamique, mais la suppression du contrôle cérébral. Ainsi que l'observait intelligemment Richard Holmes (1985) : 'Il est plus difficile d'apprendre aux soldats à se restreindre délibérément, qu'il ne l'est de leur insuffler un zèle combatif'.

Le moyen le plus sûr de persuader une nation de partir au combat est d'avoir un dirigeant très charismatique qui soit capable d'enlever les doutes ou les inhibitions que des citoyens individuels pourraient avoir à propos de l'opportunité de choisir une telle direction. La facilité relative avec laquelle un tel personnage peut contourner nos mécanismes cérébraux de contrôle – la base neurologique du Surmoi – et manipuler notre comportement, a des similitudes manifestes avec l'hypnose. Comme l'affirmait Freud, l'hypnose présuppose une propension à l'auto subordination chez le sujet, qui le rend hautement réceptif à la volonté de l'hypnotiseur ; et comme le savent tous ceux qui ont essayé l'hypnose, le succès de l'entreprise dépend du prestige de l'hypnotiseur aux yeux du sujet. Il n'est pas totalement absurde de suggérer qu'un dirigeant démoniaque comme Hitler puisse hypnotiser une nation entière pour la convaincre d'aller en guerre et de combattre avec une effrayante détermination, même lorsque les intentions derrière cette guerre sont intrinsèquement mauvaises.

Pour cette raison, les dirigeants sont indispensables pour organiser et poursuivre une guerre. La question à laquelle il faut trouver réponse est : pourquoi une activité si effroyablement cruelle, dispendieuse et destructrice s'impose-t-elle à eux ? Ici l'histoire peut venir à notre secours, du moins pour rechercher les raisons conscientes données par les dirigeants pour envoyer leur peuple faire la guerre.

Les historiens ont tendance à être globalement d'accord que les déclarations de guerre sont faites sur base d'une évaluation rationnelle et calculée des risques et des avantages de la recherche ou de la conservation du pouvoir. Dans son livre sur les *Causes de la guerre*, Geoffrey Blainey (1983) disait : 'La vanité du nationalisme, la volonté de répandre une idéologie, la protection des ressortissants nationaux dans un pays adjacent, le désir d'acquérir plus de territoire... tout cela représente le pouvoir sous différentes formes. Les objectifs conflictuels de nations rivales sont toujours des conflits de pouvoir.'

Ceci n'est pas une proposition originale, et je suis certain que Blainey ne souhaiterait pas prétendre qu'elle le soit. Les historiens ont dit ce genre de chose au moins depuis le cinquième siècle avant JC, lorsque Thucydide étudia les causes de la Guerre du Péloponnèse : 'ce qui rend la guerre inévitable', nous raconta-t-il, 'était l'augmentation du pouvoir Athénien et la peur que cela provoquait à Sparte'. Michael Howard (1983) cita ces deux historiens en les approuvant, et en même temps, il affirmait que les hommes font la guerre 'non pas poussés

par quelque incitant irrationnel ou émotionnel, mais à cause d'un excès de rationalité analytique.'

Alors que nous pouvons accepter que le souhait d'assurer ou de maintenir le pouvoir soit en effet un motif de guerre, nous devons nous demander si ce désir est un phénomène réellement rationnel et si les 'raisons' avancées par les dirigeants pour partir en guerre sont vraiment des raisons et pas des *rationalisations* de leurs désirs irrationnels et émotionnels. Pourquoi les dirigeants devraient-ils exalter le pouvoir et le placer au-dessus de la vie, de l'intégrité physique, du bonheur, de la paix et de la prospérité de leur peuple ? Le pouvoir est-il le bien suprême ? Le pouvoir vaut-il le carnage et la destruction de masse ? Et le pouvoir met-il fin à tous les maux ? Bien évidemment non, car ceux qui obtiennent le pouvoir par la guerre sont rarement satisfaits ; la faim du pouvoir est un appétit qui ne fait que grandir en mangeant. C'était le désir de puissance qui poussa des hommes comme Napoléon, Hitler et Genghis Khan à des conquêtes et des carnages toujours plus grands. Cela était-il raisonnable de leur part ? Ou bien étaient-ils saisis d'un besoin irrationnel qu'ils ne pouvaient pas comprendre, mais qu'ils pouvaient seulement tenter de combler ?

Pour un analyste, qui peut estimer l'ampleur énorme de l'influence des processus inconscients sur notre vie et notre comportement, la réponse à ces questions ne soulève que peu de doutes. Malgré quelques apparences du contraire, les politiciens ne sont finalement que des êtres humains, et ils possèdent l'équipement mental et émotionnel habituel chez les humains. Il est vrai qu'ils peuvent être doués pour évaluer des questions d'opportunité politique, mais ils le font rarement dans un état de détachement philosophique, spécialement lorsque de telles affaires sont une question de vie ou de mort. Nous savons tous qu'en ce qui concerne la prise de décision, les facteurs émotionnels sont souvent décisifs, particulièrement lorsque nous pensons être dos au mur. Dans de telles circonstances, les dirigeants politiques sont capables de se comporter de façon aussi agressive et aussi irrationnelle que n'importe qui, spécialement lorsqu'ils sont persuadés de pouvoir disposer d'une armée puissante et d'un peuple uni derrière eux. Les hypothèses psychologiques naïves faites par des historiens par ailleurs excellents, comme Michael Howard, proviennent en partie d'un manque de compréhension des ressorts de l'action humaine et en partie de l'erreur de ne pas faire la distinction entre les facteurs déclenchants et les facteurs prédisposants des événements historiques.

Un exemple familier servira à illustrer ce que j'entends par là. Lorsque j'allume le moteur de ma voiture, que je lâche le frein à main et engage la première vitesse, le facteur déclenchant du mouvement en avant du véhicule est la pression de mon pied sur l'accélérateur ; le facteur prédisposant est l'installation d'un moteur à combustion relié à un réservoir contenant du carburant. De façon similaire, il est vrai de dire que le facteur déclenchant d'une guerre peut se trouver dans la situation internationale qui règne, et dans les décisions stratégiques relatives à l'équilibre du pouvoir, mais la cause prédisposante réside dans la nature même de l'homme.

Le plus perspicace dans l'étude de cette nature n'était ni un psychologue, ni un historien, mais bien un philosophe, Friedrich Nietzsche. Le concept central de sa philosophie était celle de l'individu 'spécial', qui par la force de sa volonté, atteint une position dominante de pouvoir. Pour Nietzsche, la recherche du pouvoir était préexistante dans la nature humaine. Elle ne pouvait être attribuée à une cause extérieure, rationnelle ou irrationnelle : le pouvoir était une fin en soi. Freud réagit contre cette idée, insistant que c'était le sexe et non le pouvoir qui était la force de motivation primaire dans l'ensemble du royaume des mammifères, mais Alfred Adler revint à la première idée, affirmant que la recherche du pouvoir était l'expression d'un désir plus fondamental de supériorité. Selon Adler, cette volonté de pouvoir naissait bien souvent d'un sentiment d'infériorité et du besoin de le *compenser*. La division entre Adler et Freud ne survint pas parce que l'un des deux avait tort,

mais parce que, comme le vit Jung, ils avaient tous les deux raison. Ce qui provoqua leur séparation était l'intensité de leur engagement dans des systèmes archétypaux rivaux. Freud était tellement possédé par l'archétype de la sexualité qu'il ne pouvait supporter de reconnaître la validité des observations d'Adler. Jung (1963) était persuadé que la sexualité possédait pour Freud, qui était athée, une qualité *religieuse* : 'Freud était émotionnellement impliqué dans sa théorie sexuelle, à un degré extraordinaire. Quand il en parlait son ton devenait pressant... Une expression étrange, profondément émue apparaissait sur son visage... pour lui, la sexualité était quelque chose de *numineux*.'

La vérité est que nous sommes à la fois des animaux sexuels et avides de pouvoir, et que nous utilisons la violence pour satisfaire ces deux appétits. La psychologie occidentale a choisi de souligner l'appétit sexuel et de minimiser la recherche du pouvoir – d'une part, ceci est dû à l'influence de Freud et d'autre part, à une répugnance pour Nietzsche et pour les doctrines fascistes qui vinrent après lui. Si la psychologie de Adler fit peu de progrès, c'était parce que ses idées étaient moins révolutionnaires et moins passionnantes que celles de Freud, et aussi parce que Freud le répudia. Lorsqu'il apprit, peu après leur séparation, que Adler allait enseigner en Amérique, Freud remarqua, caustique, que son objectif était sans doute de délivrer le monde de la sexualité et de le baser sur la violence. En fait ni l'un ni l'autre n'auraient dû se faire du souci. Aussi longtemps qu'il y aura des êtres humains, il ne sera pas possible de délivrer le monde de l'une ou l'autre propension, car chacune des deux est aussi importante que l'autre. Tout comme les hommes recherchent l'âme sœur, ils recherchent aussi le pouvoir, et ceux qui sont extrêmement motivés dans la recherche du pouvoir (que l'on nomme parfois les mâles 'alpha' ou 'les cinq pourcents dominants) ne tenteront pas seulement d'atteindre une position élevée dans leur propre groupe mais rechercheront à dominer aussi d'autres groupes. Lorsqu'ils développent de telles ambitions 'impérialistes' ils utilisent souvent la coopération agressive de leurs compatriotes sous-dominants en leur promettant que leur soif de pouvoir, insatisfaite chez eux, pourra être assouvie ailleurs, parmi 'des races moindres'.

Lorsqu'il existe une trop grande compétition pour les ressources à l'intérieur de la population, une autre possibilité est que les mâles sous-dominants soient chassés dehors par l'oligarchie dominante avec le conseil 'Va vers l'Ouest, jeune homme'. En allant vers l'Ouest, le jeune homme entre en compétition pour les ressources de valeur avec les populations indigènes qui les possèdent déjà (par ex. les Indiens). Ceci ne lui pose pas trop de difficultés, pourvu qu'il puisse les pseudospécier et les massacrer avec des armes plus efficaces que celles qu'eux possèdent. Ainsi, ce que le mâle sous-dominant ne peut obtenir de son propre groupe, il peut s'en saisir chez d'autres groupes, moins à mêmes de lui résister. C'était dans cet esprit que des Européens déshérités émigrèrent au dix-neuvième siècle vers l'Amérique, l'Australie et l'Afrique du Sud pour dominer et déposséder les populations locales qu'ils trouvèrent là-bas. Mais ceci ne sont que des versions récentes et à grande échelle d'un processus qui s'est produit à une bien plus petite échelle depuis le début de l'humanité. C'est un des principes de base sous-jacent de la migration humaine.

Qu'ils satisfassent ou non leurs ambitions impérialistes, c'est parmi les 'cinq pour cent dominants' qu'un chef de groupe a tendance à émerger. Une grande proportion d'entre eux sont des personnalités agressives dont l'assurance a peu de chances de diminuer une fois qu'ils ont obtenu une position reconnue de pouvoir. Tout comme ils ont un penchant naturel à utiliser la violence pour acquérir et conserver leur domination personnelle, de la même manière ils trouvent aisé et approprié d'utiliser la violence pour promouvoir les intérêts de leur groupe. De tels individus se débrouillent bien dans les forces armées – pourvu que le service concerné soit prêt à promouvoir le talent et ne soit pas borné par une structure de classes, basée sur la naissance ou sur un favoritisme corrompu : au plus le dirigeant est agressif, au plus il sera capable d'inspirer l'agressivité à ses troupes.

Les armées doivent leur origine dans la passion masculine pour l'agressivité et le pouvoir. Le grade est l'ordre hiérarchique par lequel l'agressivité interne est canalisée contre l'ennemi. Un grade élevé domine les grades moins élevés et est agressif dans la manière d'affirmer son pouvoir – spécialement s'il est défié par ses subordonnés. Dans toutes les armées, les punitions les plus lourdes sont infligées aux hommes qui résistent, désobéissent, ou attaquent un supérieur. L'ordre hiérarchique est sacro-saint parce qu'il permet de contenir dans des limites raisonnables l'agressivité entre gradés, et parce qu'il assure que toute libération de l'agressivité soit canalisée vers le bas de la pyramide hiérarchique et vers l'extérieur en direction de l'ennemi. Comme l'observait Niko Tinbergen (1968) chez d'autres espèces vivant en société, l'inhibition de l'agressivité à l'intérieur du groupe provoque une re-direction de l'agressivité contre les individus en dehors du groupe. Donc, non seulement la hiérarchie militaire se protège elle-même par cette affirmation du pouvoir parmi ses propres rangs, mais aussi elle satisfait totalement à sa *raison d'être* (en français dans le texte), en affirmant la force de l'armée contre les adversaires de l'état. Ce qu'un soldat ambitieux recherche et ce qu'un bon soldat parvient à atteindre, est l'autorité sur ses subordonnés et la domination sur ses ennemis. La force motrice de sa vie est le désir d'un pouvoir toujours plus grand. Et lorsqu'un tel général est mis à la disposition de politiciens poussés également par la soif de pouvoir, il ne se passe pas beaucoup de temps avant que leurs voisins ne commencent à vérifier leurs défenses. Et ils ont bien raison.

Il existe un parallèle intéressant entre la dominance exercée par les dirigeants politiques et les officiers de haut rang sur leurs subordonnés et la manière dont l'hémisphère gauche cérébral exerce une domination sur l'hémisphère droit et le reste du cerveau. Cette dominance corticale équivaut à ce que j'ai nommé 'l'impérialisme de l'hémisphère gauche' (Stevens, 2002). Dans la culture Occidentale depuis le temps de la Renaissance, les fonctions logiques, mathématiques, technologiques et scientifiques de l'hémisphère gauche ont dominé de plus en plus les fonctions symboliques, imaginatives, artistiques et 'religieuses' de l'hémisphère droit. Ces évolutions se sont répercutées dans l'expansion impérialiste de l'influence Occidentale à travers le monde, par laquelle une oligarchie dominante 'hémisphérique gauche' a imposé sa volonté et ses idéologies (le matérialisme scientifique, le capitalisme, le communisme, le colonialisme, l'exploitation technologique des ressources mondiales, etc.) aux peuples sous-dominants du 'tiers monde'.

Alors qu'il est vrai que l'hémisphère gauche *est* concerné par ce genre de calculs rationnels que les historiens croient responsables des guerres, il exécute ces calculs au service d'impératifs plus profonds, jaillissant de ces régions sub-corticales du cerveau (par ex. le système limbique et le complexe striatal), qui sont le siège des modèles phylogénétiquement déterminés du comportement, tels que les relations amoureuses, le sexe, l'agressivité, la domination et la défense territoriale (Mac Lean, 1975). L'impérialisme de l'hémisphère gauche requiert pour cela une forme de collaboration disciplinée entre les centres corticaux et sub-corticaux - ressemblant à celle qui existe entre un général et ses troupes, ainsi que dans la psyché de chaque soldat, indépendamment de son rang, entre le Surmoi et le Ça.

Le genre d'hommes attirés par la vie militaire et qui font de bons officiers et sous-officiers sont ceux possédant de puissantes impulsions du Ça tenus sous contrôle par un Surmoi efficace mais conciliant. De tels hommes sont attirés par une organisation hiérarchique dédiée à l'utilisation collaborative de la violence parce que cela reflète leur propre organisation intra psychique. Certains soldats gardent leurs impulsions du Ça mieux sous contrôle que d'autres, et dans l'ensemble, ils ont tendance à atteindre des grades supérieurs à ceux de leurs collègues, qui se contrôlent moins. Les hommes avec un Surmoi inhabituellement fort et un Ça contrôlé de façon rigide ont tendance à avoir une personnalité autoritaire – le genre à être attaché à la tradition, à aimer le 'bull', et à attacher une importance excessive au détail. Alors que quelques hommes comme cela peuvent être utiles

en temps de paix, un trop grand nombre peuvent constituer une menace en temps de guerre. En effet, comme l'expliquait Dixon (1979), leur rigidité étouffe l'innovation, est le berceau de l'incompétence tactique, et inhibe la flexibilité à répondre de façon efficace à ce genre d'événements inattendus qui sont si typiques de la guerre. De la même manière, une armée composée de psychopathes agressifs, incapable d'exercer l'autodiscipline ou de laisser travailler leur Surmoi, seraient tout aussi inutiles sur le champ de bataille. Pour être efficace, chaque armée, comme chaque soldat, doit trouver un équilibre entre la capacité d'user de la violence et la capacité de la contrôler. Trouver cet équilibre est le but de l'organisation et de l'entraînement militaire. Une fois trouvé, il met dans les mains de la direction politique une arme d'une puissance dévastatrice.

Le premier historien à démontrer comment un dirigeant puissant peut exploiter le potentiel belliqueux d'une nation entière fut Plutarque (46-119 après JC) dans son étude sur Alexandre le Grand. Mais on ne doit pas chercher plus loin que le siècle passé pour trouver des preuves du pouvoir que possèdent les dirigeants charismatiques pour obtenir la complaisance non seulement des soldats, mais aussi des scientifiques, des industriels, et de populations entières pour organiser et soutenir la cruauté ineffable et la folie destructrice de la 'guerre totale'. Ceci n'a pas grand-chose à voir avec la raison mais a beaucoup à voir avec les facteurs non rationnels du fonctionnement archétypal. Un calcul rationnel était, par exemple, sans aucun doute à la base de la décision de Hitler de donner l'ordre à l'Armée Allemande d'envahir la Pologne en 1939 ; mais c'était une sorte de calcul totalement défectueux, et la décision émanait plus de la psychopathologie du Führer que de sa capacité à un raisonnement équilibré. S'il s'était arrêté après l'*Anschluss* et l'occupation des Sudètes, il aurait gagné tout ce que le peuple Allemand pouvait légitimement désirer. Mais rester le simple administrateur d'un Reich étendu eut été pour lui un purgatoire : il serait mort d'ennui. Il n'avait pas d'autre choix que de continuer. 'Je vais là où me le dicte la Providence, avec l'assurance d'un somnambule', disait-il. C'était un homme possédé, pas par une surabondance de rationalité, mais par un démon qui le mena à Ragnarök.

Quelque chose de similaire a dû être vrai pour ces autres individus obsédés du pouvoir comme Alexandre, Louis XIV, Napoléon, Guillaume II, Mussolini, et Saddam Hussein ; mais il faut souligner qu'aucun d'eux n'aurait pu réaliser ses desseins sanguinaires si la capacité et aussi la volonté de partir en guerre n'avait pas été préexistante parmi les siens en tant que potentiel archétypal susceptible d'être mobilisé. Si une capacité phylogénétique pour la violence de groupe n'existait pas chez l'homme, il est difficile d'imaginer comment même le dirigeant le plus persuasif ou la cause la plus juste ne pourrait jamais les enjoindre à faire la guerre contre leurs camarades.

Nous sommes maintenant en mesure de revoir comment cette capacité peut être mobilisée, et les stades par lesquels passe cette mobilisation.

## **PARTIR EN GUERRE**

Dès que la bannière est déployée, toute raison se retrouve dans la trompette  
(Proverbe Ukrainien)

Les systèmes archétypaux responsables de la guerre sont activés en général dans une séquence similaire à celle représentée au diagramme de la Figure 6.1. Des séquences différentes peuvent opérer à la genèse de différentes guerres, certaines étapes peuvent manquer, et la séquence peut être arrêtée ou retourner en arrière à n'importe quelle étape ; mais dans l'ensemble, la séquence définie ici, ou quelque chose de similaire, est suivie dans la genèse de la plupart des conflits armés entre groupes humains, quel que soit la taille des groupes et la puissance des armes à leur disposition.

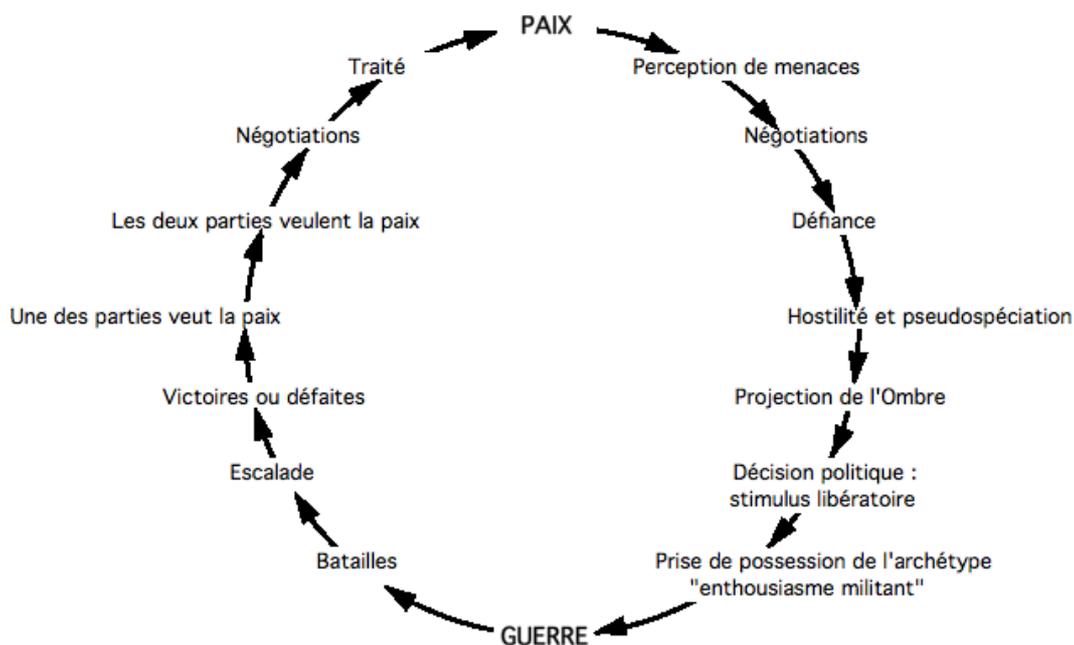


Figure 6.1 Le cycle de la Guerre et de la Paix

1. *Perception de menaces* : La première indication que 'l'état de relaxation' de la paix peut se terminer est la perception par les dirigeants du groupe que les intérêts de certains out-group sont en compétition avec les intérêts de leur in-group et qu'il existe une possibilité que cette compétition puisse devenir hostile.
2. *Négotiations* : Afin de vérifier la situation, on échange des émissaires et une phase de négociations intervient pendant laquelle chaque groupe tente de renforcer sa position au détriment de l'autre.
3. *Rupture et méfiance*: L'échec de ces négociations mène à une érosion de la confiance entre les deux parties, qui peut être accompagnée par l'expression d'un comportement hostile ou menaçant de la part de l'une ou des deux parties.
4. *Hostilité et pseudospéciation* : De puissants sentiments d'antipathie mutuelle coïncident avec un renforcement de la perception par les membres des deux groupes que l'autre groupe constitue une pseudo espèce contre laquelle il serait légitime d'utiliser la violence de groupe organisée.

*Projection de l'Ombre* : Alors que progresse le processus d'hostilité et de dénigrement mutuel, l'archétype de l'Ennemi (l'archétype de l'Ombre pour Jung) envahit la psyché des membres de chaque groupe et est projeté collectivement sur les membres de l'autre groupe. La détérioration des relations rend les contacts entre les deux groupes à la fois difficiles et dangereux et, en conséquence, on perd la possibilité de vérifier la réalité de la projection de l'Ombre mutuelle. Pour cette raison, la quantité et l'intensité de la qualité d'Ombre que chacun attribue à l'autre augmentent. Ce qui est activé et projeté, ce ne sont pas juste les archétypes du Mal et de l'Ennemi, présents dans l'inconscient collectif, mais aussi tout ce qui est réprimé et rejeté dans la psyché personnelle de chaque membre individuel des deux communautés. Le dirigeant habile va utiliser ce fait pour lancer une

5. guerre de propagande contre l'adversaire, afin d'augmenter les sentiments agressifs parmi son peuple et les préparer à répondre à l'ordre de passer de l'état de relaxation à l'état de mobilisation, au moment où celui-ci sera donné.
6. *Décision politique* : A ce stade, les dirigeants politiques de l'un ou des deux groupes doivent décider s'il faut ou non délivrer le 'stimulus libérateur' et mettre la population sur le pied de guerre. Leur décision sera influencée par des considérations stratégiques, tactiques et logistiques, mais aussi par la force de l'emprise sous laquelle ils se trouvent de leurs propres complexes de pouvoir ou par le fait qu'ils sont devenus les victimes de leur propre propagande. S'ils devaient donner l'ordre de mobilisation, cela confirmerait l'anticipation belliqueuse qui s'est déjà accumulée dans la population, et cela les ferait basculer dans un état collectif de 'possession' par les archétypes de la guerre. A partir de ce moment, leurs perceptions, leurs valeurs, leurs croyances et leurs modes de comportement coutumiers vont subir une profonde transformation.

Konrad Lorenz a appelé cela un état 'd'enthousiasme militant'. Sa description de ce terme révèle qu'il l'utilise d'une manière très proche de celle où Jung utilisait le terme *numinosum*. Lorenz (1964) écrivait, 'Le mot grec *enthousiasmos* implique qu'une personne est possédée par un dieu, le mot allemand *Begeisterung* signifie qu'il est contrôlé par un esprit, un Geist plus ou moins saint.' Lorenz définissait l'enthousiasme militant comme 'une forme particulière d'agression commune, clairement distincte mais pourtant fonctionnellement reliée aux formes plus primitives de petites agressions individuelles.'

Il continuait ainsi :

Chaque homme ayant des émotions d'une intensité normale connaît, par sa propre expérience, les phénomènes subjectifs qui accompagnent la réaction à l'enthousiasme militant. Un frisson parcourt le dos et, comme une observation plus précise le montre, le long de la partie externe de chaque bras. On plane, exalté au-dessus de toutes les obligations de la vie journalière, on est prêt à tout abandonner pour suivre l'appel de ce qui, au moment même de cette émotion spécifique, semble être un devoir sacré. Tous les obstacles sur son chemin n'ont plus d'importance, les inhibitions instinctives le retenant de blesser ou tuer son prochain perdent malheureusement une grande partie de leur pouvoir. Les considérations rationnelles, les critiques, et tous les arguments raisonnables contre le comportement dicté par l'enthousiasme militant sont étouffés par un renversement étonnant des valeurs, les faisant apparaître non seulement comme intenable mais aussi comme vils et déshonorants. Les hommes peuvent avoir le sentiment d'être absolument justes, même lorsqu'ils commettent des atrocités. La pensée conceptuelle et la responsabilité morale sont au plus bas.

Ce qui se passe psychiquement chez les individus peut être compris dans les termes des anciens concepts du *Gestalt*, de la forme et du fond. La psychologie du Gestalt propose que lorsqu'un besoin ou un appétit apparaît, comme la faim, la soif, le désir sexuel ou l'agressivité, une forme ou 'Gestalt' apparaît, et cette forme domine l'expérience émotionnelle et perceptive de l'individu. Lorsque le Gestalt s'impose, tous les autres attributs et stimuli intérieurs et extérieurs se fondent dans l'arrière-plan. Au même moment, l'organisme est physiquement motivé et orienté vers des activités et des objectifs qui satisferont ce besoin. Lorsque le besoin est satisfait, le Gestalt soit se désintègre ou se retire à l'arrière-plan et de nouveaux Gestalten prennent sa place.

C'est pour cela que lorsque le phénomène numineux de la possession archétypale se produit, et que les hommes passent par un état d'enthousiasme militant, leur attention

mentale est dominée par le Gestalt de la guerre, leur imagination agressive prend possession d'eux, et pendant leurs heures de veille ils se consacrent en planifications et préparations guerrières.

7. *La bataille est engagée* : Avec le commencement des hostilités physiques, le comportement de chaque groupe est vu comme une confirmation de la validité de la projection de l'Ombre faite par l'autre. Ces guerriers ou soldats dont la conscience n'avait précédemment pas été agitée par des sentiments agressifs, prennent maintenant conscience d'un désir d'attaquer et de détruire l'ennemi. Ce désir est puissamment intensifié, si par l'action de l'ennemi un camarade est tué ou gravement blessé. C'est alors que les sentiments de loyauté de groupe et d'implication personnelle augmentent considérablement. Comme le maintenait Lorenz, le prérequis le plus important pour le déclenchement de l'enthousiasme militant est la présence d'autres individus, tous mus par la même émotion.
8. *Escalade* : Les hostilités physiques persistent et l'implication des deux parties dans le conflit augmente en férocité avec en conséquence une escalade des dommages et des pertes subies.
9. *Victoire ou défaite* : la guerre continue d'être menée jusqu'à ce qu'une des parties obtienne une victoire décisive ou jusqu'au moment où l'on considère qu'il vaudrait mieux pour une ou pour les deux parties de cesser les hostilités.
10. *Restauration de la paix* : Des négociations sont engagées, et si elles aboutissent, il en résulte une suppression partielle ou virtuellement totale de la projection de l'Ombre, et la reprise des liens diplomatiques normaux.

## LES SYMBOLES DE LA GUERRE

Vous demandez, Quelle est votre politique ? Je dirai : C'est de mener la guerre sur mer, sur terre et dans les airs, avec toutes nos forces et avec toute la puissance que Dieu peut nous donner ; de mener la guerre contre une tyrannie monstrueuse, jamais surpassée dans le sombre et lamentable catalogue des crimes humains. C'est là notre politique. Vous demandez, Quel est votre objectif ? Je puis répondre en un seul mot : Victoire – victoire à tout prix, victoire malgré la terreur ; victoire quelle que soit la longueur et la difficulté de cette voie ; car sans victoire, il n'y a pas de survie.

(Winston S. Churchill dans une allocution à la Chambre des Communes, 13 Mai 1940)

Pour l'analyste qui s'intéresse quelque peu à la guerre, ce qui apparaît de façon renversante est combien ce phénomène est richement *symbolique*. La guerre vous fait réaliser dans quelle mesure l'homme est réellement une créature créant des symboles ; et aussi dans quelle mesure la guerre peut avoir contribué au développement de cette faculté. Sans symbolisme, le cycle de la guerre ne pourrait pas avoir lieu, parce que les émotions, croyances, et attitudes nécessaires ne pourraient jamais être générées dans la collectivité. Les archétypes se manifestent à l'esprit à travers des symboles, et ce sont ces symboles qui ont le pouvoir de convoquer Mars. En temps de paix, les armées et les armes représentent le symbole du pouvoir militaire que les politiciens déplacent sur l'échiquier mondial et manipulent au gré de leurs objectifs. Quand la guerre est déclarée, la victoire dépend autant de la capacité du dirigeant de manipuler les symboles archétypaux de la guerre que de l'efficacité des soldats et des armes à sa disposition. Avant tout, les hommes ne se laisseraient jamais entraîner vers le combat s'ils n'avaient pas été dynamisés par les symboles qui constituent leur Gestalt personnel de la guerre. Ils n'auraient pas non plus été en mesure d'attaquer l'ennemi s'il n'y

avait pas eu le pouvoir symbolique de l'imagination humaine ; la guerre n'aurait jamais pu avoir lieu, car elle aurait été littéralement inconcevable.

Alors que les troupes combattantes ne représentent qu'un petit pourcentage de la population totale d'une nation en guerre, elles sont supportées dans leur combat par la population, grâce à l'aptitude de celle-ci à s'identifier de manière symbolique avec ses forces armées, d'une façon très semblable à celle des fans supportant leur équipe de football. Ce support est aussi important pour le moral des troupes qu'il ne l'est pour le moral des équipes ; exactement comme les joueurs de football risquent de se blesser pour la victoire de leur camp, les soldats risquent de disparaître au service de l'état – qui devient le symbole de quelque chose de plus important que leur souhait personnel de rester en vie.

Les symboles, ainsi que Jung l'a démontré, sont des transformateurs d'énergie. Ils sont l'élément vital de la psyché. Ceci constitue en même temps leur gloire et leur fragilité. Alors que les symboles rendent possibles nos réalisations les plus créatives, ils peuvent aussi nous mener à notre perte, car ils nous procurent une capacité apparemment infinie d'aveuglement. Les symboles ne sont pas concernés par le vrai ou le faux, mais purement par la vitalité de la psyché. Il en résulte que les symboles nous permettent de croire des choses qui ne sont *pas* vraies et d'y répondre *comme si elles l'étaient*. Tout ce qui est nécessaire à un symbole pour se charger en énergie est que les circonstances extérieures *semblent* correspondre à une disposition archétypale similaire. La *validité* de cette correspondance est rarement remise en question car le Moi perd son objectivité par le flot des émotions *numineuses* que le symbole ramène à la conscience.

Le processus est plus facile à comprendre chez des animaux moins complexes que nous. Quand par exemple des épinoches mâles sont matures, leur ventre devient rouge. Si un mâle mature entre dans le territoire d'une autre épinoche, il est attaqué. Des expériences avec des répliques et avec des animaux vivants ont montré qu'il y a deux stimuli responsables de l'activation du mécanisme inné déclenchant le comportement de l'attaque : (1) le ventre rouge ; (2) la position verticale, tête en bas, du bombardier en piqué, que le mâle adopte lorsqu'il en menace un autre. Donc, si un mâle mature est présenté à un autre mâle, en position horizontale, il n'est pas attaqué car les circonstances extérieures ne correspondent pas à la disposition innée similaire. En position verticale, la constellation de stimulus requise est atteinte et l'attaque a lieu.

Le rouge-gorge Anglais a aussi tendance à voir rouge. Si un mâle à gorge rouge entre dans le territoire d'un autre, il est attaqué. Ici le stimulus déclenchant est la gorge rouge de l'intrus. Si on présente au propriétaire du territoire un modèle parfait de rouge-gorge, mais sans gorge rouge, il ne l'attaque pas. Mais si on lui présente un bouquet brut de plumes rouges, il se lance dans un assaut brutal et déterminé.

De manière similaire, chez les êtres humains, un système archétypal (comme un mécanisme inné de déclenchement) a besoin d'une constellation extérieure de stimuli pour le libérer ou l'activer. Tout comme le comportement sexuel est libéré par la proximité d'un partenaire consentant, le comportement agressif est libéré par la proximité d'un ennemi prêt à en découdre. Mais la propension innée pour le comportement sexuel ou agressif doit exister *a priori*, dans l'organisme pour que le partenaire ou l'ennemi puisse le provoquer.

Les archétypes responsables de la guerre chez les humains, ne sont pour cela pas constamment actifs en nous. Ils existent en tant que potentiel latent. La plupart du temps ils sont endormis dans l'attente inconsciente d'être réveillés. Pour qu'ils soient galvanisés dans l'action ils peuvent être libérés comme une réaction collective à une perception partagée de menaces venant d'un ennemi pseudospécifié ; et pour être effectif, la réaction doit être coordonnée par un dirigeant, ou groupe de dirigeants, perçus comme suffisamment compétents pour cette tâche. Autrement, les archétypes de la guerre reposent inertes et

inoffensifs dans les recoins sombres de l'esprit, comme des missiles nucléaires nichés dans leurs silos.

Lorsque la décision politique est prise d'envoyer le 'stimulus libérateur', c'est souvent suite à ce qui est considéré comme quelque acte de provocation par l'autre camp. Cet acte est alors cité comme un *casus belli*, à la fois dans la déclaration de guerre à l'ennemi et dans la harangue du dirigeant pour appeler son peuple à la guerre. Cet acte qui vient après les stades précédents de défiance, d'hostilité, de projection de l'Ombre, est ressenti comme 'la goutte qui fait déborder le vase'. Bien des exemples nous viennent à l'esprit – l'explosion du navire de guerre *Maine*, l'assassinat de l'Archiduc François Ferdinand, la 'violation' de la Belgique, l'entrée de troupes Nazies en Pologne, l'attaque Japonaise de Pearl Harbor – la liste est virtuellement infinie.

Le schéma présenté dans la Figure 6.1, est bien sûr effrontément simpliste ; rarement, pour ne pas dire jamais, le cycle ne suit inexorablement et sans accroc tous les stades. Un dirigeant politique ou un officier haut gradé peut, par exemple, décider de se lancer dans ce que ses compatriotes considèrent comme étant 'la mauvaise guerre, au mauvais endroit, au mauvais moment et en se trompant d'ennemi', comme le disait le Général Omar Bradley en parlant de la proposition du Général MacArthur de porter la Guerre de Corée en Chine, et dans ce cas le cycle est avorté au stade 6. Ou à défaut de cela, les dirigeants peuvent déclarer la guerre, mais ne pas réussir à convaincre les leurs de sa nécessité, et dans ce cas, le cycle peut devenir inerte au stade 7. Aucune action militaire décisive n'est prise, comme il advint aux Français et aux Britanniques durant la '*Drôle de Guerre*' de 1939-40. Ceci peut avoir un effet dévastateur sur le moral de la nation ainsi que sur celui des troupes au front.

C'est ce qui semble s'être passé aux Etats-Unis pendant la Guerre du Vietnam. Les raisons avancées par les administrations successives de mener cette guerre n'étaient pas assez persuasives pour éveiller l'enthousiasme pour la guerre, sauf dans une partie de la population. Dans la théorie du domino de l'expansion communiste, et le besoin d'y résister, il y avait en effet suffisamment de rationalité, mais précisément parce que c'était rationnel et non émotionnel, cela ne réussit pas à insuffler les archétypes de la guerre chez suffisamment de gens. Le Nord Vietnam semblait trop petit et trop lointain pour constituer une menace pour les Américains, qui par conséquent trouvaient le prix à payer pour cette guerre, en vies humaines et en ressources, à la fois excessif et injustifié. Il en résulta que les Etats-Unis, en tant que *nation*, restèrent au stade de la 'relaxation' et n'entrèrent jamais réellement dans le stade de la 'mobilisation'.

Ceci expliquerait aussi pourquoi tant de vétérans des combats subirent des dépressions nerveuses pendant et après la guerre. Une trop petite partie des troupes combattantes accédèrent au stade de 'l'enthousiasme militant'. Leurs dirigeants ne parvinrent pas à susciter des projections collectives du Surmoi d'une force adéquate pour libérer les hommes de la culpabilité de tuer, et trop nombreux étaient ceux qui se sentaient engagés dans une entreprise moralement frauduleuse, trop nombreux aussi ceux qui continuaient à voir les Vietnamiens comme des *êtres humains*, et non des 'sales Vietcongs' à 'éliminer'. Beaucoup de ces pauvres types durent donc porter une responsabilité individuelle pour ce qu'ils faisaient, et pour eux, l'horreur de ces faits était parfois intolérable.

Pour pouvoir aller en guerre avec quelque espoir de la gagner, il faut que le dirigeant persuade ses concitoyens, non seulement de la validité de son raisonnement et de la justesse de sa cause, mais aussi qu'il les persuade d'accepter sa représentation symbolique de l'ennemi. Par exemple, il ne suffit pas de les persuader qu'il existe une conspiration Juive Internationale liguée contre eux ; ils doivent aussi *croire* que les Juifs et leurs suppôts Slaves sont des bêtes infrahumaines qui doivent être exterminées avant qu'elles ne provoquent des dommages irrévocables aux gens. En d'autres mots, le dirigeant doit créer un climat dans l'opinion avec lequel ses concitoyens perdront leur objectivité et commenceront à confondre,

ce que Erich Fromm appelait, 'une validation consensuelle' avec une 'justification rationnelle'. Ce qui veut dire qu'il doit manipuler l'opinion publique de manière à provoquer un effet boule-de-neige, convainquant de plus en plus de gens de croire que parce que certaines idées et sentiments sont partagés par la majorité de la population, ces idées et sentiments *doivent* être vrais.

Bien que le cycle paix -> guerre -> paix puisse théoriquement être mis à l'arrêt à tout moment, l'impulsion naturelle du cycle est d'avancer dans le sens horlogique. Arrêter le cycle à un stade proche de la déclaration de guerre, requiert une grande énergie de la part des protagonistes, et ce besoin d'énergie augmente d'autant plus que l'état de conflit entre eux persiste. A un moment, la tension devient insoutenable et il y a soit (1) un acte de provocation qui est la goutte qui fait déborder le vase et provoque la guerre, ou (2) un accord mutuel pour réduire la tension et retourner à un stade précédent du cycle. Avec de la bonne volonté et une gestion subtile, il est même possible de renverser le cycle et de retourner à la paix.

Pendant la période de la Guerre Froide entre les Blocs de l'Est et de l'Ouest, qui durèrent de 1947 à 1989, les relations oscillèrent entre les stades (3) et (5). Il y eut quelques occasions périlleuses où elles progressèrent jusqu'au stade (6) – lorsqu'il y eut des provocations de dernière limite comme le déploiement des missiles soviétiques à Cuba, l'occupation militaire de l'Afghanistan, et les bombardements US au Nord Vietnam et au Cambodge. Un retour sans précédent vers le stade (2) eut lieu vers la fin des années 1980 avec la conclusion d'un traité bannissant les missiles de moyenne portée en Europe. Ceci marqua le début de la fin des hostilités de la Guerre Froide, et aboutirent à la reprise de relations diplomatiques normales.

Le problème est qu'une défiance de longue date provoque un durcissement des attitudes ennemies. Au cours des années, les planificateurs militaires des deux côtés du Rideau de fer se sont familiarisés avec le postulat de la guerre, inventant et révisant constamment les plans d'urgence des actions à prendre par les responsables des opérations, pas *si* la guerre éclatait, mais *quand* la guerre éclatera. Le problème alors, comme toujours avec cette tournure d'esprit, est qu'elle encourage l'élan en avant du cycle de guerre, comme cela se passa les années et les mois précédant la guerre de 1914. Dans ces circonstances, les fureurs de la guerre atteignent des sommets, et parfois se déchaînent. Il est alors trop tard et il est impossible de les arrêter. Heureusement, l'Empire Soviétique se désintégra avant que ce terrible scénario, que les deux camps avaient planifié, ne puisse se réaliser dans une guerre nucléaire totale.

Mais comme ne manquent jamais de le souligner les historiens, chaque guerre a ses propres antécédents, ses propres circonstances particulières, et il n'existe pas deux guerres dans l'ensemble de l'histoire mondiale qui se soient déroulées de la même façon. Elles sont toutes néanmoins, des variations sur un ensemble de thèmes archétypaux. Et lorsque nous scrutons profondément les processus qui les sous-tendent, nous rencontrons des impératifs inconscients d'une telle antiquité et d'une telle puissance, qu'ils se moquent de nos préoccupations contemporaines, avec ses détails concernant la puissance politique et militaire. En les confrontant, nous devons cesser d'imaginer de façon optimiste que nous sommes des créatures essentiellement rationnelles, et reconnaître que la psyché humaine héritée de l'évolution, avec toutes ses contradictions irrationnelles, est infiniment plus envahissante qu'un quelconque développement récent, comme la civilisation ou l'utilisation de la pensée rationnelle. Brisez l'enveloppe de la personne civilisée, et les attitudes primitives réapparaissent. Ignorer 'L'Homme-Agé-de-Deux-Millions-d'Années' qui est en nous (Stevens, 1993) est l'inviter à nous mener à la perte. Notre survie *exige* que nous en tenions compte.

## Faire la Paix

Il est plus facile de faire la guerre que la paix.

Georges Clemenceau, 1919

Nous devons être patients – faire la paix est plus dur que faire la guerre.

Adlai Stevenson, 1946

Au plus une guerre se prolonge, et au plus elle détruit la vie et les biens personnels, au plus la paix devient attrayante. Lorsque la fatigue de la guerre rassemble finalement les hommes autour de la table de conférence, ils se bornent, en règle générale, à obtenir la meilleure paix possible (ils appellent cela ‘Une Paix honorable’) pour le conflit en question, en espérant que cela les dépannera jusqu’au début de la prochaine guerre. ‘Les alliances pacifiques sont le ferment des guerres,’ disait Lénine. ‘L’une est la condition de l’autre.’

Et pourtant, très rarement, il arrive qu’émergent à ces moments-là des hommes ayant une vision, qui font l’affirmation surprenante qu’il faut qu’il y ait une fin à la guerre, que la dernière guerre devrait être ‘la guerre pour mettre fin à toutes les guerres’, que les avantages de la paix sur la guerre sont tellement importants, que la paix qui vient d’être conclue devrait être faite de façon à garantir de durer pour toujours. On avait espéré ce résultat après la Paix de Westphalie (1648) et du Traité de Versailles (1919). Dans l’ensemble, il n’y a que peu de différences entre les résultats des Traités de Paix Éternelle et ceux des traités moins ambitieux qui habituellement marquent la fin des guerres – sauf que finalement, les moins ambitieux ont tendance à durer plus longtemps.

L’impossibilité de ces tentatives méritantes d’établir une paix durable, est l’aune à laquelle on mesure à la fois l’énormité du problème et l’incapacité qu’ont eue les faiseurs de paix de saisir la nature archétypale de la guerre. Jung écrit :

Les archétypes sont comme les lits de rivières qui sèchent lorsque l’eau les déserte, mais qui peuvent se remplir à tout moment. Un archétype est comme un ancien cours d’eau le long duquel l’eau de la vie a coulé pendant des siècles, en se creusant un profond canal. Au plus longtemps elle a coulé dans ce canal, au plus il est probable que tôt ou tard, l’eau reviendra dans son ancien lit. La vie de l’individu en tant que membre de la société et plus particulièrement comme étant une partie de l’état, peut être considérée comme un canal ; mais la vie des nations est une grande rivière sauvage totalement hors du contrôle humain...Donc la vie des nations se déroule sans contrôle, sans guidance, sans savoir où elle se dirige, comme un rocher qui tombe sur le flanc d’une colline, jusqu’à ce qu’il soit arrêté par un obstacle plus fort que lui. Les événements politiques vont d’une impasse à l’autre, comme un torrent pris dans les ravins, les criques et les marais. Tout contrôle humain s’achève là où l’individu est pris dans un mouvement de masse. C’est alors que les archétypes entrent en fonction, comme il arrive aussi dans la vie des individus lorsqu’ils sont confrontés à des situations qu’ils ne peuvent pas affronter d’une manière habituelle.

(CW 10, par. 395)

Depuis l'effondrement de l'Union Soviétique, le danger d'une guerre nucléaire a reculé, mais le monde n'est pas devenu plus sûr pour autant. D'après conflits entre groupes nationaux et groupes ethniques continuent d'être sanglants et généralisés et pourraient facilement échapper à tout contrôle, particulièrement lorsque les nations concernées – l'Inde et le Pakistan par exemple – possèdent des arsenaux nucléaires. Dans les circonstances présentes de terrorisme, avec la 'guerre' qu'on lui fait et la disponibilité d'armes de destruction massive, le point de vue de Jung de cette progression aveugle et inconsciente des affaires des nations est très alarmante. Et pourtant, sa compréhension se rapproche plus de la vérité que les propos apaisants des rationalistes optimistes, dont les explications de la guerre et les remèdes proposés pour sa prévention, se sont montrés aussi faciles en théorie qu'ils furent inefficaces en pratique.

Si nous examinons certaines de ces théories non archétypales avec du recul, il n'est pas difficile de comprendre pourquoi les tentatives de construire une paix durable sur ces bases étaient condamnées d'avance. Prenez par exemple la vision libérale humanitaire, que les guerres étaient dues aux ambitions grandioses des rois. Le remède était simple : abolissez les monarchies, et remplacez-les par des démocraties républicaines. Dès que l'on permettrait au peuple de contrôler sa propre destinée, les guerres cesseraient automatiquement : ces gens respectables croyaient en effet qu'il était inconcevable que les masses n'élisent jamais un gouvernement disposé à les engager dans la guerre.

C'était un argument séduisant. Et pourtant, lorsque les révolutions libertaires apparurent, à commencer par la Révolution Française, elles apportèrent avec elles une ère de guerres plus terribles que tout ce que l'on avait connu précédemment.

Peut-être les Français républicains croyaient-ils, comme les communistes de notre époque, qu'en se proclamant les libérateurs de l'humanité, ils seraient accueillis comme des frères par ceux dont ils envahissaient les terres. Au lieu de cela, comme nous l'aurions prédit, les Français égalitaires ne réussirent qu'à activer l'archétype de l'Ennemi chez ceux qu'ils cherchaient à libérer ; et au lieu d'être salués comme des sauveurs, ils furent pseudospéciés comme des bêtes féroces et massacrés au nom du patriotisme. En fait, l'héritage de la mission de libération de Napoléon n'était pas l'établissement d'une fraternité universelle des hommes, mais la naissance de ce foyer de pseudospéciation, l'état-nation – cette entité politique efficace qui rendit possible les conflits militaires du futur, horribles et destructeurs.

L'explication avancée par les marxistes n'est pas plus adéquate. Marx croyait que les guerres étaient une conséquence directe du système capitaliste ; qu'elles étaient déclenchées en fonction du besoin en matières premières, en marchés captifs, et en main-d'œuvre bon marché. Marx était persuadé que le Socialisme abolirait la guerre par le simple fait du renversement du système capitaliste et l'établissement d'une fraternité des hommes par la solidarité internationale du prolétariat.

Mais ce mythe marxiste – comme le mythe libéral – sombra avec les réalités archétypales de 1914. La Deuxième Internationale avait appelé les partis ouvriers de tous les pays à renoncer à toute guerre 'bourgeoise' et à oublier leurs différences nationales au nom de l'unité de la 'lutte des classes'. Lorsque la Première Guerre Mondiale éclata, Lénine était ravi, car il était convaincu que cela devait annoncer une grande Révolution Internationale. La guerre entre nations deviendrait en effet une guerre entre classes. Mais lorsque les déclarations de guerre commencèrent à arriver dans les chancelleries Européennes en 1914, l'identité patriotique avec sa propre nation se révéla bien plus forte que l'identité politique avec sa classe. La pseudospéciation exerça son influence habituelle. Le défi posé par l'ennemi étranger *ante portas* fit disparaître les divisions de classes et rassembla les peuples dans une résolution commune de lui résister et de le vaincre. Chaque parti socialiste jeta tout son poids dans l'effort de guerre de son propre pays, et les courageux travailleurs d'Autriche et

d'Allemagne marchèrent pour aller se battre contre les vaillants travailleurs de France et de Grande-Bretagne, de Belgique et de Russie, et ils se massacrèrent l'un l'autre par millions.

Marx était persuadé qu'il n'y avait que trois types de guerres : les guerres entre états capitalistes, les guerres entre états capitalistes et états socialistes, et les guerres de libération anti-coloniales. Dans la vision marxiste-léniniste, les guerres entre états socialistes étaient impensables, car il n'existait aucune cause sociale ou économique pour de telles guerres (et selon les marxiste-léniniste, une guerre ne peut survenir *que* pour une cause sociale ou économique). Quoi qu'il en soit, l'aveuglement de ce point de vue fut démontré au sein du bloc Soviétique lui-même, où le nationalisme se montra plus fort que le socialisme, et il révéla par ce processus, que les archétypes sont plus forts que les théories. Des mouvements de libération nationale allaient trouver un immense support populaire en Afghanistan, en Arménie, en Azerbaïdjan, en Tchécoslovaquie, en Allemagne de l'Est, en Estonie, en Hongrie, en Lettonie, en Pologne et en Ukraine et nécessitèrent une répression militaire à grande échelle pour les réprimer. Ironiquement, ce fut Marx lui-même, s'adressant aux Prussiens, qui déclara : 'Vous avez absorbé la Pologne, mais vous ne pourrez jamais la digérer.' L'Union Soviétique succomba finalement aussi aux mêmes affres de la dyspepsie.

Une autre approche théorique, que nous avons abordée dans un chapitre précédent, est le point de vue médical, qui considère la guerre comme une maladie de la société. Selon cette théorie, les gens en bonne santé ne seraient ni violents ni agressifs, et les sociétés saines ne seraient pas belliqueuses. La guerre serait donc un état pathologique, un symptôme des sociétés malades. Le remède serait de modifier nos institutions sociales, afin de libérer l'éthique fondamentale et la générosité de l'humanité. Nous devrions bannir l'injustice, redistribuer les richesses, désarmer les soldats, abattre les prisons, abolir les passeports et les frontières nationales, apprendre un langage commun, et apprendre aux peuples de toutes les nations à coopérer l'un avec l'autre pour créer un monde meilleur. Alors, toutes les sociétés deviendraient 'saines' et elles cesseraient de faire la guerre.

Malheureusement, cette proposition séduisante ne tient pas compte de trois facteurs importants : l'universalité de la guerre, les fonctions biologiques de l'agressivité, et l'absence d'une définition reconnue de ce qui constitue la santé d'une société.

Pour nous rapprocher le plus possible d'une description de bonne santé, il faut définir ce qui est caractéristique à un fonctionnement 'normal'. La maladie signifie que l'on s'éloigne de cette norme. Toute autre description manque d'objectivité. Ces sociologues qui parlent d'institutions 'pathologiques' et de sociétés 'malades', avilissent en fait le langage médical. Ils font des jugements de valeur sous la forme d'un diagnostic médical ; ils utilisent le mot 'maladie' dans un sens péjoratif, pas dans un sens psychiatrique. En l'absence de tout critère objectif pour savoir ce que pourrait être une société saine, il ne peut exister aucun moyen de définir une société malade – sauf dans les termes des préjuges personnels du diagnosticien, de ses penchants et de ses suppositions. Le seul résultat est alors une projection de l'Ombre sur la société. En faisant de la société un bouc émissaire, nous concevons encore un autre moyen d'échapper à la responsabilité de notre propre destructivité. De plus, si la guerre est réellement un symptôme de maladie, alors l'immense majorité des sociétés humaines doivent être en effet très malades, et l'ont probablement toujours été. En fait, les sociétés entièrement pacifiques sont malheureusement tellement rares qu'il faut se poser la question de savoir si c'est elles, et non leurs homologues belliqueuses, qui sont anormales et 'malades'.

L'échec des approches théoriques précédentes du problème de la guerre, telles que celles dérivées du libéralisme, du marxisme et de la médecine sociale, est à la mesure de leur négligence de la dimension archétypale et évolutionnaire. Ce qui nous incite à entrer en guerre l'un avec l'autre est quelque chose qui est implanté si profondément en nous qu'on ne pourra jamais le chasser avec une législation, ou l'enlever comme une verrue indésirable. Si nous pouvions un jour réussir à rendre la guerre obsolète, ce ne sera pas en banalisant la

nature du problème, mais en faisant face à sa profonde et ancienne complexité. Ceci nous oblige à réaliser un exploit jamais encore atteint par aucune autre espèce dans l'histoire de notre planète – l'utilisation de notre capacité d'attention consciente (*conscious awareness*), de façon à faire triompher le génie civilisé sur les instincts du chasseur Paléolithique, et à obtenir la victoire de l'esprit sur la génétique.

Ceci est-il possible? Et si ce l'est, comment faire? Pouvons-nous changer notre nature biologique? Pouvons-nous modifier les archétypes? Si ce n'est pas le cas, y a-t-il un moyen de désactiver ou d'inhiber systématiquement et pour longtemps les archétypes de l'agression en groupe? Si cela n'est pas possible, y a-t-il un moyen de trouver des débouchés alternatifs ou des gratifications de substitution à la propension archétypale de faire la guerre? Et finalement, est-il possible, par un acte collectif et par une volonté consciente, que l'humanité puisse se grouper et décider de ne plus jamais répondre activement aux archétypes de la guerre ?

Puisque ceci est la racine du problème, tournons-nous d'abord vers la biologie.

## INGÉNIÉRIE GÉNÉTIQUE

L'homme, considéré sur le plan biologique, et quoi qu'il puisse représenter par ailleurs, est simplement le plus formidable de tous les prédateurs, et même le seul qui s'attaque systématiquement à sa propre espèce.

William James

Un modèle de comportement comme l'usage de la violence entre groupes humains n'existerait pas aujourd'hui s'il n'avait pas contribué à l'évolution et à la survie de notre espèce. Si à quelque moment dans le passé, il s'était montré inadapté ou dysfonctionnel, lui-même, ou l'espèce aurait disparu.

Maintenant que la violence entre groupes *est* devenue à la fois inadaptée et dysfonctionnelle, existe-t-il une quelconque possibilité que ce comportement puisse être éliminé avant que nous ne le soyons ?

En théorie, il y a plusieurs manières permettant de perdre une caractéristique inadaptée ; l'une est le processus normal, incroyablement lent de la sélection naturelle, opérant sur les mutations génétiques qui surviennent spontanément et par hasard. Ceci a malheureusement peu de chances de nous sortir de la situation difficile où nous nous trouvons. L'élimination sélective, même de caractéristiques mineures peut prendre des centaines de milliers d'années. Un modèle de comportement majeur, comme le regroupement des mâles pour les activités agressives est une partie si ancienne et fondamentale de notre répertoire comportemental que, dans le cours normal des événements de l'évolution, il faudrait des millions d'années de pression sélective pour induire sa disparition. Contrairement à ce mode de progression mortellement lent, l'évolution technologique de nos systèmes d'armements évolue à la vitesse de la lumière, et si nous attendons que la pression biologique nous transforme, il est peu probable qu'il reste encore quelqu'un sur terre pour jouir des avantages de cette tranquillité nouvellement acquise. Quelque chose peut-il être fait pour accélérer le processus?

Le Dr Richard Snipes (1976) suggéra une façon de faire : doter toutes les nations de la terre de systèmes d'armements nucléaires avancés. Nous devrions alors avoir créé un environnement sélectif, opposé à l'esprit guerrier, en ce sens que chaque société aurait une plus grande chance de survie en choisissant délibérément de ne *pas* faire la guerre. Les sociétés qui néanmoins persisteraient à faire la guerre disparaîtraient ; et si elle n'emportait pas avec elle les derniers d'entre nous, la guerre pourrait disparaître dans quelques milliers d'années.

Cette proposition n'ayant pas été saluée d'un enthousiasme universel, une procédure quelque peu moins hasardeuse serait d'appliquer notre brillant savoir-faire technologique au

problème de savoir comment changer notre héritage génétique afin de rendre les hommes pacifiques, alors qu'avant ils se tournaient vers la violence. Puisque la sélection génétique serait trop lente pour nous sauver, nous pourrions peut-être nous sauver nous-mêmes par l'ingénierie génétique. Les techniques nécessaires ne sont pas encore disponibles, c'est vrai, mais il est tout à fait probable qu'elles pourraient être développées si nous consacrons à la recherche nécessaire une fraction des ressources que nous investissons maintenant dans le développement des armes.

Ceci pourrait en effet être notre seule planche de salut, mais les implications politiques et éthiques d'une telle voie sont assez stupéfiantes. Par exemple, quel effet aurait l'élimination de nos capacités agressives sur la créativité humaine, sur la sexualité, la détermination, la volonté de puissance, et sur l'incitation à l'autoréalisation? Et si l'on découvrait la biotechnologie nécessaire, qui prendrait la décision politique de l'utiliser? L'adoption d'une telle politique serait de loin plus dramatique que le désarmement universel, car les gouvernements devraient légiférer pour éliminer la substance même qui fait les troupes d'élites.

Il est probable que les archétypes eux-mêmes ne permettent pas que cela arrive. Ils veilleraient à ce que la population perçoive collectivement tout gouvernement déterminé à implémenter une telle politique comme enclin au suicide national, et se chargeraient de le chasser du pouvoir. De plus, pour chaque politicien souhaitant proposer les mesures nécessaires, il y en aurait d'autres qui souhaiteraient 'dans l'intérêt de la défense nationale' ordonner la biosynthèse d'un corps de marines de surhommes violents, plus féroces que tout ce que l'on a rencontré dans le passé, tout au long de l'histoire militaire. Ce n'est que dans le cas où un dictateur mondial était dans la position de pouvoir ordonner la suppression du potentiel agressif de la population du monde entier, qu'une telle solution serait applicable – mais même dans ce cas, il devrait sans aucun doute envisager la nécessité de faire une exception pour son propre garde du corps ! De quelle autre façon pourrait-il espérer appliquer cette politique ?

Pour ces raisons, il semble donc que nous soyons condamnés à ce que notre aptitude pour la guerre et pour le terrorisme nous accompagnent encore pour de longues années à venir. Il est certain qu'elle continuera à exister longtemps dans le futur – si nous permettons au futur d'exister - sous la forme d'un potentiel collectif, parce que les innovations biogéniques qui seraient nécessaires pour éliminer la guerre sont trop radicales, trop importantes, et politiquement trop peu pratiques à appliquer.

La possibilité de violence armée nous accompagnera aussi longtemps que nous resterons constitués de la même manière. Le fait que nous possédons maintenant des armes nucléaires et biologiques ne change rien à cette possibilité. Cela signifie qu'à partir de maintenant nous aurons à vivre dans un monde menacé en permanence d'annihilation. L'espoir ne peut venir que de notre clairvoyance à percevoir cette menace et de la détermination que nous exerçons collectivement pour contrecarrer sa réalisation.

## **INACTIVATION ET INHIBITION**

*Suppose qu'ils fassent la guerre et que personne ne vienne ?*

Titre de film, 1970 (*Suppose they gave a war and nobody came?*)

Jung faisait la distinction entre les images, motifs et modèles de comportement archétypaux d'une part, et les *archétypes en tant que tels*, d'autre part. Il devait faire cette distinction afin d'éviter d'être soupçonné de *Lamarckisme* – accusation formulée à son encontre par certains de ses détracteurs – c'est-à-dire qu'il adhérerait à la théorie discréditée, que des

caractéristiques acquises au cours de la vie d'un individu pouvaient être transmises génétiquement à la génération suivante. Jung niait pourtant toute sympathie avec les théories de Lamarck, insistant que les images, idées et comportements archétypaux ne sont pas hérités en eux-mêmes. Tout ce que l'on hérite est *la propension archétypale* d'exprimer des images, des idées et des comportements de ce genre. Biologiquement, cette position est parfaitement respectable. Ce n'est pas plus Lamarckien que de suggérer que les êtres humains héritent une propension à parler ou à marcher debout sur deux jambes.

C'est parce que les *archétypes en tant que tels* responsables de nos propensions belliqueuses sont déterminés génétiquement que, pour les raisons discutées plus haut, ils ne peuvent pas être altérés ou supprimés. N'y a-t-il donc rien que l'on puisse faire pour les décourager, les déplacer, ou les transcender ? Il y a de bonnes raisons de supposer que l'on peut faire quelque chose.

En premier lieu, il semblerait que différents systèmes archétypaux possèdent à des degrés variables, la capacité de rechercher leur propre actualisation, car certains sont plus rapidement activés que d'autres. Et même, il semble qu'il y ait une hiérarchie d'archétypes, en ce sens que certains archétypes peuvent rester inactivés sans détriment pour l'individu, alors que d'autres, lui nuisent gravement s'ils restent inactivés. Par exemple, le manque d'activation de l'archétype de la mère pendant la petite enfance, peut provoquer de graves distorsions de la personnalité ou même la mort. Si les systèmes archétypaux responsables du comportement agressif et de l'hostilité envers les étrangers ne sont pas activés, cela peut avoir des conséquences moins destructrices pour le développement de la personnalité, mais cela aurait été fatal dans l'environnement dans lequel notre espèce a évolué. Le degré d'activation du potentiel archétypal pour l'agressivité, chez un individu donné, dépend de ceci : grandit-il dans une culture où la violence est encouragée, ou dans une culture où on la décourage ; mais même dans la plus pacifique des cultures, il n'est pas possible d'éliminer complètement toute violence. Les modèles de comportement agressif sont évidents chez tous les jeunes enfants, particulièrement les garçons, quel que soit le milieu dans lequel ils sont nés.

Mais comme pour le sexe, l'agressivité peut être contrôlée. Il y a des aires dans le cortex frontal du cerveau responsables de l'inhibition des propensions ataviques de l'hypothalamus. Ces centres supérieurs sont sensibles aux influences culturelles, et il semble raisonnable de suggérer que si nous souhaitons habiter un monde moins agressif, nous ne devrions rien faire pour encourager l'actualisation du système agressif archétypal. Les parents, les enseignants et les producteurs de télévision pourraient faire beaucoup pour aider à aller dans cette direction. Si nous ne pourrions jamais éliminer les conflits dans le monde, nous pourrions en tout cas aider à diminuer les tensions entre groupes en procurant au monde des modèles non violents d'expression du conflit – et de sa résolution. Dans l'état actuel des choses, les parents encouragent toujours leurs fils à être prêts à se défendre avec les poings, et leur donnent des armes comme jouets à Noël ; et l'Amérique est leader mondial dans le secteur très rémunérateur de la violence vidéo et télévisuelle. Tout ceci pourrait être changé. La question est : Est-ce que les archétypes nous permettraient de changer cela, dans les circonstances menaçantes qui prévalent ?

C'est là le souci qui doit hanter toute réflexion sur les moyens d'inhiber l'agression. En théorie cela devrait être facile. On devrait faire tout ce qui est possible pour renverser les procédures usuelles de mobilisation des archétypes de la guerre. Au lieu de préparer les garçons à la guerre, nous devrions les éduquer pour la paix ; au lieu de distribuer les symboles de violence, nous devrions célébrer les symboles de la coopération et de la tranquillité ; à la place de la propagande belliciste, nous devrions encourager les arts pacifiques ; au lieu de tolérer les groupes de mâles dédiés à l'agression physique, nous devrions insister à ouvrir tous les groupes aux femmes ; au lieu de stimuler l'excitation hypothalamique, nous devrions

promouvoir le contrôle cérébral ; et au lieu de choisir des dirigeants prompts à nous mobiliser pour la guerre, nous devrions choisir ceux dont le premier souci est de préserver la paix.

Malheureusement, de telles prescriptions, bien qu'elles semblent rationnelles, ne tiennent pas compte de l'influence extra rationnelle que les archétypes exercent sur nos perceptions. Konrad Lorenz (1966), par exemple, fit la proposition sensée que les dirigeants devraient utiliser leur pouvoir de persuasion pour *empêcher* l'induction de l'enthousiasme militant parmi les masses en temps de crise internationale. 'Les politiciens honnêtes' écrivait-il, 'travaillant pour le bien de l'humanité, doivent supprimer une feuille du livre du démagogue et utiliser la connaissance qui sous-tend les méthodes des fauteurs de guerre, pour empêcher les guerres'. Mais hélas, il y a peu de chances qu'un dirigeant mondial suive les conseils de Lorenz, d'une part parce qu'il considérerait une position pacifiste comme une trahison du mandat qu'on lui a donné, et d'autre part parce qu'il ne pourrait jamais convaincre son peuple qu'il a agi dans leur intérêt. Un tel dirigeant pourrait éventuellement obtenir le pouvoir en temps de paix, mais dès que la réponse archétypale à une menace venant d'un out-group est alertée, le système archétypal correspondant, responsable de déclencher le cycle de la guerre (Figure 6.1) assurerait qu'un tel dirigeant soit écarté du pouvoir – comme cela est arrivé à Neville Chamberlain en 1940. Jusque et y compris pendant les accords de Munich de 1938, Chamberlain était largement apprécié pour sa modération et son dévouement à la cause de la paix ; mais dès que la bataille fut engagée, il fut rapidement évincé, et après cela stigmatisé comme archi conciliant, recherchant la paix à tout prix. Les impératifs archétypaux ne se laissent manipuler par un contrôle conscient que dans une mesure bien plus modeste qu'on aimerait le croire.

Les mêmes considérations s'appliquent à la suggestion que les décisions des mâles concernant l'utilisation de la force armée devraient, dans l'intérêt de la paix, être soumises à l'influence féminine. La proposition mérite néanmoins d'être sérieusement prise en considération. Puisque les associations exclusivement mâles qui promeuvent le regroupement pour l'agression, sont strictes concernant l'exclusion des femmes, que se passerait-il si de telles associations étaient obligées par la loi d'admettre des femmes ? Ceci pourrait se faire, par exemple de la même manière que le fit Gouvernement Indien, qui décréta que les 'intouchables' devaient recevoir une même proportion de sièges dans toutes les législatures, et soient assurés de privilèges spéciaux destinés à compenser la discrimination dont ils avaient souffert à travers l'histoire. Peut-être, comme le suggéra Lionel Tiger (1971), pourrait-on garantir aux femmes une proportion de postes, non seulement dans les législatures, mais aussi dans les corps décisionnaires s'occupant de la défense et de la guerre.

Quoi qu'il en soit, on peut se faire une petite idée des effets qui pourraient être provoqués si l'on contrecarrait le modèle archétypal, même si les hommes étaient disposés à collaborer dans leur implémentation. Il est peu probable que les gouvernements soient prêts à introduire la législation nécessaire, sauf si leurs adversaires potentiels exprimaient la volonté de faire de même. Il y a aussi le problème posé par le manque d'enthousiasme général des femmes à entrer dans le maelström de la vie politique, avec ses luttes de pouvoir masculines, ses conflits de statut, et les réparations publiques de tous les maux. Chez ce petit nombre de femmes qui a réussi en politique, les qualités de l'animus en endurance, en détermination, et la volonté de dominer étaient plus évidentes qu'une compassion maternante pour la vie ou une préoccupation Éros pour les valeurs des relations humaines. Loin d'être hostiles à la guerre, elles l'ont dans l'ensemble soutenue, et, comme dans le cas de Margaret Thatcher, l'ont organisée et menée jusqu'à sa conclusion victorieuse.

Comme pour l'ingénierie génétique, les tentatives d'ingénierie sociale, telles que forcer les femmes dans les citadelles du pouvoir masculin, ont peu de chances de résoudre le problème de la guerre. En tout cas, peu de groupes terroristes, et certainement pas les

Islamistes, n'envisageraient un seul moment une telle idée. De telles politiques sont trop extraverties et simplistes, et trop insensibles aux exigences des configurations archétypales à la racine de la vie sociale pour avoir quelque influence réelle ou durable. D'une plus grande signification pourrait être la renaissance de la conscience féminine, aussi bien chez les hommes que chez les femmes, que Edward Whitmont (1985) a détecté dans notre culture et a attribué au 'retour de la déesse' comme symbole vivant du féminin archétypal, *Dea Natura*. Elle s'est manifestée dans un certain nombre de domaines de la vie contemporaine, et entre autres dans le domaine des sciences. Elle est apparue par exemple, dans l'hypothèse *Gaia*, avancée par le chimiste James Lovelock (1979) et nommée ainsi d'après la déesse Grecque de la terre, qui affirme que notre entière biosphère planétaire n'est qu'un simple organisme vivant, qui doit être traité avec amour et respect si nous ne voulons pas le détruire. On peut aussi voir l'influence de cette nouvelle prise de conscience dans la découverte neurologique que nos hémisphères cérébraux possèdent différentes fonctions qui, depuis le temps de la Renaissance, ont perdu progressivement leur équilibre – les fonctions exécutives *Logos* s'étant développés aux dépens des capacités imaginatives *Éros* du cerveau droit (Stevens, 2002). La reconnaissance de ce déséquilibre pourrait bien être le premier pas vers sa correction. On pourrait alors avoir quelque espoir que la division schizoïde entre notre aptitude à planifier 'la mort à grande échelle' et notre capacité de ressentir l'horreur de ce que nous faisons, puisse être traitée, afin que la santé mentale prévale parmi ceux occupant un poste leur permettant de faire usage d'armes de destruction massive.

Mais ces changements, bien que bienvenus, n'élimineront pas le rassemblement des mâles dans le but de faire la guerre. Que peut-on faire de plus pour inhiber nos propensions archétypales pour la guerre ? Pouvons-nous par exemple, faire quelque chose pour améliorer le pouvoir des mécanismes cérébraux de contrôle dont l'évolution nous a dotés ? Il y a peu de doute que nous puissions le faire. Les communautés humaines ont toujours, à des degrés variables, fait usage de ces mécanismes pour contrôler l'expression des impulsions agressives parmi ses membres. En effet, c'est un principe anthropologique que les êtres humains édictent invariablement des lois et des règlements pour le contrôle de ce qu'ils considèrent comme les choses les plus importantes dans la vie. Les rationalistes considèrent qu'édicter des lois est synonyme de l'augmentation de la population – la 'loi du pays' ayant graduellement remplacé la 'loi de la jungle'. Ceci s'accorde bien avec la vision Freudienne d'un Ça impulsif, lubrique, et destructeur, contrôlé et inhibé par un policier interne, le Surmoi – un conflit qui, selon Freud, soutient la civilisation (et lui garantit des mécontentements). D'autre part, ni la vision Jungienne ni la vision éthologique ne considèrent le fait *per se* de régler comme quelque chose d'imposé culturellement ; les deux approches considèrent l'homme comme un animal élaborant des règles. Une part importante de notre bagage archétypal est un dispositif pour apprendre les règles, qui fonctionne comme le dispositif d'acquisition du langage de Chomsky, et cela explique le plaisir qu'ont tous les enfants à établir des règles quand ils jouent.

En d'autres mots, les règles que nous établissons pour réguler nos impulsions agressives, ainsi que nos impulsions sexuelles et digestives, sont probablement autant une expression de notre nature archétypale, que ces impulsions elles-mêmes. Ceci explique comment nous sommes parvenus à survivre comme animal spécifiquement *culturel*.

De plus, l'impératif archétypal 'd'apprendre les règles' avec lequel chacun de nous est né, n'est pas confiné aux êtres humains. Il est clair qu'il existe chez les animaux un dispositif inné pour apprendre les règles. Un grand apport de l'éthologie a été de montrer combien les animaux sont prompts à *ritualiser* leurs comportements – la façon de se nourrir, de s'accoupler, et non des moindres, leur comportement agressif.

Ne pouvons-nous pas dépendre de l'existence omniprésente de ces mécanismes archétypaux de contrôle pour nous empêcher de nous engager dans des guerres désastreuses?

La réponse est simple : aux temps Paléolithiques le nous pouvions, mais dans les circonstances contemporaines, ils ne sont plus adéquats pour cette tâche. Dans cet environnement d'adaptabilité évolutionniste (*the environment of evolutionary adaptedness*), notre capacité de contrôle et de ritualisation de l'agression opérait effectivement pour assurer que lorsqu'il y avait de violents affrontements, le nombre de tués ou de blessés soit relativement faible. Il en résultait que les communautés humaines pouvaient profiter des bénéfiques biologiques, psychologiques, et économiques de la guerre, sans jamais menacer la survie de l'espèce. Mais dans les conditions actuelles, l'ampleur des armées opposées, leur immense efficacité technologique et bureaucratique, la puissance terrible de leurs armes, la distance physique séparant les combattants, et l'anonymat que ceci engendre, tout cela concourt à minimiser l'influence de nos mécanismes cérébraux de contrôle. Les facteurs critiques sont la taille, la distance, et la technologie. Au plus le conflit se différencie de son prototype Paléolithique, au moins il est probable que les anciens garde-fous soient efficaces.

Ces garde-fous continuent pourtant à opérer dans les circonstances où les adversaires sont face-à-face, de là l'importance que conservent les échanges diplomatiques, les groupes de travail pour examiner les problèmes communs, et les réunions 'au sommet' entre dirigeants. Heureusement, les hommes sont autant attirés par les négociations compétitives de la diplomatie, qu'ils ne le sont par les affrontements sanglants de la guerre. Robin Fox (1982) affirmait que les hommes aiment au moins autant les traités et les négociations, qu'ils n'aiment le combat. On ne peut pas se permettre de perdre le contrôle sur les guerres, disait-il, car la diplomatie en souffrirait. Pourtant, dans le passé, la diplomatie et les guerres allaient de pair, et elles ne donnent aucun signe d'être lassées l'une de l'autre. Il est peu probable que la diplomatie devienne un substitut de la guerre, elle est seulement un moyen de réduire son incidence.

Où que l'on se tourne, il est difficile de croire que toute méthode que nous puissions concevoir dans le but d'inhiber nos propensions à la violence de groupe n'aura qu'une utilité très limitée pour prévenir les guerres, désarmer les terroristes, et maintenir la paix. La large propagation des prises de position et des idées anti-guerre peut avoir l'avantage de rendre la guerre impopulaire et difficile à organiser, mais cela n'éliminerait pas totalement la guerre. Avec réticence, nous devons conclure que l'inclination pour l'agressivité corporative est implantée trop profondément dans la psyché masculine pour être rendue inactive par l'éducation ou le contrôle social.

## **ALTERNATIVES À LA GUERRE**

Aussi longtemps que les antimilitaristes ne proposent pas de substitut à la fonction disciplinaire de la guerre, pas d'équivalent *moral* à la guerre, analogue, si l'on peut dire, à l'équivalent mécanique de la chaleur, ils n'arriveront pas à mesurer toute la gravité de la situation.

William James

Si nous ne pouvons pas éliminer les archétypes de la guerre, ou inhiber de façon permanente leur expression, ne pouvons-nous pas remplacer leur activité par des modes de comportement moins destructifs? Jusqu'à ce stade dans l'histoire de notre espèce, la guerre fut l'invariable alternative à la paix. Qu'est-ce qui ne va pas avec la paix, et pourquoi les gens ont-ils besoin d'une alternative à celle-ci ?

Une réponse est que les hommes – en particulier les hommes jeunes – la trouvent ennuyeuse. L'ennui peut être une douloureuse affection ; c'est ce qui fait des zoos conventionnels des endroits de supplice pour les animaux qui y sont détenus. Puisque la capacité de s'ennuyer semble être répandue à travers tout le règne animal, il doit posséder une

valeur de survie, vraisemblablement en évoluant comme une incitation à l'activité, favorisant l'exploration de l'environnement, la découverte de nouvelles sources de nourriture, de nouvelles zones de danger et de nouveaux refuges, le plaisir du jeu, le développement de nouvelles compétences pour la chasse et le combat, l'envie de se lancer dans des patrouilles aventureuses, etc. Jugeant l'ennui insupportable, les hommes jeunes recherchent ardemment l'excitation, l'engagement, les réalisations, le succès. Tous ces besoins peuvent être satisfaits en participant avec des camarades à des aventures ressemblant à la guerre, qui peuvent aussi apporter la gloire, la bravoure, les honneurs, les femmes, la richesse, l'estime. Quel jeune homme n'a pas envie de toutes ces choses ? La paix n'offre que peu de moyens d'y parvenir ; la guerre en offre beaucoup, tout comme l'appartenance à un groupe terroriste.

Si la guerre est l'alternative à la paix, alors nous, dans les circonstances toujours plus périlleuses où nous vivons, devons trouver des alternatives à la guerre. Pour qu'elle soit effective, toute alternative que nous proposons doit garantir un degré suffisant d'excitation et d'émotions fortes aux participants. Quelles excitations alternatives y a-t-il à la guerre ? Les films d'horreur, les vidéos de classe X, les sports dangereux (comme la course automobile ou la course à moto, la boxe, le deltaplane, l'alpinisme, la voile en solitaire, etc.), les sports de compétition (et la violence des fans qui souvent les accompagnent), le crime, le vandalisme, le sexe, la drogue, l'alcool, les jeux de hasard – tous sont exaltants à un certain degré. Mais toute alternative à la guerre ne satisfera les jeunes gens qu'à la condition qu'elle satisfasse à leur besoin archétypal de se lier l'un à l'autre dans une certaine forme d'action agressive qui leur apportera auto validation et estime.

Dans les cultures primitives, ces besoins ne sont pas nécessairement satisfaits par les escarmouches belliqueuses ; ils sont parfois comblés par des guerres ritualisées. Celles-ci sont manifestement projetées pour diminuer les chances pour les combattants de se tuer l'un l'autre, en remplaçant les guerres par des tournois soigneusement organisés.

Dans son livre sur *Les Fonctions de la Guerre Primitive*, Quincy Wright observait :

Faire la guerre par goût de l'aventure ou du sport est commun chez les primitifs. Les peuples primitifs font souvent la distinction entre les types de guerre. Parmi les Mélanésiens, il y a une forme très légère de guerre entre clans isolés, faisant rarement des victimes, où ils se battent exclusivement à l'aide de bâtons, dans l'esprit d'un jeu. Avec les ennemis habituels il y a une forme de bataille rangée, qui, lorsqu'elle fait des victimes, est entourée de formalités élaborées et de règles qui limitent les dégâts qu'elle provoque et qui la distingue de la forme la plus sérieuse de guerre – les embuscades ou les raids matinaux ayant pour but d'annihiler le village. Certaines tribus Australiennes envoient occasionnellement des expéditions, officiellement pour se procurer des plantes médicinales et des minéraux tels que l'ocre rouge, à des centaines de kilomètres. Ils doivent en général se frayer un chemin à travers des tribus dont ils violent le territoire, et reviennent plutôt avec des histoires d'aventures passionnantes qu'avec des produits de valeur. Ces formes plus légères de guerre donnent l'occasion de se décharger des impulsions agressives sans danger pour la solidarité sociale ou le bien-être économique de l'une ou l'autre des parties en lice.

Il n'y a pas de doute que partout, des aventures comme celles-ci sont attrayantes pour les hommes et qu'elles l'ont toujours été. Leur intérêt ne faiblit jamais grâce à l'excitation intense qu'elles offrent et la distraction qu'elles procurent dans la monotonie d'une existence routinière.

Puisqu'il est évident que la guerre à un niveau modeste est un si bon sport, il n'est pas étonnant que beaucoup de tribus avaient le bon sens d'organiser ces guerres rituelles. En Afrique de l'Est, par exemple, les Ba-Mbala nommaient la guerre rituelle *Kituna*, ou 'petite

guerre'. Selon Davie (1929), on libérait une arène spéciale en brûlant l'herbe ; et les partis opposés, armés seulement d'arcs et de flèches, marchaient en file indienne jusqu'à l'endroit désigné. Là, ils s'insultaient l'un l'autre, tiraient et manoeuvraient jusqu'à ce qu'ils en avaient assez. Il en résultait qu'il n'y avait aucun massacre, et que peu de dégâts étaient provoqués. Si malgré tout quelqu'un était tué, alors *Gembi*, ou la 'grande guerre' suivait.

Les Coréens considéraient la guerre comme l'un de leurs grands amusements – ce que l'on peut constater dans leur coutume traditionnelle de combat de pierres. Un récit écrit au dix-neuvième siècle nous raconte :

A chaque printemps, on permet aux gens de se battre avec des pierres, et les hommes (et même les garçons) se rendent sur des terrains dégagés où il y a plein de pierres. Là ils forment des groupes opposés – d'habitude la ville contre la campagne – et ont régulièrement des batailles rangées. Chaque année un assez grand nombre de gens sont tués, et les blessés sont légion.

(Saunderson, 1985)

L'homme occidental n'est pas étranger aux délices de la guerre rituelle. Un sport qui devint populaire quand la guerre froide tirait à sa fin, était le Paintball ou le Jeu de la Survie Nationale. Voici le témoignage d'une des rencontres :

Deux groupes de quinze personnes, portant des tenues de camouflage et de lourdes bottes, s'engagèrent dans une série de parodies de batailles de quarante-cinq minutes, au cours desquelles ils tentaient de s'emparer du drapeau de l'ennemi. Ils se faufilaient à travers des forêts denses et de la boue profonde, s'imaginant ressentir le frisson du combat, tendant des embuscades et éliminant l'ennemi avec des pistolets à air tirant des capsules de gélatine inoffensives, remplies de peinture à l'eau.

Des Sociétés commerciales se mirent à organiser des jeux de Paintball pour leurs employés. 'Cela développe réellement l'esprit de corps', disait l'un des vice-présidents pour le marketing. Un participant, mécanicien d'ascenseurs, déclara : 'C'est le rêve de chacun de pouvoir se faufiler juste derrière votre homme et de l'éliminer. C'est le meurtre ultime. Il ne saura jamais ce qui l'a touché et il est mort.'

Inévitablement, le jeu devint de plus en plus militarisé, avec l'introduction de mines à peinture, de grenades à peinture, d'objets piégés et même d'un 'SMG-60', un pistolet automatique qui tirait 600 balles de peinture à la minute. 'C'est devenu une course à l'armement' se plaignait un organisateur (*New York Times*, 24 août 1987).

Le Paintball n'était pas l'innovation surprenante qu'elle semblait être au début ; tous les jeux d'équipes organisés sont, en fait, des guerres symboliques, procurant aux jeunes mâles une occasion de se regrouper en équipes ('des escadrons ou des pelotons') qui alors partent jouer ('se battre') l'un avec l'autre sur un terrain ('le champ de bataille') divisé en parties opposées ('les territoires'). Comme nous le notions au Chapitre 2, l'agressivité peut soit s'exprimer entre individus (conflits de statut ou tournois) ou entre groupes (guerres). Tous les jeux sont des expressions rituelles de l'un ou l'autre de ces formes de conflit. Le tennis, le billard, la natation, le squash, le jeu d'échec, le jeu de dames ou le backgammon sont essentiellement des luttes ritualisées pour la domination entre membres individuels d'un ingroup, alors que le football, le rugby, le hockey sur glace et le basket-ball sont des rituels de conflits territoriaux et de guerre. Parier de grosses sommes d'argent sur les résultats du match augmente encore l'excitation en renforçant la joie de la victoire et le désespoir de la défaite. De cette manière les supporters s'identifient à la performance de leur équipe, exactement comme en temps de guerre la population civile s'identifie au sort de ses troupes sur champ de bataille.

L'exclusivité mâle est aussi apparente dans les sports d'équipe qu'elle ne l'est dans la guerre, car les sports qui impliquent des équipes de plus de deux membres sont presque invariablement réservés aux hommes. À nouveau, ceci reflète la propension archétypale pour les hommes de graviter autour de groupes, et pour les femmes, de favoriser l'intimité. Les jeux d'équipes sont toujours joués de façon agressive et il n'est pas rare qu'ils connaissent une éruption de violence. Mais, comme nous l'aurions prédit, lorsque survient la violence, c'est entre membres d'équipes opposées et non entre membres d'une même équipe. De plus, le déroulement dramatique des jeux d'équipes et ce que Tiger (1971) appelait 'la dynamique de l'appartenance à une équipe' est partagé avec plus de passion par les spectateurs mâles que les spectateurs femelles. Le sport d'équipe est plus séduisant pour les hommes que pour les femmes, que ce soit comme spectateurs ou comme participants. Le lien entre mâles est donc l'élément central pour l'organisation, le jeu et le soutien des sports d'équipes.

Le fait que les sports d'équipes soient d'habitude brutaux et souvent dangereux constitue tout leur attrait archétypal. Après tout, comme le soulignait Tiger, le sport est une activité entièrement bénévole – les hommes n'y sont pas acculés par le chômage, la faim ou la conscription. Ils font du sport parce qu'ils aiment cela. Des hommes qui n'ont pas besoin de renoncer à leur confort ou leur temps libre, se jettent volontairement dans des activités en équipes qui les mettent dans des situations physiquement inconfortables, qui leur demandent de violents efforts et les exposent à de possibles blessures. Bien sûr, les hommes ne sont pas tous tellement enthousiastes, mais c'est le courage téméraire de ceux qui réussissent dans ces activités dangereuses qui impose le respect et suscite le soutien fidèle des autres membres mâles de la population. L'admiration souvent manifestée par les femmes pour les stars du sport masculin pourrait aussi avoir la même base inconsciente que l'admiration des femmes pour le guerrier en temps de guerre.

La guerre et le sport ne sont d'aucune façon des activités opposées ou incompatibles – ainsi que certains optimistes ont tenté de prétendre, arguant que le sport international devrait prendre la place de la guerre. La guerre et le sport sont tous deux des expressions symboliques de la même propension. Elles sont des variations différentes sur le même thème archétypal – le thème du conflit agressif entre groupes d'hommes liés entre eux et organisés. Les sportifs ne se sont jamais distingués pour leur pacifisme. Les soldats adorent le sport, et les armées utilisent les jeux en équipes comme formation pour le moral du groupe au combat. Il est notoire que les généraux sont enclins à utiliser des métaphores sportives lorsqu'ils décrivent leurs intentions homicides. Ceci est particulièrement vrai en Grande-Bretagne, où l'esprit du *public-school* (collège privé en Grande-Bretagne) de 'jouer le jeu' était expressément conçu pour assurer la victoire au combat et l'expansion de l'Empire. De là l'affirmation selon laquelle la Bataille de Waterloo avait été gagnée sur les terrains de jeu de Eton ('Les batailles préliminaires à toutes les guerres ultérieures', ajouta George Orwell sarcastiquement, 'ont été perdues là'). La poésie anglaise de guerre ne dédaigne pas non plus célébrer les notions collégiennes de l'esprit sportif dans la bataille :

Le sable du désert est détrempe de rouge,  
Le rouge des débris de la phalange anéantie ;  
La mitrailleuse est enrayée, le colonel est mort,  
Et le régiment est aveuglé par la poussière et la fumée.  
La rivière de la mort est sortie de ses berges,  
L'Angleterre est loin, et l'Honneur plus qu'un vain mot,  
Mais la voix d'un collégien rallie les rangs :  
'Tenez bon ! Plus fort ! Jouez franc jeu!'

(Sir Henri Newbolt, *Vitai Lampada*)

Pour cette raison, il n'est pas raisonnable de supposer que le sport puisse nous fournir un substitut fiable à la guerre. Le combat ritualisé fonctionne comme un substitut effectif, aussi longtemps que les deux parties connaissent et respectent les règles et à condition qu'il existe une certaine forme de lien entre les adversaires. Tout va bien tant que ce lien existe. Mais s'il est mis à mal, il y a grand danger qu'une pseudospéciation apparaisse, le rituel sera abandonné, et la tuerie va commencer.

Une autre alternative symbolique à la guerre est fournie par l'industrie du divertissement. Malgré le traumatisme de deux guerres mondiales, des Guerres de Corée et du Vietnam, et la possibilité terrifiante d'une troisième Guerre Mondiale, les films de guerre continuèrent à connaître une énorme audience tout au long de la seconde moitié du vingtième siècle, particulièrement lorsqu'ils représentaient des guerres du futur – 'Star Wars'. C'était une nouvelle évolution, spécifique à notre culture, que les fabricants de divertissements populaires aient inventé le terme utilisé pour décrire la forme la plus avancée de faire la guerre jamais conçue par l'ingéniosité humaine. Les nombreuses formes populaires de science fiction sont dominées par le tumulte sanglant des conflits interplanétaires, des guerres interstellaires, des révolutions contre des tyrans galactiques, et des luttes à mort entre les forces du Bien et du Mal. Ces productions n'illustrent pas seulement la puissante influence exercée sur nos imaginations par les archétypes de la guerre, mais elles procurent aussi un exutoire inoffensif à leur expérience. Quoique l'on puisse penser des normes esthétiques ou du contenu intellectuel de ces œuvres, il est difficile de nier l'utilité de leur fonction si elles nous permettent de décharger de nos intentions violentes dans l'imaginaire plutôt que sur le champ de bataille.

La notion que la fiction peut remplacer la guerre est basée sur le concept Aristotélien de *catharsis* – l'idée que les émotions puissantes peuvent être purgées ou chassées en assistant à leur représentation dans une pièce ou un film. Il n'y a aucun doute que la catharsis puisse survenir effectivement. Mais cela ne représente que l'une entre plusieurs réactions émotionnelles qui peuvent être vécues par les spectateurs. Exposer en public des comportements violents ne conduit pas nécessairement à une catharsis des sentiments agressifs. Au contraire, cela pourrait avoir l'effet d'encourager les spectateurs eux-mêmes à devenir violents. Étant donné que les archétypes s'expriment tant dans l'imagination que dans le comportement, il en est probablement de même pour les stimuli associés à la libération de la violence, qu'ils soient représentés symboliquement dans des films ou dehors, dans la réalité. Et il est probable que ce soit le cas si la représentation symbolique est offerte de manière répétée – comme sur les écrans de télévision ou de vidéo – car, comme l'ont démontré les éthologues, 'l'activation répétée d'un système physiologique conduit à entraîner ce système' (Eibl-Eibesfeldt, 1979).

De plus, les livres, pièces, films, et séries télévisées sur les effusions de sang et les destructions massives préparent subtilement nos esprits pour de tels événements terribles ; ils renforcent en nous l'image de 'l'Ennemi' comme une pseudo espèce, implacable, inhumain, farouchement déterminé à nous annihiler, nous et notre mode de vie. Dans la mythologie du film de l'Ouest, notamment, ils montrent qu'il n'y a qu'une seule façon d'arrêter les méchants, et c'est la dernière fusillade décisive au soleil de midi. Que suivre des représentations imaginaires de la guerre conduise à la paix, est, pour cette raison, une proposition à remettre en question ; et il est certain qu'on ne peut pas conférer à un tel divertissement la fonction de substitut à la guerre.

Quand on compare les mérites relatifs des sports et de la fiction comme exutoire des énergies belliqueuses, le sport remplit clairement plus de besoins archétypaux – les liens entre hommes, l'esprit d'équipe, le violent effort physique, la lutte contre une force opposée, l'excitation, la validation des qualités masculines, et la possibilité de victoire et d'estime du

public. Mais on ne peut échapper au fait que les jeux faillissent à leur fonction de substitut de la guerre, lorsqu'il y a pseudospéciation entre les adversaires, qui par conséquent, refusent de jouer. Ceci est certainement vrai entre les terroristes et les populations qu'ils cherchent à terrifier, car l'atout du terroriste est de ne vouloir être soumis à *aucune* règle. Comme l'exprima abruptement le théologien Shi'a : 'Nous ne combattons pas selon les règles du monde tel qu'il existe aujourd'hui. Nous rejetons toutes ces règles.'

Si un substitut viable doit être trouvé dans le conflit ritualisé, alors il faut qu'il soit vécu par des équipes foncièrement hostiles l'une envers l'autre, et qui continueront même si une pseudospéciation apparaît. Au cours du siècle dernier, deux rituels de cette nature émergèrent : la conquête de l'espace et la course aux armements, qui culminèrent dans la course de 'La Guerre des Étoiles'.

Dès 1963, Arthur I. Waskow avait prédit que l'impasse nucléaire entre l'Est et l'Ouest mènerait inévitablement vers le développement de substituts à la guerre traditionnelle dans leurs relations mutuelles. Il avait prévu l'utilisation de la course à la corruption sous forme d'aide militaire et économique, l'utilisation de tactiques de guérilla contre des gouvernements hostiles, et le développement de tactiques de commando pour venir en aide à des gouvernements amis. Il soutenait que tout cela, avec la course aux armements et la conquête de l'espace, étaient de nouvelles techniques pour exercer des pressions coercitives sur l'ennemi sans devoir vraiment le combattre. Nous pourrions ajouter à sa liste l'espionnage, le contre-espionnage, et les départements spécialisés dans les sales coups de la CIA et du KGB, l'utilisation de sanctions économiques et d'embargos céréaliers, le maintien d'une pression psychologique par la propagande à la radio et aux Nations Unies, et ainsi de suite.

A partir des années 1980, la course aux armements était devenu le substitut *par excellence* à la guerre : une 'guerre d'usure'. Les coûts économiques pour rester dans la course étaient tellement énormes que l'économie la plus faible s'émietta sous la contrainte. La partie la plus forte gagna alors par défaut, sans qu'aucun missile nucléaire ne soit mis à feu. Dans ce sens, les relations est-ouest devinrent une sorte de démonstration de richesse par le gaspillage (cérémonie 'potlatch'), dans laquelle les Soviétiques affirmaient leur statut de super-puissance en détruisant ostensiblement leurs richesses nationales.

C'était une grande victoire pour l'Ouest. Cela nous délivrait du terrible jeu de bluff qui se déroulait sous l'acronyme officiel et totalement approprié de MAD (*Mutual Assured Destruction* - Destruction Mutuelle Assurée) - le jeu de la dissuasion que le Dr Henri Kissinger définissait comme 'l'art de prendre le risque maximal crédible'. Et cela supprima le danger que, par un mauvais calcul politique ou une erreur technique, nous puissions nous-mêmes nous pulvériser. Malheureusement nous étions condamnés à devenir les victimes de notre succès, puisque avec la suppression de l'équilibre de la terreur, la guerre redevint une option possible à la disposition des dirigeants nationaux. Depuis le jour où Winston Churchill annonça l'établissement du Rideau de Fer en 1948, nous vivions avec l'ennemi devant les portes, et cela concentra magnifiquement les esprits des politiciens. Cela provoqua un degré raisonnable d'intégration entre les nations constituant les deux grands blocs de pouvoir, et servit à faire taire les amères hostilités qui avaient caractérisé les relations entre la plupart des états membres depuis la désintégration de l'Empire Romain. C'était la meilleure chose qui ait émergé de l'Ombre positive de la bombe. L'alliance de l'Ouest était l'un des grands succès de l'histoire. Que tant de pays dépassent volontairement leurs différences de longue date et subordonnent leurs aspirations égoïstes pour la plus grande sécurité de tous était un témoignage puissant de la force de cohésion produite par la peur.

Mais lorsque la peur disparut, une certaine complaisance s'installa, et on perdit la volonté de placer la sécurité collective au-dessus des intérêts nationaux. Il en résulta que les anciennes animosités nationales commencèrent à émerger à nouveau et à reprendre leur forme traditionnellement belligérante, comme en Yougoslavie et dans certaines républiques qui

composaient l'ancienne Union Soviétique. Les espoirs que la fin de la division Est-Ouest provoque la destruction totale des armes nucléaires apparurent sans fondement, et de nouvelles peurs émergèrent, que celles-ci ne puissent proliférer et tomber dans des mains totalement irresponsables.

## **LA GUERRE CONTRE LA TERREUR**

Ils prirent la colline (La colline de qui ? Pourquoi ?)  
Mais quelle escalade il leur restait à faire !  
De cette guerre bousillée, imprudente (folle),  
Une montagne de ressentiment se développa

William Plomer

Les événements du 11 septembre ont grandement renforcé ces peurs, menant à la déclaration de George W. Bush à propos d'une 'Guerre contre la Terreur' et de son intention d'utiliser la puissance de l'Amérique pour s'occuper de ce qu'il appelait 'l'axe du mal', afin de 'vaincre le terrorisme'. On avait trouvé un nouveau réceptacle pour l'Ombre Occidentale.

Pour la plus grande partie du vingtième siècle, nous, en Grande Bretagne et en Amérique n'avions qu'à regarder vers l'Est pour voir ce qu'était le mal – d'abord vers l'Allemagne Nazie, et ensuite vers la Russie Staliniste. Lorsque 'l'Empire Diabolique' s'effondra, Gorbatchev annonça aux Américains, 'Nous allons vous faire une chose terrible : nous allons vous priver d'un ennemi !' Mais pas pour longtemps. L'Ombre Occidentale ne traîna pas à chercher de nouveaux récipients pour sa projection : il les trouva en Iran, en Serbie et en Irak, ainsi que dans la renaissance d'anciennes passions pour l'Ombre, produites par une fascination apparemment inépuisable pour les Nazis et l'Holocauste, qui procurèrent des gains plantureux pour les producteurs de films et de livres sur le Troisième Reich.

Le succès de la diabolisation de Slobodan Milosevic et Saddam Hussein nous permit de pseudospécier leurs disciples et, forts de notre supériorité technologique et certains de notre bon droit, de nous lancer dans des bombardements pharisaïques des Serbes et des Irakiens. Nous n'étions pas trop inquiets, sachant que si plusieurs milliers d'ennemis seraient tués, nous ne risquions pas de voir revenir un trop grand nombre de nos propres soldats dans des sacs mortuaires. La première Guerre du Golfe a dû être la plus inégale de l'histoire. Selon l'Agence de Renseignement Américain, il y eut 100 000 tués dans un camp, et 213 dans l'autre. C'était le genre de conflit peu dangereux, que le grand public démocratique pouvait suivre sur ses écrans dans le confort de leur foyer sans crainte de représailles. Avant cela, jamais de si larges populations n'avaient pu savourer l'ancienne satisfaction de faire la guerre sans que cela ne leur coûte rien.

Ce qui choqua si profondément les consciences Occidentales dans le cataclysme du 11 Septembre, était de réaliser que nous-mêmes n'étions plus à l'abri d'attaques dévastatrices lorsque nos attaquants étaient fanatiquement possédés par leur propre projection de l'Ombre, au point de ne plus attacher aucune valeur à leur propre vie. La première réaction à l'attaque du World Trade Center était celle d'un choc total. Les gens ne pouvaient pas croire ce qui se passait. Les images télévisées ressemblaient à des extraits d'un film catastrophe. Vinrent ensuite les sentiments d'horreur, de chagrin et de fureur, suivis des demandes d'une rapide action de représailles – ces sentiments et ces demandes qui furent transformés par George W. Bush en une rhétorique de 'guerre'.

L'homme responsable du discours de Bush sur 'l'axe du Mal' était le rédacteur des discours présidentiels, David Frum (2003). Son expression originale, ainsi qu'il nous le rapporte, était 'l'axe de la haine', mais il se décida à la changer pour 'l'axe du mal', pour lui donner un air plus 'biblique'. Ceci, avec plus tard la mention de Bush de son intention de

lancer une ‘croisade’ contre les terroristes Islamiques responsables de cet outrage, fit exactement le jeu d’Oussama ben Laden et de ceux qui lui ressemblent, qui de manière évidente souhaitaient provoquer un conflit mondial entre les nations Judeo-Chrétiennes et les nations Islamiques.

L’utilisation par Bush d’une rhétorique de guerre pour mobiliser l’opinion publique à soutenir sa politique, devait, c’était prévisible, avoir des conséquences malheureuses, car en introduisant l’idée de mener la guerre aux terroristes, il leur conféra par inadvertance le statut de belligérants, faisant ainsi des citoyens des Etats-Unis des cibles légitimes dans toutes les hostilités futures. Cela servit aussi à confirmer la légitimité des actes belliqueux d’Al-Qaïda aux yeux de millions d’Arabes, qui bouillonnaient déjà d’une colère impuissante et de sentiments amers d’injustice sur ce qu’ils voyaient comme un soutien militaire et économique inqualifiable de l’Amérique à Israël, dans son conflit avec la Palestine.

De plus, cela posa un problème virtuellement insoluble à ceux qui étaient responsables d’organiser une réponse militaire effective aux terroristes, puisque, comme le souligna la philosophe Mary Midgley (2002), une ‘guerre contre la terreur’ est une guerre *métaphorique* – comme la guerre contre le crime, la guerre contre la drogue, ou la guerre contre la misère – et en tant que telle, il n’est pas possible de la gagner. On ne peut pas bombarder, conquérir ou annihiler un concept abstrait. Les terroristes ne composent pas une nation cohérente que l’on peut vaincre et occuper, car le terrorisme est un symptôme d’un mécontentement sous-jacent qui sent qu’il ne peut s’exprimer d’aucune autre manière. Les vraies guerres se terminent en victoire lorsque l’état ennemi se rend et que les termes d’un traité de paix sont établis. Mais les guerres métaphoriques comme celles contre la pauvreté, le crime, ou la terreur ne se terminent que très rarement. Les terroristes ne se rendent pas, ils se fondent plutôt dans le paysage, où ils attendent leur heure jusqu’à ce qu’une autre opportunité se présente pour frapper. Par conséquent, le souhait de Bush de conduire ses troupes dans une lutte ‘contre le terrorisme’ signifiait qu’il avait à faire la guerre contre des états-nations qu’il cherchait à identifier avec les terroristes. Ceci le mit en grave difficulté diplomatique, particulièrement suite à son invasion de l’Irak, qui fut menée au nez et à la barbe de l’opinion mondiale. L’implication mal avisée de la Grande Bretagne dans cette guerre causa de graves dommages à plusieurs de ses alliances les plus importantes au sein de l’OTAN, des Nations Unies, et de l’Union Européenne, et cela signifiait qu’elle s’offrait comme cible de choix aux terroristes.

Un fait marquant de l’invasion anglo-américaine était l’absence d’opposition politique effective à cette invasion (contrairement à l’opposition populaire) dans le pays, et surtout en Amérique. Des sondages d’opinion de l’époque indiquaient l’existence d’hypothèses générales sur l’utilisation de la force armée qui étaient à l’opposé de celles exprimées par la génération du Vietnam. Il était alarmant de constater que, juste une génération après cette effrayante tragédie, les États-Unis n’éprouvaient plus de sentiment de culpabilité, et n’étaient plus épouvantés à l’idée d’être à nouveau impliqués dans une guerre. C’était comme si les Américains avaient oublié les 58 000 soldats tués, les handicapés psychologiques ou physiques bien plus nombreux encore, et les deux millions de Vietnamiens massacrés, sans parler des centaines de milliers de Cambodgiens et Laotiens tués ou blessés, et la destruction physique de villes, de villages, d’hôpitaux, d’écoles et de campagnes magnifiques. Peu de voix se levèrent contre ce plongeon tête baissée dans la guerre de l’administration Bush, les Démocrates apparemment forcés au silence de peur d’être considérés comme antipatriotiques ou traîtres s’ils ne soutenaient pas une ‘guerre contre le mal’. Le Sénateur George McGovern, qui trouva nécessaire de rappeler le Vietnam aux gens, était une exception. Il écrivit :

J’avais cru, après cette horrible tragédie – vendue au peuple Américain par nos génies de la politique comme une mission de liberté et de pitié – que jamais plus nous

n'effectuions une invasion inutile, mal préparée d'un autre pays qui ne nous avait fait aucun mal et ne constituait aucune menace pour notre sécurité. J'avais tort.

*(The Nation, 4 avril 2003)*

L'agression anglo-américaine contre l'Irak était en fait en violation flagrante avec la Charte des Nations Unies, que la Grande Bretagne et l'Amérique, en tant que membres fondateurs, avaient aidé à rédiger. Comme le proclame de manière si émouvante le Préambule à la Charte signée à San Francisco le 26 juin 1945 :

Nous, les peuples des Nations Unies, déterminés à sauver les générations futures du fléau de la guerre, qui deux fois au cours de notre vie à apporté d'indicibles souffrances à l'humanité..., afin d'établir les conditions permettant de maintenir la justice et le respect des obligations provenant des traités et d'autres sources de droit international..., de pratiquer la tolérance et vivre ensemble en paix l'un avec l'autre en bons voisins, et d'unir nos forces pour maintenir la paix et la sécurité internationale, et pour assurer par l'acceptation de principes et l'institution de méthodes, que la force armée ne sera pas utilisée, sauf dans l'intérêt commun... avons résolu de combiner nos efforts pour atteindre ces objectifs.

La Charte explique clairement qu'en l'absence d'une autorisation du Conseil de Sécurité des NU, aucune nation ne peut recourir à la force contre une autre nation, sauf en cas de légitime défense ou en réponse à une attaque armée.

En lançant une 'guerre préventive' contre l'Irak en mars 2003, envahissant ainsi un état souverain sans mandat des Nations Unies et contre la volonté de la majorité de ses membres, les gouvernements des États-Unis et de la Grande Bretagne ont non seulement violé le droit international mais ont aussi foulé aux pieds les principes fondamentaux de la seule autorité supranationale du monde. C'était la première fois dans l'histoire des NU que deux membres permanents du Conseil de Sécurité avaient transgressé si brutalement le droit international pour devenir, aux yeux du monde et de millions de leurs propres concitoyens, des 'états contrevenants'. A leur crédit, les gouvernements de France, d'Allemagne et de Russie s'opposèrent farouchement à cet acte d'agression, arguant (au motif) qu'il était illégal et inutile ; rien que pour se voir accusés par Washington et Londres de ruiner l'organisation même dont ils tentaient de faire respecter la charte ! Ils furent informés avec une arrogance stupéfiante, qu'ils seraient 'punis' pour cet acte de défiance.

Au vu de leur histoire, il est compréhensible que les principaux pays Européens fussent opposés à l'aventure anglo-américaine en Irak. Après tout, c'est pour avoir lancé une guerre d'agression illégale et sans provocation préalable que les Américains, Anglais, Français et Russes condamnèrent les dirigeants Nazis (en pendant la plupart d'entre eux) au procès des crimes de guerres à Nuremberg après la Seconde Guerre Mondiale. Ces nations du continent avaient été à couteaux tirés pour un millier d'années, et ce n'était qu'en noyant leurs différences dans la création d'une autorité supranationale sous la forme de l'Union Européenne qu'ils avaient inauguré une période de paix et de prospérité sans précédent pour leurs peuples. Leur réalisation est un brillant exemple montrant comment, avec la volonté politique nécessaire, d'anciennes inimitiés nationales et les projections d'Ombre qui les sous-tendent peuvent être transcendées, rendant la guerre obsolète.

La Ligue des Nations, qui était née suite au carnage de la Première Guerre Mondiale, avait un but similaire à celui des NU, qui naquit suite à la Seconde Guerre Mondiale. Comme l'exprima un des hommes d'état senior de la Ligue, le Ministre Tchèque des Affaires Étrangères, Edvard Benes : 'Notre but était de rendre la guerre impossible, de la supprimer, de l'annihiler. Pour faire cela, il nous fallait créer un système.' Mais le système ne peut

fonctionner que si les états membres obéissent à ses règles. Si, pour ses propres raisons égoïstes ou cyniques, un état voyou décide de les bafouer – comme le fit l'Allemagne d'Hitler, l'Italie de Mussolini, et les États-Unis de Bush – alors le système s'effondre, et tout consensus international contraignant sur la prévention de la guerre devient impossible.

Alors que l'on ne peut nier que la guerre de 'coalition' en Irak réussit à faire disparaître un horrible tyran, diplomatiquement on le paya très cher. Comme le souligna le Sénateur McGovern, après les attaques du 11 septembre, le monde était uni dans un mouvement de sympathie pour les États-Unis. 'Mais grâce à l'unilatéralisme arrogant, l'intimidation maladroite et la diplomatie sans imagination de Washington, Bush transforma un monde de sympathisants en un monde ligué contre nous, à l'exception de Tony Blair, et d'un ou deux autres' (ibid.). La guerre peut avoir renversé un sauvage dictateur, mais elle a également nourri la cause terroriste, comme l'avaient toujours prédit les opposants à la guerre. Ni Al-Qaïda, ni le Mouvement Militant Islamique ne sont des organisations qui peuvent être écrasées par des guerres agressives contre les nations qui les abritent peut-être, ou peut-être pas, car ce sont des mouvements nés de la haine et de la frustration, qui se renforcent par chaque acte belligérant des USA contre eux.

Comme l'on démontré encore et encore les évènements en Irlande du Nord, en Palestine, aux Philippines et en Indonésie, le terrorisme est rarement défait par un assaut militaire frontal. Il peut seulement être contenu et atténué par la diplomatie et par une sécurité vigilante. Le contre-terrorisme n'est jamais une option facile, car il exige nécessairement un équilibre entre une perte de liberté personnelle et une augmentation de la sécurité publique, c'est d'ailleurs une chose que les gens du Royaume Uni ont dû accepter pour les trente dernières années du vingtième siècle.

Les deux guerres coûteuses et immensément destructrices en Afghanistan et en Irak, furent menées dans l'intention d'éliminer la direction d'Al-Qaïda et de les désarmer. Bien que certains dirigeants d'Al-Qaïda puissent avoir été tués ou capturés, le réseau continua à grandir, encouragé par une énorme vague de sentiments anti-Américains parmi leurs sympathisants d'Arabie Saoudite, de Palestine, du Pakistan, du Yémen, d'Algérie et de Tchétchénie. Un sondage d'opinion réalisé en mai 2003, juste après l'invasion de l'Irak, par le non partisan Centre de Recherche Pew auprès de plus de 15 000 personnes dans 20 pays différents, révéla que l'animosité envers les Américains était si forte qu'une solide majorité dans cinq des populations sondées se montraient confiants que Oussama ben Laden 'ferait ce qu'il faut' dans les affaires du monde. Approximativement au même moment, on avait estimé que 20 000 tueurs qui avaient été entraînés dans les camps de ben Laden, s'étaient réorganisés et entraînés à l'utilisation de la dernière technologie de cryptage. Hors des camps, une génération de Musulmans grandissait avec la conviction que la paix entre l'Islam et l'Ouest était impossible et que les actes de représailles contre l'Ouest étaient la seule voie honorable.

La guerre contre l'Irak, dont on nous avait dit qu'elle était indispensable pour éviter que des armes de destruction massive ne tombent dans les mains des terroristes, ne fit apparaître aucune ADM de quelque importance, et fut suivie d'une série d'attaques qui révélèrent que les terroristes étaient tout à fait capables de faire des ravages sans elles. Les armes sont, après tout, des symptômes plutôt qu'une cause d'intention belliqueuse.

En fait, il n'y a probablement qu'une manière de désarmer et de neutraliser un groupe terroriste, quel qu'il soit, et cela consiste à *retourner ses supporters contre lui*. Pour réussir à atteindre leurs objectifs stratégiques, les terroristes, comme les guérilléros, ont besoin du support tacite de groupes puissants de la population dont elles émargent. Ceci était aussi vrai pour les patriotes qui se battaient contre les Allemands dans l'Europe occupée entre 1940 et 1945 – le Maquis en France, les partisans en Yougoslavie et en Grèce – que ce ne l'est pour les membres du Mouvement Séparatiste Basque ou Al-Qaïda. Au lieu de s'aliéner si profondément le monde Musulman, l'Amérique devrait faire tout ce qui est possible pour lui

venir en aide et le comprendre. Ce qui est nécessaire ce n'est pas plus de fusils, de missiles ou de stratégie de 'choc et stupeur', mais plutôt de tendre la main de l'amitié.

Les terroristes qui se déplacèrent vers l'Afghanistan, le firent parce que dans leur propre pays, ils furent rapidement punis pour leurs activités – spécialement en Égypte, d'où étaient originaires les plus anciens membres d'Al-Qaïda. L'attentat terroriste de Louxor par exemple, provoqua une réaction impitoyable du gouvernement et les auteurs n'y gagnèrent qu'une désapprobation nationale généralisée. Pour cette raison, la politique appropriée pour l'Ouest n'est pas de déclarer la guerre aux pays Arabes mais de travailler de façon constructive avec les dirigeants de ces états pour priver des terroristes potentiels de la sympathie de leur population.

Il n'y a pourtant aucun moyen simple et direct de créer un monde pacifique. La résolution de conflits ne fait que préparer le terrain pour que de nouveaux conflits les remplacent. La lutte, la souffrance et l'injustice ne peuvent jamais être bannies de la terre ; tout ce que nous pouvons espérer obtenir, est de les réduire.

Nous pouvons tous *imaginer* comment les choses pourraient s'arranger différemment. Nous pouvons voir combien ce serait mieux si les politiciens cessaient de poursuivre leurs intérêts sectoriels, s'ils travaillaient plutôt pour assurer que toutes les communautés humaines vivent en paix l'une avec l'autre, et s'ils faisaient de leur mieux pour supprimer l'amer sentiment d'injustice qui est le berceau du terrorisme et de la guerre sanglante. Malheureusement, les impératifs archétypaux pour les conflits entre groupes sont si puissants qu'aucune institution internationale ne pourrait jamais outrepasser les anciennes loyautés patriotiques sans posséder le monopole de la puissance militaire. L'impuissance de corps tels que l'Organisation des Nations Unies et la Ligue des Nations, prouve suffisamment cette vérité. Les NU ne seront jamais capables de régler des disputes entre nations aussi longtemps que les nations considèrent qu'elles peuvent faire mieux en utilisant la force.

## UN GOUVERNEMENT DU MONDE OU UN EMPIRE MONDIAL ?

Je considère le monde entier comme ma paroisse.

John Wesley

L'argument qu'un gouvernement mondial serait la seule institution capable de stopper tant la guerre que le terrorisme, est difficile à réfuter, mais il n'est pas aisé de voir comment il pourrait politiquement être réalisé. Les impératifs patriotiques obligeant les gens à s'accrocher à la souveraineté nationale assurent qu'ils n'abandonneraient pas de plein gré le pouvoir exécutif à une administration mondiale globalisée. Si l'on ne devait pas tenir compte de l'histoire, cette administration ne pourrait voir le jour que si elle était imposée et 'impériale'. Et il semble que c'est vers cela que se dirige l'Amérique, la super-puissance unique, triomphante et imbattable.

Jamais dans l'histoire il n'y eut de nation aussi puissante que les États-Unis – militairement, économiquement, politiquement – et la fierté qu'ils en ressentent a fait émerger des ambitions impériales parmi les néo-conservateurs Américains. Le 'Projet pour le Nouveau Siècle Américain' publié en 1997 devait devenir la bible géopolitique de Bush. Ce projet envisageait une *Pax Americana* mondiale, et une augmentation massive des dépenses en armement pour la soutenir. Ce projet impérial était mis à l'honneur dans la 'Stratégie Nationale des États-Unis d'Amérique' de l'administration Bush, qui plaidait pour l'usage préventif de la force contre toute menace qui serait perçue contre la sécurité Américaine. La 'Doctrine Bush', nom sous lequel elle fut connue, donnait carte blanche au Président pour aller en guerre, quel que soit le moment qu'il choisisse.

Il est vrai qu'une *Pax Americana*, comme les versions Britanniques et Romaines qui les précédèrent, pourrait apporter une certaine paix et sécurité au monde ; mais, si l'on veut obtenir le plein assentiment plutôt qu'un ressentiment sous-jacent des populations assujetties, elle devrait être conduite avec un certain degré de sensibilité à leurs besoins, chose ostensiblement absente au cours des premières années du vingt-et-unième siècle. Pour que le projet impérial réussisse, cela exige que la nation la plus puissante du monde se comporte avec maturité, sagesse, tact, responsabilité et un souci pour le bien-être de la planète et de ses populations – en d'autres mots, d'épouser et d'adopter une forme de conscience mondiale véritablement éclairée.

Au lieu de cela, on offrit au monde le spectacle peu édifiant de l'unilatéralisme de Bush de 'l'Amérique d'abord', qui l'incita à abandonner le Protocole de Kyoto sur le réchauffement mondial, à se retirer du traité établissant la Cour Criminelle Internationale, à déchirer le Traité sur les missiles anti-balistiques, à bafouer les Nations Unies, et à violer la Convention de Genève sur le traitement des prisonniers de guerre. Avec ces actes de vandalisme, les USA réussirent à se mettre à l'abri des régulations internationales, et se préparèrent à s'embarquer dans une série de guerres 'coloniales', que les empires ont toujours dû mener. Comme le démontre l'histoire, de telles guerres peuvent initialement museler l'opposition, mais au plus elles durent, au plus intense est la ferveur patriotique générée au sein des peuples assujettis, et plus grande sera leur détermination de se libérer du joug impérial.

C'est précisément parce que l'Amérique est tellement puissante que ses ennemis, incapables de la combattre de front, se sentent forcés d'adopter des stratégies clandestines. Il en résulte que lorsque ben Laden utilise des avions civils comme missiles pour détruire les symboles de la puissance économique et politique américaine, cela fut considéré par beaucoup de gens du monde Arabe comme un acte de guerre brillamment inspiré et légitime, exécuté par les faibles contre les forts.

Une perspective plus séduisante que de devenir des vassaux de quelque Grand Américain, Empereur du Monde (combien de temps avant qu'il ne se déifie et commence à se conduire comme Caligula ?) est celle de l'établissement d'un gouvernement mondial par des moyens consensuels. Mais ceci n'éliminerait pas l'utilisation de la violence entre factions en compétition ; et comme nous le savons, les guerres civiles sont souvent les plus cruelles et les plus sanglantes de toutes les guerres. Comme l'écrivait Margaret Mead (1968) dans un passage visionnaire (prescient) :

Toute forme d'état mondial, dans lequel les composants peuvent réarranger leurs loyautés de façon à ce que des membres d'autres groupes identifiables puissent être définis comme des proies légitimes, ne peut pas être considéré comme une invention sociale qui peut effectivement empêcher la guerre. Les idées de révolution et de guerres saintes continueraient à menacer sa stabilité, tout comme les loyautés géographiques continueraient à menacer le modèle fédéral.

Mais nous ne devrions pas nous désespérer pour cela. Il est prouvé que de larges fédérations peuvent fonctionner et que les institutions démocratiques offrent un exutoire aux hostilités in-group, out-group, qui ne doivent pas devenir violentes. Jung comprît bien le problème :

Si par exemple, les Suisses Francophones affirmaient que les Suisses Alémaniques étaient tous des diables, nous, ici en Suisse, aurions la plus grande guerre civile en un rien de temps...Eh bien – nous ne le faisons simplement pas, car nous avons appris notre leçon il y a plus de 400 ans. Nous sommes arrivés à la conclusion qu'il vaut mieux éviter les guerres externes, alors nous sommes rentrés à la maison en emportant avec nous nos conflits. En Suisse, nous avons construit la 'démocratie parfaite' où nos instincts

guerriers peuvent s'exercer sous la forme de querelles domestiques, appelées 'la vie politique'. Nous nous combattons l'un l'autre dans les limites de la loi et de la constitution, et nous sommes enclins à considérer la démocratie comme un état chronique de guerre civile atténuée. Nous sommes loin d'être en paix avec nous-mêmes ; au contraire, nous nous haïssons et nous combattons l'un l'autre parce que nous avons réussi à interioriser la guerre.

(CW 10, par.455)

Les facteurs principaux qui contribuent à éliminer les guerres civiles sont le développement de structures politiques respectées par toute la nation et la concentration de la force coercitive dans les mains du gouvernement central. C'est ce qui se passa lors de la formation du Royaume Uni, l'unification des États Unis d'Amérique, et l'imposition de l'hégémonie Soviétique aux nations d'Europe de l'est. Un pas dans la même direction fut accompli par l'association des états Européens au sein de l'UE et l'intégration des forces armées de l'Atlantique Nord dans l'OTAN. Ceci a, au moins pour l'instant présent, mis un terme aux guerres entre pays en Europe.

Il semble que notre seul espoir d'éliminer la guerre internationale et le terrorisme serait de traduire 'l'état chronique de guerre civile atténuée' de Jung, de la Suisse à la planète entière, en étant bien conscient des périls d'une telle entreprise sans le soutien de la constitution Helvétique et de la sagesse terre-à-terre des Suisses. C'est tragique, mais on ne voit pas comment ceci pourrait arriver sans une catastrophe mondiale d'une magnitude suffisante pour forcer un changement radical des mentalités menant, à une résolution du problème de l'Ombre pour l'humanité. C'est seulement à ce moment-là que le cycle archétypal générant le cataclysme récurrent de la guerre pourra être transcendé.

## Transcender la Guerre

Maintenant on se retrouve avec l'horrible sentiment que la guerre ne règle *rien* ; que gagner la guerre est aussi désastreux que de la perdre !

Agatha Christie, 1977

Le Dr Harry Wilmer, un homme bon et sage, qui passa une grande partie de sa vie à tenter de comprendre et de soigner les traumatismes mentaux infligés par la guerre, fit un travail remarquable avec les vétérans de guerre qui souffraient de dépression nerveuse suite à ce qu'ils avaient vécu au Vietnam. Un de ces patients lui raconta le rêve suivant :

J'essaye d'avertir les gens qu'une autre guerre arrive, et les gens se moquent de moi. Je suis à Dallas et nous nous déplaçons en hélicoptère pour sécuriser une position. J'essaye d'avertir les gens : 'Hé ! Il y a une guerre qui va éclater ! Vous feriez mieux de vous mettre à l'abri et de quitter la rue !' Mais ils riaient, se moquaient de moi et ne voulaient pas m'entendre. J'étais encore en train de raisonner les gens lorsque les hélicoptères décollèrent et me laissèrent là. Je me suis réveillé fâché de ne pas avoir réussi à faire comprendre aux gens ce qui se passait réellement.

Interrogé sur ses réactions, le vétéran raconta : 'Le rêve se réfère probablement à mon premier retour du Vietnam, quand j'essayais de parler aux gens et qu'ils ne voulaient pas me croire. Ils refusaient d'écouter. Certains riaient, et avec tout ça, j'ai complètement perdu ma capacité de communiquer avec ces gens.'

Un sort similaire fut réservé à Moshé the Beadle, dans les mémoires poignantes d'Elie Wiesel à propos d'Auschwitz, *Nuit* (1982). Après avoir miraculeusement échappé au massacre organisé par la Gestapo, Moshé fit le périlleux voyage pour rentrer chez lui et avertir ses co-religionnaires Juifs. Il leur raconta la terrible vérité de bébés jetés en l'air pour servir de cibles, et d'autres choses pires encore, mais personne ne voulait l'écouter. Ils le croyaient fou. Il était impossible que des gens se conduisent comme cela, disaient-ils. Ainsi leur optimisme humanitaire, conjointement à leur besoin de nier la possibilité d'une chose aussi horrible, leur fit perdre toutes les chances qui leur restaient d'échapper au terrible sort qui les attendait.

Désespérant de pouvoir jamais être capable de persuader les Occidentaux de 'se réveiller' à ce qui se passait en Russie Soviétique, Alexandre Soljenitsyne (1975) criait : 'Est-il possible de transmettre l'expérience de ceux qui ont souffert à ceux qui ont encore à souffrir ? Est-ce qu'une partie de l'humanité peut tirer des leçons de l'expérience amère d'une autre partie de l'humanité ? Est-il possible d'avertir quelqu'un du danger ?'

Comme dit le proverbe, il n'y a pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. Quand une chose vraiment désagréable est en vue, nous préférons ne pas le savoir. Nous refusons de faire face à la réalité de notre situation parce que ce que nous appelons 'notre tranquillité d'esprit' est plus important à nos yeux. Nous sommes prêts à négocier n'importe quoi – même notre survie – pour que notre esprit soit en paix.

Les analystes sont bien conscients de ce phénomène, car ils passent leur vie à inviter les patients à sacrifier leur tranquillité d'esprit afin de comprendre ce qui les rend malades. Ceci est particulièrement vrai avec des patients suicidaires, car le suicide est le besoin de s'assurer d'avoir l'esprit en paix *à tout prix*.

Il y a des comparaisons intéressantes à faire entre les patients suicidaires ou autodestructeurs et les kamikazes, ainsi qu'avec ceux qui, même si le prix à payer est terrible pour eux, organisent et assurent la violence dans la guerre. Les terroristes, tout comme les soldats engagés dans le combat, ne peuvent accomplir des actes horribles de carnage qu'en isolant leur conscience des conséquences émotionnelles de ce qu'ils font. La même chose est vraie pour ceux qui sont responsables d'organiser, d'entraîner, et de payer les terroristes ou les guerriers qui exécutent leurs ordres. La capacité de poursuivre la guerre, sans être perturbé par la pensée des vies perdues ou gâchées, est une faculté que tous les dirigeants et généraux doivent cultiver. De là la remarque célèbre de Napoléon à Metternich en 1813 – qu'il serait prêt à sacrifier les vies d'un million d'hommes plutôt qu'un pouce de territoire. Hitler avait évidemment la même opinion quand il considérait l'état critique de ses forces à Stalingrad. Comme l'exprima Staline lui-même, 'La perte d'une vie peut être considérée comme une tragédie, mais la perte d'un million de vies est une statistique.'

L'organisation et l'exécution d'un massacre dépend, à tous les niveaux, de l'efficacité des mécanismes d'autodéfense opérant dans la psyché des personnes concernées. Par le déni, la répression, la dissociation et la projection, les guerriers évitent de se rendre compte de la nature désastreuse de leurs actions, et gardent leur tranquillité d'esprit, même au moment où ils les commettent.

L'utilisation de ces mécanismes nous semble à tous faciles, car nous les avons utilisés en grandissant. C'est un des moyens par lesquels nous restons en bons termes avec nos parents et nos professeurs, et qui nous permettent d'affronter la connaissance de l'inéluctabilité de notre propre mort. Comme les bombes nucléaires, de tels mécanismes sont des armes défensives, mais des deux, les mécanismes d'autodéfense sont les plus dangereuses. Non seulement elles nous permettent de vivre heureux malgré la possibilité constante d'une guerre, mais elles nous permettent aussi de fermer les yeux sur les choses terribles qui sont faites en notre nom quand une guerre est déclarée.

Prenez par exemple la dénégalion. Ce qui est vraiment sinistre à propos de la dénégalion est qu'invariablement nous ne sommes pas conscients que nous l'utilisons. Nous pouvons la détecter chez les autres, mais rarement en nous-même. C'était par dénégalion plutôt que par sadisme que les gardes SS étaient capables de mener les Juifs aux chambres à gaz. Mais lorsque les GI Américains libérèrent Dachau, ils étaient tellement enrégés par leurs airs suffisants, qu'ils tuèrent 130 d'entre eux. Les troupes Britanniques étaient également renversées par la complaisance des gardes Allemands bien nourris au milieu de la misère humaine qu'ils avaient causée à Belsen, et ils leur firent donc nettoyer les restes indicibles de ce camp de concentration. Après avoir passé une semaine à charger des corps pourrissants sur des camions, puis à les décharger dans des fosses communes, ils avaient l'air aussi désespérés que leurs anciens prisonniers. Leurs autodéfenses volèrent en éclats, ils se retrouvaient tout à coup confrontés face-à-face avec toute l'horreur de ce qu'eux, et le système politique qu'ils supportaient, avaient fait.

Les camps de concentration offrent des exemples particulièrement horrifiants de la capacité de dénégalion et de dissociation qu'il faut pour commettre des actes cruels et horribles, mais ces mécanismes sont nécessaires pour accomplir tous les actes de guerre. De la même manière qu'en temps de paix ils permettent aux scientifiques de pratiquer la vivisection sur des animaux vivants, et aux fermiers d'élever des veaux dans des box, en temps de guerre ils font qu'il est possible pour de gentils pilotes de bombardier de déclencher une tempête de feu sur les villes. Sans dissociation, aucun soldat ne serait capable d'armer un missile

nucléaire, et aucun ouvrier ne pourrait fabriquer du napalm ; ils ne pourraient plus supporter de se regarder dans un miroir, s'ils ne protégeaient pas 'leur tranquillité d'esprit' des horribles conséquences de ce qu'ils sont en train de faire.

Personne n'est immunisé contre le déni, et moins de tous, les psychologues. Le refus des psychologues du vingtième siècle de comprendre l'influence cruciale de notre héritage phylogénétique sur le fonctionnement de notre cerveau, est comparable à la détermination des géologues du dix-huitième siècle de nier le grand âge de la Terre ou à l'opposition acharnée des théologiens du dix-neuvième siècle à la découverte de Darwin de l'origine de l'espèce par la sélection naturelle. En tentant d'alerter nos contemporains pour qu'ils prennent conscience de la menace omniprésente posée par les archétypes de la guerre, on se sent parfois comme Moshé the Beadle (Moshé le Bedeau). En tant qu'espèce, il semble que nous ne voulons jamais que nos précieuses certitudes soient mises en doute. C'est trop dérangent pour notre tranquillité d'esprit. Nous préférons ne pas voir l'évidence. Nous sommes aveugles, parce que nous ne voulons pas voir.

Ce souci de défendre notre confort à court terme, aux dépens des intérêts à long terme de notre espèce, est encore une autre caractéristique de notre nature Paléolithique. Alors que chaque génération produit quelques prophètes capables de voir plus loin et de révéler ce qui nous attend, la grande majorité continue de rechercher ses satisfactions quotidiennes comme s'il n'y avait pas de lendemain. C'est pourquoi il nous est possible d'exploiter les ressources mondiales jusqu'à leur épuisement, de polluer l'atmosphère, les océans, et les cours d'eau et de stocker assez d'armements pour détruire plusieurs fois la planète.

L'analyste New-yorkais, Donald E. Kalsched, se tourna vers le mythe de Prométhée pour élucider l'état critique de notre situation (1985). Prométhée ('celui qui sait à l'avance') vola le feu aux Dieux pour en faire cadeau à l'humanité, en compensation de la stupidité de son frère, Epiméthée ('celui qui apprend après les faits'), qui distribua les meilleurs dons des Dieux aux bêtes, laissant l'homme vulnérable et sans protection. Zeus, déterminé de conserver intacte son autorité patriarcale, appelle son ferronnier Héphaïstos pour châtier Prométhée et les humains. Obéissant à sa volonté, Héphaïstos enchaîne Prométhée au Caucase (où un aigle lui rend visite chaque jour pour se régaler de son foie au petit-déjeuner) et façonne Pandore pour convoyer toutes les maladies mortelles vers l'humanité. Epiméthée, en vrai hédoniste, accepte la belle Pandore malgré les conseils de son frère de la rejeter, et elle déverse la mort et la destruction sur le monde.

Le mythe est en effet pertinent pour notre condition. Peu d'entre nous utilisent la prévoyance de Prométhée, prototype du scientifique, incarnation du principe de réalité de Freud, et héros de la conscience humaine, alors que la plupart d'entre nous se comportent comme Epiméthée, bohémien impulsif et bon vivant, adepte du principe du plaisir, et gardien du Ça. Héphaïstos, serviteur obéissant de Zeus et instrument de ses punitions (celui qui captura Ares et Aphrodite dans un filet), est le représentant mythique du Surmoi.

Comme le souligna Kalsched (1985), le cadeau de Prométhée a permis à l'homme de transcender ses limitations mortelles ; avec la découverte de la fission nucléaire, c'est comme si Prométhée avait brisé ses liens et, rivalisant avec les dieux, avait permis sa propre apothéose :

Prométhée est lâché dans le ciel et est devenu fou furieux.

L'humanité est droguée, et veut toujours plus de feu et plus de connaissances des secrets de la vie. Et Prométhée assiège encore et encore l'Olympe, sans entraves. Héphaïstos, le dieu qui enchaîne est introuvable.

Prométhée est lâché dans le ciel et est devenu enragé.

L'humanité, comme droguée, n'a jamais assez de feu et veut toujours apprendre mieux les secrets de la vie. Et Prométhée assiège encore et encore l'Olympe, sans que rien ne l'arrête. Héphaïstos, le dieu qui enchaîne est introuvable.

Pour que l'humanité survive, l'homme doit se charger lui-même de la tâche d'Héphaïstos, qui est de maîtriser Prométhée. L'autre alternative est de se comporter comme Epiméthée, et d'attendre passivement le déroulement des événements.

Un autre analyste de New York, Charles Taylor, a examiné ces thèmes apocalyptiques, en convenant que nous assumons maintenant nous-mêmes les pouvoirs auxquels avant, nous supposions être soumis. Il a fait la constatation glaçante que cette puissance nouvellement usurpée 'n'est pas plus sous notre contrôle que ne l'est Dieu', affirmant que 'la moitié destructrice de la puissance divine est maintenant logée dans l'homme ; voilà combien de déité réside maintenant dans la chair mortelle.' Jung exprima cela dans *Réponses à Job* :

Le dieu noir a glissé la bombe atomique et les armes chimiques dans les mains (de l'homme) en lui donnant le pouvoir de vider les cylindres ( fioles) apocalyptiques de la colère sur ses congénères. Puisqu'on lui a accordé un pouvoir presque semblable à celui de dieu, il ne peut rester plus longtemps aveugle et inconscient.

(CW 18, par.56)

Et pourtant, c'est bien dans la cécité et l'inconscience que nous plongerait le déni et la dissociation, la répression et la projection. Déguisés en défenseurs de notre Ego et en protecteurs de notre tranquillité d'esprit, ces larbins discrets sont vraiment des agents secrets au service des archétypes de la guerre. Inconnus et méconnus par nos concitoyens, ils sont les comparses d'Armageddon. Et ils travaillent diligemment, pas seulement parmi les terroristes, les tyrans et les politiciens belligérants, mais dans chacun d'entre nous. C'est là l'aspect vraiment terrifiant de notre situation présente. Dans la lutte pour préserver notre civilisation et notre planète de la destruction, nous sommes nous-mêmes la source du mal que nous combattons.

## L'OMBRE

Ceux à qui l'on fait du mal font du mal en retour.

W.H. Auden

Le déni nous permet d'éluder notre co-responsabilité, et la projection nous encourage à localiser la source du mal, non en 'nous' mais en 'eux'. C'est là le problème d'Ombre de notre temps et, avec les ADM (armes de destruction massive) à notre disposition, c'est devenu le problème d'Ombre de notre espèce – notre plus grand plaisir est de pointer l'ennemi du doigt, et de travailler à sa destruction, tout en transférant sur lui l'entière responsabilité de la situation. Ceci est typique dans toutes les confrontations hostiles récentes, que ce soit entre les Soviétiques et l'Ouest, entre Indiens et Pakistanais, entre Serbes et Croates, entre Protestants et Catholiques en Irlande du Nord, ou entre Américains et Irakiens. Les retombées les plus évidentes de l'effondrement du processus de paix d'Oslo, fut la déshumanisation mutuelle qui caractérisa les relations ultérieures entre les Palestiniens et les Juifs.

La projection d'Ombre a trois conséquences psychologiques pour les parties concernées :

- (1) Elle leur enlève toute capacité de se rendre compte de leur propre envie de pouvoir et de leur capacité destructrice.

- (2) Elle déforme leur perception de la réalité, les rendant profondément méfiants face à toutes les intentions de l'autre camp, et fiers de leurs propres intentions – par ex. 'Ils sont déviants, obsédés de pouvoir et déterminés à nous détruire ; nous sommes honnêtes, démocratiques et voulons que tout le monde soit libre ; leurs armes sont des armes de terreur et d'agression, les nôtres sont des armes défensives', etc.
- (3) Elle met en place une prophétie qui se réalise d'elle-même : chaque partie voit les actions militaires et politiques de l'autre comme une confirmation de ses intentions hostiles.

Le potentiel d'auto renforcement de la projection de l'Ombre peut facilement être apprécié au niveau de l'expérience interpersonnelle. Supposons que j'aie des sentiments agressifs envers vous, mais puisque je me targue d'être une personne de type mature et équitable, je vous cache mes sentiments et les dénie à moi-même. Mais le sentiment d'agressivité persiste. Comme il ne me quittera pas, il s'attache à vous, la personne qui provoque ce sentiment, et par conséquent, je vous accuse d'être agressif envers moi. Cette accusation a pour effet *de vous rendre* réellement agressif, que vous ayez ou non eu des sentiments hostiles au départ. Qui plus est (1), si vous n'aviez aucun sentiment d'agressivité, l'injustice de mon accusation vous rendra agressif, et (2) si par contre vous aviez effectivement un sentiment hostile, alors mes accusations vous donnent l'opportunité d'exprimer votre agressivité sur la place publique. Je prends alors votre réaction aggressive à mes accusations comme une confirmation que j'avais raison de vous accuser.

Les relations est-ouest après 1947 consistaient en un courant à double sens de ces échanges mutuels d'Ombre, se renforçant de plus en plus. Mais étant donné que les stratèges des deux camps pouvaient donner une justification rationnelle à leurs perceptions et à leurs réactions, le processus peut être illustré de façon plus convaincante par des conflits dans lesquels nous n'avons pas personnellement été impliqués, et qui surviennent entre des sociétés moins complexes que la nôtre.

Dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée, par exemple, deux peuplades, les Motu et les Koitapu, se cantonnaient obstinément dans un état virtuellement perpétuel de projection mutuelle d'Ombre. Toute calamité qui frappait les Motu était attribuée à la malveillance magique des Koitapu, et vice versa. Lorsqu'en 1976, les Motu perdirent la plus grande partie de leur *sagou*, glissant hors de leurs fragiles pirogues lors d'une grosse tempête en mer, les Koitapu en furent tenus responsables, et un grand nombre d'entre eux furent tués par vengeance. Plus tard, en 1978, les Motu souffrirent d'une sécheresse prolongée. Puisque les Koitapu en étaient évidemment à nouveau responsables, ils furent attaqués et un grand nombre d'entre eux furent massacrés. Peu après, la sécheresse se termina par une belle averse de pluie, prouvant aux Motu que leur comportement était totalement justifié. (Davie, 1929).

Ici, l'aspect magique de la projection de l'Ombre apparaît plus clairement que dans les échanges est-ouest (bien que j'aie entendu parfois que l'on blâmait les Russes pour un temps exceptionnellement mauvais dans les îles Britanniques), mais ceci est dû en grande partie au fait que, avant la découverte de l'écriture, les gens prenaient ces phénomènes psychiques de façon plus littérale que nous. Même à l'âge nucléaire, bien que plus discrète, la magie est toujours aussi puissante. Ce point est bien repris par Bernstein (1985) :

Au plus l'un des clans projette des contenus négatifs sur l'autre clan, au plus il tendra à se gonfler d'autosatisfaction par le contenu 'positif' de sa propre image déformée. De plus, chaque clan a besoin de l'autre pour jouer le rôle du 'méchant', afin que celui-ci reçoive sa projection négative, et donc, chacun investit inconsciemment afin que l'autre clan reste au moins aussi négatif qu'il n'est perçu.

Jung résuma la situation qui s'était développée entre l'Est et l'Ouest dans un passage qu'il écrivit peu avant sa mort :

Si, pour un moment, nous considérons l'humanité comme un seul individu, nous voyons qu'elle est comme un homme entraîné par des puissances inconscientes. Il est dissocié comme un névrosé, avec le Rideau de Fer marquant la ligne de démarcation.

L'occidental, qui représente un type de conscience considéré jusqu'alors comme valable, se rend de plus en plus compte de la recherche agressive du pouvoir de l'Est, et se voit alors lui-même forcé de prendre des mesures extraordinaires de défense. Ce qu'il ne voit pas, c'est que ce sont ses propres vices, officiellement répudiés et enveloppés dans les bonnes manières internationales, qui lui sont jetés en pleine figure par leur utilisation méthodique et sans vergogne des gens de l'Est. Ce que l'Ouest a toléré, mais seulement secrètement, et appliqué un peu honteusement (le mensonge diplomatique, le double jeu, les menaces voilées), nous revient ouvertement dans son ensemble, et fait que nous soyons pieds et poings liés – exactement le cas du névrosé. C'est le visage de notre propre Ombre qui nous fixe d'un regard noir au travers du Rideau de Fer.

Comme disait George Kennan (1982), en parlant de l'Union Soviétique, 'Nous devons considérer le comportement des dirigeants de ce pays comme le reflet partiel de la manière dont nous les traitons.'

La désintégration de la puissance Soviétique permit à l'Ombre occidentale de rechercher des ennemis moins puissants pour incarner l'archétype du Mal – favorisant ainsi l'émergence facile de personnages comme Slobodan Milosevic, l'Ayatollah Khomeini, Oussama ben Laden, Saddam Hussein, et les gens qui les soutenaient. Les guerres que ces projections d'Ombre rendirent possibles – en Yougoslavie, en Afghanistan et dans le Golfe – provoquèrent inévitablement de nouvelles projections d'Ombre, qui rapidement préparaient le terrain pour de nouvelles guerres.

Bien que la Première Guerre du Golfe résulte en une nette victoire Américaine, son effet à long terme fut de booster l'extrémisme Islamique, même chez l'allié le plus proche de l'Amérique, l'Arabie Saoudite. C'était la présence militaire Américaine au pays de 'la Mecque et de Médina' qui inspira Oussama ben Laden à déclarer le djihad contre l'Amérique et contre la famille royale Saoudienne. La guerre en Afghanistan, conséquence des attaques du 11 septembre, tua certains leaders d'Al-Qaïda, mais n'ayant pu obtenir le scalp de ben Laden, l'Ombre Américaine se retourna vers Saddam Hussein.

Il est renversant de voir avec quelle facilité une projection d'Ombre peut transformer notre perception d'un dirigeant ! Quand Saddam Hussein était en guerre avec l'Iran, un pays férocelement hostile aux intérêts Occidentaux, il était perçu comme un allié digne d'être financé et armé par la première administration Bush. Avec son invasion du Koweït, et suite à la tentative (manquée) de le charger de la responsabilité des attentats du 11 Septembre, il fut rapidement identifié comme archétype du Mal et transformé en un monstre à détruire. La seconde victoire aisée contre l'Irak produite par une 'blitzkrieg' Américaine mortelle, permit aux vautours de l'administration de se féliciter de leur succès. Mais ce qu'ils avaient réussi à faire, apparemment sans s'en rendre compte, était de liguer contre eux la plus grande partie du monde, spécialement le monde Arabe. L'effet de l'attaque anglo-américaine sur l'opinion Arabe fut immédiat : il transforma Saddam de tyran en héros.

La menace réelle posée par Saddam était vraiment très exagérée par George W. Bush et Tony Blair, pour justifier une guerre qu'ils souhaitaient tous les deux. Leurs assertions répétées, qu'ils étaient 'convaincus' que Saddam avait des ADM (Armes de Destruction Massive), rappelait un des dictons de Nietzsche que 'les convictions sont des ennemis plus dangereux de la vérité que les mensonges.' Comme l'observait Samuel Johnson, 'Parmi les

calamités de la guerre, on peut compter aussi la diminution du respect de la vérité par les contrevérités dictées par l'intérêt et encouragées par la crédulité.'

Comme on pouvait s'y attendre, cette guerre que le reste du monde perçut comme illégale, immorale et inutile, alimenta aussi bien l'hostilité Arabe que la cause terroriste, rendant notre vie plus dangereuse qu'elle ne l'était avant. Les conséquences principales furent la libération de projections d'Ombre entre l'Islam et l'Occident, et l'apparition de sentiments de méfiance, d'hostilité, et d'incompréhension mutuelle qui à leur tour, rendirent probable une nouvelle division est-ouest pour remplacer l'ancienne. Et 250 millions de membres des nations Arabes furent encouragés à considérer avec plus de sympathie les idéologues et les militants fanatiques qui constituaient le plus grand défi lancé à la puissance Américaine depuis la chute du Communisme.

## LA CONSCIENCE

La signifiante de l'homme est qu'il est insignifiant et conscient de l'être.

Carl Becker

Afin que la conscience humaine puisse nous aider à sortir de cette situation terrifiante, elle doit atteindre quatre objectifs majeurs :

- (1) Elle doit outrepasser les mécanismes d'autodéfense qui servent à nous maintenir dans l'inconscience.
- (2) Elle doit cesser d'être partisane.
- (3) Elle doit percevoir les projections d'Ombre venant de chaque bord et les distinguer des politiques et des intentions réelles de chacun.
- (4) Elle doit apprendre à différencier les anciennes forces archétypales qui nous poussent inconsciemment vers des attitudes guerrières, des circonstances réelles qui prévalent entre des adversaires potentiels à l'âge nucléaire.

Ceci est une tâche colossale, et au sein des nations proches d'une confrontation guerrière, elle est rarement entreprise par plus d'un nombre relativement restreint de personnes hautement lucides. L'on ne devrait pas minimiser la difficulté de rester conscient, ni le courage qui est nécessaire pour s'exprimer dans de telles circonstances. De puissantes forces collectives sont déployées pour que nous restions à la fois inconscients et silencieux. Lorsqu'une nation part en guerre, ses citoyens serrent les rangs dans une identité patriotique partagée, et les dissidents sont stigmatisés comme traîtres pour ne pas avoir fourni un support moral à 'nos troupes sur le champ de bataille'. Les dissidents répondent, bien sûr, que le meilleur moyen de supporter 'nos troupes' est avant tout de ne pas les envoyer faire une guerre inutile – mais ceci ne fait rien pour améliorer la popularité des dissidents.

Le sentiment d'isolement que l'on peut subir dans de telles circonstances fut expérimenté en Amérique et en Grande Bretagne par des gens qui s'opposèrent au déclenchement de la Seconde Guerre du Golfe. Ceux qui manifestèrent contre la guerre, et en cette occasion il y en eut beaucoup, furent scandaleusement dénoncés par les médias favorables à la guerre, comme 'amis de Saddam', déformant délibérément leurs motivations. En réalité, personne ne manifestait en faveur de Saddam. Ils manifestaient contre la guerre. Ils manifestaient contre le massacre et la mutilation délibérée de personnes innocentes.

Leur position fut explicitée par le diplomate Américain John Brady Kiesling, dans une lettre courageuse au Secrétaire d'État Américain Colin Powell :

Notre fervente poursuite de la guerre contre l'Irak nous mène à dilapider la légitimité internationale qui fut l'arme la plus efficace de l'Amérique, aussi bien offensive que défensive, depuis l'époque de Woodrow Wilson. Nous avons commencé à démanteler le réseau de relations internationales le plus large et le plus efficace que le monde ait jamais connu. Notre stratégie actuelle apportera l'instabilité et le danger, pas la sécurité.

Inutile de dire qu'avec un tel point de vue, il fut obligé de démissionner.

Pour rester conscients de l'attraction exercée par les archétypes de la guerre, nous devons arriver, dans une certaine mesure, à nous détacher émotionnellement de nos propres convictions et de notre identité nationale. Nous pourrions ainsi voir les choses comme elles le sont réellement. Nous devons rester vigilants, car les dirigeants politiques, aidés et encouragés par leurs supporters dans les médias, propageront de prétendus 'faits' à propos de l'ennemi ; faits soi-disant fournis par les services secrets, et dont 'pour des raisons de sécurité nationale' les preuves ne peuvent être divulguées. Pour mobiliser l'opinion publique pour la guerre, il est nécessaire aux dirigeants (et à certains médias vociférants) de représenter l'ennemi comme une sérieuse menace – comme le fit Hitler lorsqu'il voulut attaquer la Pologne en 1939, et comme le fit George W. Bush quand il voulut attaquer l'Irak en 2003. En pratique, peu importe que l'ennemi choisi représente ou non une menace. Ce qui importe, c'est que le public soit induit à *le percevoir* comme une menace. Ceci est un préliminaire essentiel pour faire bouger le cycle guerre-paix dans la direction de la guerre.

Alors que le cycle roule péniblement vers le point où les hostilités commencent réellement, un changement majeur se passe dans l'opinion publique au moment où les archétypes de la guerre resserrent leur emprise. Les sondages d'opinion reflètent ces changements. A la mi-février 2003, un mois avant l'invasion anglo-américaine de l'Irak, 52 pourcent de la population Britannique était opposée à leur implication dans cette guerre à venir, alors que seuls les 29 pourcent y étaient favorables. A la mi-mars, l'invasion était lancée. Vers la mi-avril, après la chute de Bagdad, la proportion en faveur de la guerre était montée à 63 pourcent, alors que ceux qui étaient contre tombèrent à 23 pourcent. Qui plus est, parmi les 18-24 ans (le groupe d'âge qui avait supporté avec le plus d'enthousiasme le mouvement anti-guerre en Grande-Bretagne), 67 pourcent disaient qu'ils étaient maintenant en faveur de l'action militaire. (The Guardian/ICM sondage sur la poursuite de la guerre, *The Guardian*, 15 avril 2003).

La satisfaction publique d'avoir émergé d'un conflit du côté des vainqueurs se reflète également dans les cotes de popularité des dirigeants de guerre. Après la Première Guerre du Golfe, la cote de Bush senior dépassait même celle du Président Truman à la fin de la Seconde Guerre Mondiale. La guerre gagnée par Margaret Thatcher pour regagner les Îles Malouines lui valut d'être réélue, malgré l'impopularité de sa politique intérieure. Ces constatations illustrent encore mieux la force des archétypes pour recruter et soutenir l'engagement collectif dans la guerre, une fois que les hostilités ont commencé.

Mais comme la plupart des gens en dehors de la Grande-Bretagne et des États-Unis pouvaient le voir, le véritable problème auquel le monde était confronté en 2003 n'était pas Saddam Hussein et ses soi-disant armes de destruction massive comme Bush et Blair auraient voulu nous le faire croire, mais l'insoluble horreur des relations israélo-palestiniennes. Pour des années, l'attitude Arabe vis-à-vis des États-Unis était profondément affectée par cette terrible dispute qui semblait ne jamais devoir finir. La diffusion à saturation des souffrances Palestiniennes par les chaînes de télévision Al Jazeera et autres Pan-Arabs nourrirent un profond sentiment d'injustice envers Washington, vu comme le défenseur et garant principal d'Israël, et aux yeux de beaucoup d'Arabes cela fournissait une justification aux attentats-suicides et aux atrocités commises.

Si cet affreux conflit devait un jour être résolu, le seul espoir serait de persuader toutes les parties concernées de prendre conscience de la nature de l'impasse sanglante dans laquelle ils se sont engagés et, par un énorme effort de compréhension mutuelle, de la transcender. En fin de compte, ceci exigerait que chacun reconnaisse que le problème principal ne réside pas dans l'autre mais bien dans les forces archétypales qui les *poussent* vers une destruction mutuelle. Comme le suggérait Bernstein (1985) en discutant de la Guerre Froide, si seulement les protagonistes pouvaient comprendre que ce sont des impératifs archétypaux qui sont à l'œuvre dans tous les conflits internationaux, alors ils pourraient cesser de suivre inconsciemment ces dynamiques et arrêter de se blâmer l'un l'autre pour chaque crise qui apparaît. Considérer l'ensemble du problème sur une base archétypale 'constitue un nouveau et troisième point de vue'.

Si les négociateurs pouvaient comprendre avec sagesse le drame archétypal dont ils sont les acteurs, ils ne se retrouveraient pas pris au piège et impuissants. Bernstein écrivait : 'En utilisant une approche archétypale, les deux antagonistes se retrouveraient tous deux assis du même côté de la table, en voyant leur problème mutuel de l'autre côté'. Ensuite, avec le temps, 'ils en viendraient à percevoir que tous deux ont été des victimes – moins l'un de l'autre que d'un phénomène psychique. La nature impersonnelle des archétypes permettrait aux antagonistes d'avoir un dialogue plus libre, parce que personne n'est à blâmer pour un problème archétypal – les archétypes existent *a priori*.'

Un obstacle majeur à l'amélioration des relations entre ennemis potentiels est toutefois que, une fois la projection de l'Ombre bien établie, non seulement elle se perpétue, mais elle est aussi très agréable. Elle agit comme une drogue pour les hommes, parce qu'avec elle ils se sentent si bien. Ils ne veulent pas y renoncer. C'est excitant de voir l'ennemi clairement identifié et de se jeter corps et âme dans un conflit diplomatique et physique avec lui. D'une certaine manière nous *aimons* vraiment nos ennemis, car ils nous complètent. Leur aspect extérieur et l'anticipation archétypale intérieure que nous avons d'eux se rejoignent en une joyeuse union. L'identification de l'Ennemi s'accompagne de toutes sortes d'avantages. Nous savons où nous en sommes. Le monde devient moins compliqué et moins incertain – il est mieux apprécié, plus vivant. Nous faisons bloc avec nos familles, nos amis et alliés, et ressentons plus de chaleur, de sécurité, et de plaisir d'être avec eux. L'Ennemi nous donne une chance de jouer au héros. Et nous l'aimons, non seulement parce c'est lui qui porte tout le Mal qui est en nous, mais aussi parce qu'il incarne *toute l'Ombre* – qui ne s'est pas encore développée ni réalisée en nous, comme tout ce qui est négatif, louche ou mauvais.

Cela nous mènerait assez loin d'expliquer l'attraction et la répulsion mutuelle qui caractérisa les relations entre l'Est et l'Ouest durant la 'Guerre Froide'. Fondamentalement, c'était une *coniunctio oppositorum* – le terme d'alchimie pour l'union des opposés 'qui oppose l'un à l'autre dans l'hostilité ou attire l'un vers l'autre dans l'amour'. L'éminent Jungien, Edward Edinger (1983), voyait la relation entre l'Est et l'Ouest comme une tentative de guérir la division qui frappa à l'origine les moitiés Est et Ouest de la Chrétienté. S'il en est ainsi, alors la *coniunctio oppositorum* qui l'a remplacée pourrait être considérée comme une tentative de guérir la division entre les Judéo-Chrétiens et l'Islam.

Puisque notre pire ennemi est le système d'autodéfense qui encercle le Moi humain – l'empêchant de se rendre compte de questions qui pourraient s'avérer inutilement dérangeantes – il est logique de nous demander d'où vient ce système. D'abord, pourquoi s'est-il développé ? Il y a beaucoup de possibilités théoriques, mais le développement d'un tel système ne peut être sans relation avec le fait que nous, les humains, sommes les seuls parmi les animaux de la création à *connaître* la nature de notre propre mortalité ; notre existence sur cette planète est tragiquement brève, et il n'y a aucun moyen de savoir si elle sera raccourcie et quand cela arrivera. Nos ancêtres vivaient dans des circonstances de grande incertitude : être complètement conscients de la terrible précarité de leur condition à chaque moment et à

chaque jour aurait été intolérable. Il fallait qu'une partie de la vérité soit filtrée. Obligeamment, la nature nous donna le don de l'accoutumance et de l'adaptabilité, afin de nous ajuster aux circonstances, aussi difficiles qu'elles fussent. En d'autres mots, nos autodéfenses du Moi se sont développées pour préserver notre santé mentale. Sans elles l'afflux de la réalité nous aurait rendus fous.

Et nos contemporains en seraient affectés de la même manière. Il se peut que nous ne soyons plus menacés par des prédateurs, par un ravitaillement incertain, par les caprices du climat, ou la possibilité d'attaques de tribus voisines, mais l'existence d'armes de destruction massive et la volonté de certaines personnes de les utiliser, rend notre situation plus précaire que jamais auparavant au cours de l'histoire de la vie humaine. Si nous continuons à agir comme nous le faisons, la possibilité de catastrophe nucléaire ou biologique n'aura d'égal que la certitude d'un désastre écologique. L'augmentation de la population mondiale, le problème de l'approvisionnement en nourriture, le fossé toujours plus grand entre les riches et les pauvres, l'augmentation rapide de la pollution industrielle, l'empoisonnement de l'atmosphère, des océans, des lacs et des cours d'eau, la destruction des forêts tropicales et de la campagne, le réchauffement climatique et l'érosion de la couche d'ozone, la disparition d'espèces animales et de leurs habitats, les catastrophes dans les centrales nucléaires, l'élimination des déchets radioactifs, la dispersion des armes nucléaires et biologiques, l'hostilité féroce entre différents groupes intégristes religieux, l'opposition à l'hégémonie américaine internationale, l'épuisement des ressources naturelles de la Terre, la transformation de terres productives en déserts, la compétition pour l'approvisionnement toujours plus rare en eau – tous ces problèmes peuvent provoquer des conflits armés entre groupes rivaux dans le futur et ils pourraient tous rendre la vie insupportable sur cette planète avant la fin de ce siècle. Et pourtant, malgré cette perspective effrayante, nous poursuivons calmement nos vies, inconscients de notre destin et indifférents au fait qu'en tant qu'espèce, nous nous sommes maintenant tellement éloignés de la nature que nous sommes totalement hors contrôle.

Notre mère Gaia, qui devrait être cordialement dégoûtée de nous maintenant, doit regretter amèrement de nous avoir donné les moyens de protéger notre tranquillité d'esprit Epiméthéenne, et doit maudire Zeus d'avoir permis à Prométhée de conserver le don du feu. Elle doit probablement nous ressentir comme un cancer invasif et rampant, qui trace son chemin en déchirant les tissus délicats de son être. Est-ce extravagant de se demander si elle souhaite que nous nous détruisions ? Ou envisagerait-elle une chirurgie radicale suivie d'une radiothérapie intensive comme seuls moyens de restaurer la santé de sa chère planète ? Peut-être est-ce ce qu'elle envisage. Et peut-être y a-t-il en nous aussi, un désir que ce traitement réussisse.

## **ARMAGEDDON**

Je me demande si nous ne nous dirigeons pas vers quelque cataclysme final. Je m'attends à une catastrophe, sans savoir ce qu'elle sera, mais dans laquelle nous serons tous engloutis... Je crois vraiment à la fin de toutes choses.

Emile Zola, dans une lettre à un ami, 1899

L'analyste Berlinoise, Hans Dieckmann (1985) détecta dans la psyché moderne 'un profond dégoût du monde actuel et le désir d'un nouveau commencement'. La notion d'apocalypse est profondément attirante pour cet état d'esprit. Dieckmann croit qu'il existe en nous un complexe inconscient qui aspire effectivement avec une sorte de 'secret plaisir', à une terrible guerre destructrice. Dans une conférence à l'Institut C.G. Jung de San Francisco, Steven Kull fit une observation similaire, affirmant que dans son expérience les hommes ne sont pas

seulement puissamment attirés par la guerre conventionnelle mais également par la guerre nucléaire, et qu'il y a une certaine excitation irrésistible dans la notion de la destruction totale du monde. Dieckmann est d'accord avec cette idée :

Le point culminant de notre pouvoir magique illimité est que nous sommes même capables de satisfaire cette terrible envie de tout détruire en poussant sur un bouton. Nous-mêmes sommes le Dieu qui pouvons envoyer le Déluge sur la terre afin de punir toutes les injustices, de balayer tous les péchés et d'exterminer tous les coupables.

L'idée d'une catastrophe globale n'a rien de neuf ; elle nous accompagne depuis longtemps : l'histoire du déluge de Noé, l'inondation de Deucalion et Pyrrha, et d'autres contes du Moyen-Orient relatant des inondations désastreuses. L'idée de Halley qu'une grande comète se serait écrasée en Russie et aurait créé la Mer Caspienne, était le précurseur de la théorie contemporaine que les discontinuités cataclysmiques dans les fossiles (la disparition soudaine des dinosaures, par exemple) étaient dues à l'impact de météorites géants qui lors de leur chute brutale dans les océans provoquaient d'énormes raz de marée qui inondaient les terres.

Dans tous les mythes de fin du monde, le cataclysme est infligé par les dieux pour punir les transgressions de l'homme. Alors, après un grand déluge ou un terrible incendie, il y a un nouveau commencement. Un petit groupe 'd'élus' survit pour fonder un ordre nouveau, infiniment meilleur que l'ancien, et purifié de ses péchés, de ses erreurs et de son désespoir. Dans le 'Crépuscule des Dieux' Teutonique, la destruction de Walhalla n'est pas la fin. Baldur renaît et crée un monde nouveau. Dans le mythe Hopi des quatre grands empires, chacun d'entre eux commence et se termine par un cataclysme. Chaque fois, quelques hommes survivent pour construire un nouveau monde. Dans l'œuvre alchimique pour créer *Adam secundus*, le but est de réconcilier les contradictions intolérables de la vie humaine en provoquant la destruction totale de l'ancien homme imparfait afin de créer le nouvel homme parfait.

Dans notre livre *Prophets, Cults and Madness (Prophètes, Cultes et Folie)* John Price et moi (Stevens and Price, 2000 b) avons étudié comment les prophètes et messies apparaissent en temps de crise ou de répression pour inspirer leurs disciples avec des fantasmes apocalyptiques d'Armageddon, le combat ultime entre les forces du Bien et du Mal, la redécouverte du Paradis Perdu, et la possession de la Terre Promise. C'est ainsi que la vision apocalyptique de St Jean le Divin lui apparût à Pathmos au moment où les Juifs étaient persécutés par l'Empereur Romain Domitien, alors que le Livre de Daniel, le premier texte juif apocalyptique, fut écrit aux environs de 165 av. J.-C. au temps de la révolte Maccabéenne des Juifs contre l'oppression d'Antiochos Epiphane. L'apocalypse d'Ezra suivit la destruction du Temple à Jérusalem au cours du premier siècle après J.-C., alors que des prophètes plus anciens, comme Amos et Isaïe, s'exprimèrent durant une période de bouleversements au 8ème siècle av. J.-C. Les fondateurs de cultes modernes – des hommes comme Jim Jones, David Koresh, et Shoko Asahara – se sont inspirés de la même vision apocalyptique et, comme eux, font de leur mieux pour provoquer l'Armageddon, convaincus que ce n'est que par la lutte ultime entre le Bien et le Mal qu'eux et leurs disciples seront sauvés. Ces anciennes expectations eschatologiques, qui trouvent leurs origines dans la vie religieuse des tribus Sémitiques d'il y a 3000 ans, influencent encore fortement le système de pensée des terroristes suicidaires, tout comme elles sont inconsciemment activées en nous en association avec l'idée d'un holocauste nucléaire.

Dieckmann en parlait comme du *complexe de Noé* – le souhait d'effacer tout et de recommencer à zéro. Notre instinct de conservation nous permet d'apprécier ces fantasmes apocalyptiques, parce qu'ils nous apprennent que *nous* devrions être les survivants. Nous nous identifions à Noé et à Baldur. Dieckmann écrivait :

L'horreur évoquée par les images de la fin du monde nous effrayent autant qu'elles nous fascinent, et elles nous accrochent peut-être précisément parce qu'avec la 'fin', l'espoir Chrétien de rédemption et la glorification du Christ triomphant se font sentir inconsciemment. Ceci pourrait être la raison pour laquelle dans notre âme la peur évoquée par les horreurs de la fin du monde ne peut pas vraiment avoir d'effet, ni nous pousser à œuvrer à l'éviter. Une fascination inconsciente nous pousse à faire de la fin du monde une réalité.

Si cette fascination émerge dans la conscience, nous la rationalisons ; nous pensons en nous-mêmes qu'il y a de toute façon trop de gens, qu'ils sont en train de consommer les ressources naturelles du monde et de polluer l'environnement à un rythme exponentiel. Dans une centaine d'années environ la planète sera inhabitable, parce que notre stupide aveuglement ne nous laissera pas prendre les mesures nécessaires, ni pour réduire la population, ni pour retourner aux méthodes plus simples d'agriculture et de production. Pour ces raisons, il vaut mieux supprimer les 95 pourcent de la population mondiale et laisser les 'éclairés' – 'nous' (les 5 pourcent dominants) – recommencer tout avec un ordre nouveau qui ne fera plus les mêmes terribles erreurs. Ce fantasme apocalyptique du nouveau commencement trouva son expression dans les romans et les films 'post holocauste' qui jouirent d'une grande popularité dans les années 1980 et 1990.

Le thème apocalyptique, fondamentalement un thème de mort, de purification et de renaissance, trouve des parallèles dans la *Solutio* en alchimie et dans les fantasmes de patients suicidaires et de terroristes Islamiques. Lorsqu'on analyse les motivations des gens qui ont fait une tentative de suicide, on découvre communément un désir de punir le monde, qui est bien plus grand que le souhait de se détruire soi-même. C'est son propre monde, et sa propre vie dans ce monde, qui sont devenus intolérables, et ce qui est recherché n'est pas tant l'annihilation personnelle que le changement existentiel.

La mort, la transition et la renaissance, la séquence archétypale la plus profonde dans la psyché, est un thème qui est vécu encore et encore par les individus au cours de leur développement personnel, par les familles dans le conflit des générations, et par les nations lors des confrontations armées. Le nouvel ordre est né avec la guerre, et grâce à la guerre l'ancien ordre est balayé. D'un point de vue purement objectif, ceci est l'aspect créatif de la guerre. En subissant la dialectique militaire de la thèse, de l'anti-thèse et de la synthèse, les peuples opposés interagissent et se transforment l'un l'autre et, par le sacrifice de leur sang, ils mettent en place une nouvelle configuration du pouvoir, de la culture et de l'influence. Telle fut l'histoire de la première moitié du vingtième siècle ; telle a été l'histoire de tous les autres siècles : la mort et la destruction liées à la vie et à la création par la conjonction archétypale de la guerre.

Quand les politiciens, les historiens et les généraux nous disent que les gouvernements ne vont en guerre que pour des raisons rationnelles, ils ne se rendent pas compte de la puissance incommensurable de la vague inconsciente qui peut nous entraîner vers elle. En 1987, par exemple, le stratège Evan Luard, nous assurait que : 'Le déclenchement délibéré d'une guerre nucléaire ne sera jamais un choix politique vraisemblable pour aucun gouvernement, et moins encore contre un état ou un groupe d'états qui possède lui-même de telles armes.' Il n'est pas rationnel 'de croire qu'un état, ou une alliance, quelle qu'elle soit, chercherait à se défendre en commettant un suicide.'

Ces mots sont rassurants, mais de nouveau, ils traduisent un manque de compréhension psychologique. Le suicide est toujours une option pour les êtres humains. Et il peut surgir des circonstances où la mort semble plus désirable que la vie, pas seulement pour l'individu, mais aussi pour la collectivité. Des communautés entières peuvent certainement se suicider –

comme nous l'avons appris par exemple par le massacre de Jonestown en novembre 1978. Lorsqu'un groupe croit que toute son existence est menacée, il peut se retourner contre lui-même plutôt que de se rendre.

Il n'est pas vrai non plus de dire, comme beaucoup le font, que les gens n'iront à la guerre que s'ils croient qu'ils ont de bonnes chances de la gagner. Ils peuvent se rendre compte qu'ils perdront peut-être la guerre, mais ils préféreront se battre jusqu'à la mort plutôt que de capituler. Tel était l'état d'esprit désespéré de la cavalerie Polonaise lorsqu'elle chargea en 1940 la division des Panzer Allemands qui avançait. 'La Mort avant le Déshonneur' n'est pas seulement de la rhétorique ; des nations entières ont fait ce choix. Tout comme les enfants qui, ne pouvant exprimer leur agressivité directement contre des parents autoritaires et frustrants, retournent cette agressivité destructrice contre eux-mêmes, les nations, les guérilleros ou les terroristes, remplis d'un 'enthousiasme militant' contre un voisin infiniment puissant, trouveront quelque consolation en s'immolant eux-mêmes plutôt que d'accorder à l'agresseur la satisfaction d'une victoire aisée. On pourrait appeler cela la réponse de Samson. Si tu perçois ta situation comme intolérable et sans espoir, tu peux trouver une grande satisfaction en faisant s'écrouler le temple sur toi-même et sur tes ennemis. Dans l'histoire des guerres, combien de guerriers n'ont-ils pas posé un dernier acte de résistance désespéré, en criant, 'Si nous devons mourir, emportons le plus possible d'entre eux avec nous !' C'est la devise de l'auteur d'un attentat-suicide ou du pilote kamikaze.

Certainement, les dirigeants à la tête de grandes nations et d'énormes armées peuvent prendre des décisions suicidaires dans cet esprit. Quand il ordonna l'attaque de Pearl Harbor, le Ministre Japonais de la Défense dit : 'Il est quelquefois nécessaire de fermer les yeux et de sauter du haut du Temple Kiyomizu' (l'endroit préféré des gens ayant l'intention de se suicider). Pendant la Première Guerre Mondiale, le Kaiser Guillaume II écrivit en marge d'un document d'état, 'Même si nous sommes détruits, l'Angleterre perdra au moins l'Inde.' Pendant ses derniers jours dans le bunker à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, Adolf Hitler ordonna la destruction totale de l'Allemagne, en partie parce qu'il ne voulait pas que les Alliés trouvent quoi que ce soit d'utile pour eux, mais principalement parce que le peuple Allemand lui avait fait faux-bond et que Ragnarök devait être leur destin. Si cet homme avait disposé d'armes atomiques pendant les derniers mois de la guerre, alors que les Alliés resserraient leur emprise autour de lui, est-il probable que, s'il en avait eu connaissance, la force de dissuasion nucléaire naissante des Etats-Unis l'eût empêché de s'en servir ?

Des hommes aux tendances nécrophiles peuvent en effet devenir tout-puissants dans les états modernes. Depuis la disparition de Hitler et de Staline, avec leurs acolytes Himmler et Beria, le monde a connu des dirigeants comme Idi Amin Dada, Jean Bédel Bokassa, Pol Pot, les Duvalier de Haïti, et Saddam Hussein. Comment chacun d'eux se serait-il comporté avec des têtes nucléaires dans leur arsenal ? C'était cette crainte qui déclencha la Seconde Guerre du Golfe.

Nous pouvons être d'accord avec Evan Luard, et ceux qui avancent comme lui que ce serait en effet irrationnel 'de croire qu'il existe un état ou une alliance qui choisirait de se défendre en se suicidant', ou de croire qu'il existe un état qui attaquerait un autre état capable de se défendre avec des armes nucléaires. Mais depuis quand l'homme s'est-il restreint uniquement aux actions rationnelles ? Nous ne devrions jamais nous permettre d'oublier le danger que cela représente de vivre dans un arsenal mondial où il existe de grands stocks d'armes nucléaires et biologiques ; le danger que représente une puissance nucléaire gérée par un psychopathe, le danger d'une guerre conventionnelle devenant nucléaire, le danger de la prolifération nucléaire, et le danger de l'agressivité niée, frustrée ou réprimée, se transformant en autodestruction. Et la chose la plus importante que nous ne devrions jamais perdre de vue – comme le font hélas invariablement les rationalistes – est de se rendre compte dans quelle mesure c'est inconsciemment que nous sommes poussés au conflit entre groupes, et combien

aussi nos décisions deviennent irrationnelles en situation de stress. Pour que le monde soit en sécurité, *personne* ne devrait jamais être en mesure de presser sur le bouton. Car l'homme infaillible n'est pas encore né.

Cette situation difficile où nous sommes, nous ne l'avons pas atteinte uniquement parce que nous sommes irrationnels, mais parce que, la plupart du temps, nous sommes inconscients. De quelle autre façon expliquer pourquoi nous ne sommes pas tous galvanisés dans l'action étant donné l'horreur de notre situation ? De quelle autre façon peut-on essayer de comprendre pourquoi les populations du monde ne voient pas qu'elles ont un problème commun, qui est de loin plus important que les différences qu'ils ont entre eux : le problème de savoir comment sauver notre planète ? Comparé à la perspective de futures guerres nucléaires ou biologiques, toutes nos incompatibilités religieuses, idéologiques et politiques deviennent complètement insignifiantes. Au lieu de nous menacer l'un l'autre de destruction, n'est-il pas plus important que nous examinions les barrières psychologiques qui existent entre nous (étant donné que les barrières militaires ne sont que des expressions de celles-ci) ? N'est-il pas plus important de nous consacrer à la tâche suprême de trouver les moyens de transcender les peurs et l'hostilité mutuelles ? Réussir ne serait pas seulement un immense avantage pour nous-mêmes, mais surtout pour les générations futures et pour toute la création.

Puisque le handicap majeur est un problème d'inconscience, la solution doit être de devenir conscients. C'est seulement à ce moment-là que nous pourrions *ressentir dans notre chair* les implications de l'impasse où nous nous sommes enfermés collectivement, et par cette souffrance parvenir à croître au-delà d'elle. Nous ne devenons capables de transcender le mal que lorsque nous avons eu un avant-goût salutaire de l'enfer. Car nous sommes crucifiés entre les extrêmes opposés que sont la guerre et la paix, l'extinction et la survie. Mais si nous sommes assez matures pour supporter en toute conscience la tension entre ces extrêmes, alors le problème s'élèvera à un autre niveau. La croissance au-delà de notre situation critique ne sera atteinte ni rationnellement, ni intellectuellement, mais seulement de façon *symbolique*, par ce que Jung appelait 'la fonction transcendante' – la capacité de la psyché humaine de subir la tension entre une paire de forces opposées et de 's'élever au-dessus' d'elles d'une manière qui reconnaît la puissance et la validité des deux.

## LA CONSCIENCE PLANETAIRE

Car quand ils diront, 'Paix et sécurité' ; alors soudain la destruction tombera sur eux, comme le travail sur une femme en couches, et ils n'y échapperont pas.

1 Thessaloniens 5 : 3

La fonction transcendante ne procède pas au moyen de la raison parce que la raison ne reconnaît aucune ambiguïté ; la vérité n'est pas le mensonge, la paix n'est pas la guerre, l'ami n'est pas l'ennemi, chaque chose est l'une ou l'autre chose. Mais la psyché humaine ne transcende pas moins la raison et les règles de la logique, que ne le font les opposés eux-mêmes, parce qu'elle ne voit aucun problème dans la perception simultanée des incompatibilités.

Dans son (1962) *Commentaire sur Le secret de la Fleur d'Or*, Jung écrivait :

Il arriva çà et là dans ma pratique médicale, qu'un patient évolue au-delà des obscures possibilités à l'intérieur de lui-même, et l'observation de ce fait était une expérience de prime importance pour moi. Au cours de ma pratique, j'avais aussi appris à voir que les plus grands et plus importants problèmes de la vie étaient tous fondamentalement insolubles. Et ils doivent l'être, car ils expriment la nécessaire polarité inhérente à tout système autorégulé. Ils ne peuvent jamais être résolus, mais seulement dépassés... Chacun

doit posséder ce niveau supérieur, au moins sous forme embryonnaire, et dans des circonstances favorables, on doit être capable de développer cette possibilité. Lorsque j'examinai le parcours du développement de ces personnes, qui tranquillement, et comme inconsciemment, évoluaient au-delà d'eux-mêmes, je vis que leurs destins avaient quelque chose en commun. Que cela surgisse de l'extérieur ou de l'intérieur, ce nouvel élément vint à toutes ces personnes d'un champ obscur de possibilités ; ils l'acceptèrent et continuèrent à le développer par les moyens fournis par cet élément... Mais ce n'était jamais quelque chose qui venait exclusivement de l'intérieur ou de l'extérieur. Si cet élément venait de l'extérieur de l'individu, il devint une expérience interne ; s'il venait de l'intérieur, il était changé en un événement externe. Mais en aucun cas cet élément n'a été appelé à exister expressément et par une volonté consciente, il semblait plutôt découler du déroulement du temps.

Dans ce passage, Jung clarifia son message : les plus grands problèmes de la vie sont insolubles. Il est futile de chercher des réponses rationnelles à ces problèmes. On doit les endurer en pleine conscience, jusqu'à ce que quelque chose de radical change en soi ou hors de soi, qui mène à leur transcendence.

Pour échapper à l'extinction, il nous faudra une prise de conscience dépassant de loin les limitations de notre nature Paléolithique 'Epiméthéenne', avec ses préoccupations d'intérêts à court terme, ici et maintenant. Avec un manque de respect aussi lourd pour le futur, y a-t-il quelque espoir que nous puissions éviter la catastrophe que les archétypes prédisent ?

Non, je ne crois pas, aussi longtemps que nous restons collectivement liés à cette perspective limitée, que j'appellerai 'la conscience esprit de clocher'. Le salut ne peut se trouver que dans le développement d'une conscience *planétaire*, d'une vision de notre belle planète comme une entité entière, avec tous les hommes et les femmes vivant comme les membres d'une même famille en équilibre homéostatique avec la biosphère. Alors seulement la guerre et la destruction gratuite deviendront des absurdités. Au plus nous pouvons renforcer notre sentiment d'identité avec toute l'humanité, et au plus nous pourrions étendre notre sentiment territorial pour notre patrie à toute la planète, et au moins nous aurons de chances d'être possédés par les archétypes de la guerre. Au moins nous nous concevons comme définis par notre nation, notre classe, notre affiliation politique, ou notre croyance religieuse, au moins nous aurons de chances d'être hostiles aux membres d'autres nations, classes, partis politiques, ou fois religieuses. Au plus nous voyons les autres comme fondamentalement similaires à nous-mêmes, au plus il sera difficile de concevoir de les massacrer. Au plus notre vision est transculturelle et mondiale, au moins nous serons prédisposés à être les victimes d'hostilités provinciales.

Mais le village mondial restera un rêve inaccessible, aussi longtemps que nous ne pouvons pas transcender notre propension archétypale à faire des distinctions in-group – out-group. Réaliser ce rêve signifiera étendre l'in-group de manière à y inclure toute l'humanité, ce qui soulève la question fondamentale de savoir avec combien de personnes il est possible de se sentir apparentés. Dans quelle mesure existe-t-il une contrainte archétypale sur la taille d'un in-group ? Les bandes de cueilleurs-chasseurs vivaient heureux ensemble aussi longtemps qu'ils ne dépassaient pas environ 50 membres. Les Huttérites, une communauté pacifique, coopérative, déterminée, affirment que leurs communautés ne doivent jamais excéder les 150 membres. Le manque de succès relatif de l'injonction du Christ d'aimer ses ennemis pourrait bien être dû à l'existence d'une limite critique au-delà de laquelle il n'est plus possible de ressentir des sentiments de sympathie pour ses congénères.

Il est certainement difficile d'imaginer comment chacun pourrait vraiment aimer et se sentir proche l'un de l'autre, avec une population mondiale de six milliards de gens – à moins qu'un groupe d'extra-terrestres ne commencent à attaquer la planète, endossant ainsi la

projection de l'out-group, et nous rapprochant tous ensemble dans un effort commun de défense. Mais, pour le moment, il n'y a pas d'extra-terrestres pour nous menacer. La menace est ici.

Aussi loin que nous arrivions à étendre nos affiliations in-group, le problème de l'out-group et de l'ennemi archétypal restera. Si les extra-terrestres ne nous font pas le plaisir d'auditionner pour ce rôle, ne pouvons-nous pas alors définir une autre menace pour la planète ? Il ne faut pas regarder bien loin pour la trouver. Il n'est pas nécessaire d'être d'accord avec l'ensemble de l'hypothèse Gaïa (*Note du traducteur : L'hypothèse Gaïa, appelée également hypothèse biogéochimique, est une hypothèse scientifique controversée, initialement avancée par l'écologiste anglais James Lovelock en 1970*) pour reconnaître que la Terre est une entité fermée, hautement intégrée, avec des ressources qui ne sont pas infinies et un système de support vital limité sous la forme d'oxygène, d'eau, de nourriture, de minéraux, et de combustibles fossiles. Suite à l'explosion de la population et à la révolution technologique, nous savons que la voie suivie par notre civilisation – même si elle réussit à éviter la guerre nucléaire et biochimique – peut à la longue nous mener au désastre. C'est là un ennemi qui nous menace tous. Malheureusement, bien que bien réel, cet ennemi est impersonnel et est fabriqué par nous-mêmes. Il lui manque donc les qualités nécessaires pour invoquer les archétypes de la guerre, qui exigent des adversaires humains pour réveiller leur animosité létale.

Il ne nous reste plus qu'à conclure que rien d'autre ne peut nous sauver que cette sorte de transcendance symbolique proposée par Jung – une transformation qui conduit à la naissance d'une nouvelle conscience, capable de réconcilier l'humanité avec elle-même et avec la planète, car toute vie dépend de son maintien en bonne santé. Inévitablement, ceci est un problème religieux : cela suppose la réalisation symbolique complète de l'unus *mundus*, de l'*individu cosmique*, de l'*Anthropos*.

Dans ses écrits, Jung revenait encore et encore à ces grands symboles qui englobent tout. Ce qui l'intriguait, était que la mythologie présente l'Anthropos - le prototype de l'homme - non seulement comme l'ancêtre commun de toute l'humanité mais aussi comme la *prima materia* de laquelle le cosmos lui-même fut créé. Il insiste ici sur notre connaturalité avec tout ce qui existe ; et souligne le fait que notre nature humaine est sujette aux mêmes lois que toute la nature – chacun est un reflet de l'autre et les deux sont le produit du même processus de l'évolution. Les mythes de la création produits par tous les peuples du monde mettent en lumière l'unité archétypale de tout le genre humain. L'humanité entière a une origine commune ; nous partageons une âme commune. En représentant l'esprit humain comme primordial, l'Anthropos n'est pas concerné par les distinctions que nous faisons entre nous. Il embrasse un domaine si large que cela transcende nos obsessions politiques et notre intolérance idéologique. Par son exhaustivité totale, il réconcilierait toutes les inimitiés nationales et soignerait toutes les fractures sociales.

Pour la première fois dans l'évolution de la conscience humaine, le monde est devenu une unité spatio-temporelle, et aucune perspective religieuse ne pourra jamais inclure ce fait crucial, sauf s'il adopte une vue globale. Nous ne pouvons plus croire au Dieu d'une religion établie, et exclure toutes les autres. Dans les circonstances prévalant sur notre planète, il ne peut y avoir de place pour un chauvinisme de l'esprit. Au lieu de cela, nous ferions bien de méditer sur les implications de l'Anthropos, de l'unus *mundus* – 'la Base éternelle de tout être empirique' – et l'unicité de toute chose, car ce sont les seuls symboles à avoir émergé jusqu'ici dans notre histoire psychique, qui soient capables de réconcilier les effrayantes oppositions qui se développent éternellement entre nous. Nous ne sommes peut-être pas capables d'être loyaux, d'être concernés, d'aimer ou de nous sentir proches de six milliards de personnes, mais nous le pouvons *pour un symbole vivant imprégné de leur sens*. De la même manière que les symboles possèdent le pouvoir de nous mener à la guerre, ils pourraient aussi servir comme gardiens de la paix.

De toute manière, l'actualisation collective de l'Anthropos au plan trans-personnel, trans-national, trans-idéologique, trans-spirituel exigerait une telle harmonisation des objectifs et la mobilisation de réserves tellement énormes de libido humaine, qu'il est difficile d'imaginer que cela puisse arriver, sauf par quelque catastrophe apocalyptique comme une guerre nucléaire. L'histoire nous indiquerait que les gens ne peuvent pas s'élever au-dessus de leurs étroits problèmes sectaires sans atteindre un paroxysme écrasant. Il a fallu la Guerre d'Indépendance et la Guerre Civile pour forger les Etats-Unis, la Première Guerre Mondiale pour créer la Ligue des Nations, la Seconde Guerre Mondiale pour donner naissance aux Nations Unies, et la menace d'une Troisième Guerre Mondiale pour créer l'OTAN et l'Union Européenne. Seules les catastrophes, semble-t-il, forcent les gens à voir plus large.

Mais que dire de la *peur* ? L'horreur que nous ressentons tous en envisageant la possibilité d'une extinction totale par le nucléaire, peut-elle mobiliser en nous suffisamment d'énergie libidinale pour résister aux archétypes de la guerre ? Il est certain qu'à partir du moment où nous sommes blasés par la possibilité d'un holocauste, nous sommes perdus. Aussi longtemps que l'horreur de la guerre nucléaire domine, nous pouvons reconnaître que *rien* ne vaut cela. Peut-être que l'horreur, l'expérience de l'horreur, la conscience de l'horreur, est notre seul espoir. Peut-être l'horreur seule pourra-t-elle nous rendre capables de surmonter l'attraction autrement invincible de la guerre. C'est là le meilleur hommage que nous puissions rendre à la mémoire des victimes d'Hiroshima.

La vie sur cette planète est devenue une course entre la conscience et la catastrophe. L'opposition cruciale qui doit être réconciliée et transcendée, si nous voulons être sauvés plutôt que détruits, n'est pas celle entre le totalitarisme et la démocratie, ni celle entre la Chrétienté et l'Islam, mais bien celle entre la conscience et les impératifs archétypaux de la guerre. Mais avant que ces impératifs puissent être transcendés, nous devons d'abord *les connaître*, car les archétypes sont comme les complexes : si vous n'êtes pas conscients de leur existence, vous ne *les* avez pas, c'est eux qui *vous* possèdent. Alors seulement nous aurons une chance de relever le défi que la Nature nous a lancé. Si nous lui faisons faux bond, les archétypes de la guerre resserreront leur emprise et ils nous jetteront peut-être par dessus bord vers l'Armageddon final.

Et dans ces derniers moments effrayants, nous serons les seuls à nous en faire. Les archétypes seront indifférents, parce que les archétypes sont des choses impersonnelles. Ils ne sont pas concernés par les individus ou les cultures, mais par le cosmos. A nos yeux, la destruction de notre espèce semble le désastre ultime. Pour le cosmos, ce n'est qu'un événement de moindre importance. Il y a dans notre univers en expansion onze milliards d'autres galaxies, chacune contenant onze milliards d'étoiles et de planètes. Cette grande expérience cosmique continuera, indifférente à notre minute d'apocalypse.

La perspective d'un univers sans êtres humains n'a d'importance que pour la conscience humaine. Et seule la conscience humaine peut éviter que l'univers apprenne à se passer de nous. Les quelques décades suivantes décideront si nous sommes capables d'atteindre la sagesse nécessaire.

## Glossaire

*Psychologie analytique.* La discipline psychothérapeutique enseignée par C.G. Jung.

*Anima et animus.* Les complexes psychiques régissant les relations entre les sexes. L'anima est le complexe féminin chez l'homme, et l'animus est le complexe masculin chez la femme. Le phénomène de l'amour hétérosexuel coïncide avec la projection du complexe sur un membre du sexe opposé :

Chaque homme porte en lui l'image éternelle de la femme, pas l'image de telle ou telle femme, mais une image féminine précise. Ceci est fondamentalement inconscient, c'est un facteur héréditaire datant des premières origines, gravé dans le système organique vivant de l'homme ; c'est une empreinte ou un archétype de toutes les expériences féminines de ses ancêtres, comme une trace de toutes les impressions que leur ont laissées les femmes... Puisque cette image est inconsciente, elle est toujours projetée inconsciemment sur la personne aimée, et est l'une des raisons principales de l'attraction passionnelle ou de la haine.

(C.G. Jung, CW 17, par.338)

*L'Anthropos.* Personnage commun à beaucoup de mythologies dans le monde; c'est le prototype de l'homme dont descend toute l'humanité.

*Archétypes.* Centres neuropsychiques innés, possédant la capacité d'initier, de contrôler et de mettre en œuvre les modèles de comportements communs et les expériences-types de tous les êtres humains, quelle que soit leur race, leur culture, leur croyance :

Le concept de l'archétype...est issu de la constatation répétée que, par exemple, les contes et les mythes de la littérature mondiale contiennent des thèmes bien définis qui apparaissent partout et en tout lieu. Nous rencontrons ces mêmes thèmes dans les fantasmes, les rêves, les délires, et les illusions des individus vivant aujourd'hui. Ces images et associations types sont ce que j'appelle les idées archétypales. Plus elles sont vives, plus elles se colorent de tonalités émotionnelles particulièrement fortes.

(C.G. Jung, CW 10, par.847)

Les archétypes sont les unités fonctionnelles qui composent L'INCONSCIENT COLLECTIF.

*Inconscient collectif.* C'est cet aspect de la psyché qui est commun à tous les êtres humains ; à distinguer de L'INCONSCIENT PERSONNEL dont les composants psychiques sont propres à l'individu uniquement.

*Complexe.* Groupe d'idées et de sentiments interconnectés qui exercent un effet dynamique sur l'expérience consciente et le comportement. Les complexes sont les unités fonctionnelles qui composent L'INCONSCIENT PERSONNEL tout comme les ARCHETYPES sont les unités fonctionnelles qui composent L'INCONSCIENT COLLECTIF.

*Coniunctio oppositorum.* La procédure alchimique par laquelle des substances dissemblables se combinent pour former la pierre philosophale, le *lapis philosophorum*. Jung observa que ces notions alchimiques ressemblaient aux fonctions fondamentales de la psyché – les fonctions de renouvellement et de transformation.

*Psychologie de la profondeur.* La psychologie des processus mentaux inconscients.

*Enantiodynamia*. Terme emprunté par Jung à Héraclite (540-480 avant J.C.) pour décrire la propension de tous les phénomènes polarisés d'aller vers leur opposé.

*Endocrinologie*. Discipline scientifique s'occupant de l'étude des hormones et des glandes qui les secrètent.

*Principe Eros*. Le principe de la relation présidée par le dieu Grec de l'amour. En plus d'être l'amant secret de Psyché, Eros était responsable de la coordination de tous les éléments qui composent l'univers, d'apporter l'harmonie au chaos, et de permettre à la vie de se développer sur la Terre.

*Ethology*. Branche de la biologie concernée par l'étude du comportement des animaux vivant dans leur environnement naturel.

*Gestalt*. Mot allemand, signifiant la forme, le modèle, ou la configuration ; un ensemble intégré, une entité complète plus signifiante et organisée qu'une simple addition des parties qui la constituent. La psychologie du *Gestalt* naquit en Allemagne dans les premières décades du vingtième siècle, en réaction à la psychologie atomique et au behaviorisme ; elle enseigne que les processus mentaux et le comportement ne peuvent pas être réduits aux parties qui les constituent, puisque leur entièresité et leur organisation font partie intégrante de leur fonction.

*Homéostasie*. Le maintien d'un équilibre entre des mécanismes ou des systèmes opposés. Un principe de base en physiologie, que Jung considérait également comme une loi de base de la psychologie.

*Le Ça*. En anglais *Id* : Mot latin pour 'ça', utilisé pour traduire le terme allemand original de Freud 'das Es' ; le fond d'énergie instinctive poussant l'individu à rechercher la satisfaction de ses désirs sexuels et agressifs.

*Individuation*. Terme utilisé par Jung pour décrire le processus de développement de la personnalité qui mène à la réalisation la plus complète possible du potentiel vital inhérent au Soi.

L'individuation signifie devenir un être indépendant et homogène, et pour autant que 'l'individualité' embrasse notre plus intime, ultime et incomparable unicité, cela implique aussi de devenir son propre Soi. Nous pourrions alors traduire individuation par 'devenir soi-même' ou 'auto réalisation'.

(C.G. Jung, CW 7, par. 266)

*Mécanisme libérateur inné*. Centre neuronal qui, selon les ETHOLOGISTES, est responsable du déclenchement et de la coordination de modèles de comportements innés.

*Lamarckisme*. La théorie discréditée de Jean Baptiste Lamarck (1744-1829), selon laquelle des caractères acquis pendant la vie d'un individu peuvent être transmis génétiquement aux générations suivantes.

*Le principe Logos*. Logos en grec signifie 'mot' ou 'raison'. Héraclite enseignait que le 'Logos' était la raison universelle qui gouvernait le monde. Le principe Logos trouve son expression dans le raisonnement rationnel et l'utilisation de la parole à des fins intellectuelles, sociales ou spirituelles.

*Numinosum*. Terme emprunté par Jung à *L'idée du Divin* de Rudolf Otto, pour exprimer l'émotion mystique impressionnante associée au contact direct avec le Divin ou le Saint.

*Ontogénie*. Le développement d'un organisme individuel au long de son cycle de vie. Contrairement à PHILOGÉNIE.

*Inconscient personnel*. Terme utilisé par Jung pour désigner l'inconscient freudien (qui est unique à l'individu) de manière à le distinguer de son propre concept d'INCONSCIENT COLLECTIF, qui est commun à tous.

*Phylogénie*. L'origine et le développement évolutif d'une espèce.

- Pseudospéciation.* Terme utilisé par Erik Erikson pour décrire la propension propre aux membres d'une communauté humaine à traiter les membres d'une autre communauté comme s'ils appartenaient à une espèce non humaine.
- Soi.* L'aspect psychique du génome humain (la constitution génétique complète de l'espèce) ; le bagage archétypal entier de l'individu ; le nucleus dynamique responsable pour le développement, le fonctionnement et l'INDIVIDUATION de la personnalité.
- L'Ombre.* L'aspect du SOI qui reste inconscient, soit parce qu'il est réprimé par le SURMOI, soit parce qu'il est désactivé par l'environnement. Il comprend tous ces traits de caractère en nous-mêmes que nous méprisons et rejetons, et que nous voudrions cacher aux autres ; c'est 'ce qu'une personne n'a aucune envie d'être' (C.G. Jung, CW 16, par.470). 'Chacun porte une ombre en soi, et moins elle est incarnée dans la vie consciente de l'individu, plus elle sera noire et profonde. (C.G. Jung, CW 11, par.131). Plus elle est sévèrement réprimée, plus il y aura de chances qu'elle soit projetée sur d'autres, et Jung était persuadé que ce mécanisme était responsable de tous les préjugés, persécutions, pogroms, et guerres.
- Stimulus signal.* Un stimulus de perception capable de déclencher un MECANISME LIBÉRATOIRE INNÉ.
- Surmoi.* Terme utilisé par Freud pour désigner l'autorité morale interne ou le complexe éthique dynamique qui dirige le comportement et les idées personnelles afin de les rendre acceptables, d'abord aux parents, et plus tard à la société.
- Testostérone.* Hormone mâle.
- Fonction transcendantale.* La fonction symbolique qui permet la transition d'une attitude psychologique à une autre ; le concept psychique par lequel le conflit est transcendé et par lequel une influence mutuelle est exercée entre le Moi et le Soi au cours du développement de la personnalité.
- Transfert.* Le processus inconscient par lequel le patient attribue à l'analyste (c.à d. transfère vers lui) des sentiments, des idées et des attitudes qui appartenaient en fait à des personnes signifiantes dans le passé du patient. Jung découvrit que certains personnages archétypaux étaient aussi fréquemment transférés sur la personne de l'analyste, par exemple : le magicien, le sorcier guérisseur, le vieux sage, la femme savante, ou la prêtresse.
- Filou.* Personnage vicieux qui apparaît dans de nombreuses mythologies. 'Dans ses manifestations les plus évidentes, il est le fidèle reflet d'une conscience humaine absolument indifférenciée, correspondant à une psyché qui sort à peine du niveau animal. (C.G. Jung, CW 9i, par.465). 'Le filou est une représentation collective de l'Ombre, la somme de tous les traits de caractère les plus bas dans l'individu' (C.G. Jung, CW 9i, par.484). Certaines autorités en la matière considèrent le filou comme représentant une étape dans le développement de la psychologie mâle, qui se manifeste normalement au cours de l'adolescence, mais qui peut persister plus tard.

## Références

- Andreski, S. 'The Origins of War' (1964), in J.D. Carthy and F.J. Ebling, eds., *The Natural History of Aggression*. Academic Press, London.
- Bateson, G. *Steps to an Ecology of Mind* (1978). Paladin, London, Sydney, New York.
- Bernstein, J.S. 'Power and Politics in the Thermonuclear Age: A Depth-Psychological Approach' (1985), *Quadrant*, Volume 18, 2, 11B34. C.G. Jung Foundation, New York.
- Bigelow, R. *The Dawn Warriors* (1969). Little Brown, Boston.
- Blainey, G. *The Causes of War* (1973). Macmillan, London.
- Bowlby, J. 'The nature of the child's tie to his mother', *International Journal of Psycho-Analysis* (1958), 39, 350B73.
- Brown, G.L., M.H. Ebert, P.F. Goyer, D.C. Jimerson, W.J. Klein, W.E. Bunney, F.K. Goodwin. 'Aggression, Suicide, and Serotonin: Relationships in CSF Amine Metabolites' (1982), *American Journal of Psychiatry*, 139, 741B46.
- Bureau for Native Affairs, Hollandia, Netherlands New Guinea, 'Anthropological research in Netherlands New Guinea since 1950' (1958). *Oceana*, 19, 132B63.
- Cannon, W.B. *Bodily Changes in Pain, Hunger, Fear and Rage* (1929). Appleton, New York.
- Carver, Field Martial Lord *A Policy for Peace* (1982). Faber and Faber, London.
- Chance, M.R.A. 'Attention Structure as the Basis of Primate Rank Orders' (1967), *Man*, Volume 2, 503B18.
- Clausewitz, C.M. von, *On War* (1976), ed. and trans. Michael Howard and Peter Paret. Princeton.
- Cook, Captain J. 'Journal of the Proceedings of His Majesty's Bark the Endeavour in a Voyage Round the World Performed in the Years 1768, 69, 70 & 71' *MS. Ship's Logs Supplementary*, Series II, Adm. 55/40, PRO.
- Darwin, C. *The Expression of Emotions in Man and Animals* (1872). John Murray, London.
- Davie, M.R. *The Evolution of War: A Study of its Role in Early Societies* (1929), Yale University Press, New Haven.
- Dieckmann, H. 'Psychological Reflections on the Nuclear Threat' (1985), *Quadrant*, Volume 18, 2, 57B70. C.G. Jung Foundation, New York.
- Dixon, N. *On the Psychology of Military Incompetence* (1979). Futura Publications, London.
- Dixon, N.F. *Our Own Worst Enemy* (1987). Jonathan Cape, London.
- Edinger, E. 'In Conversation with Edward Edinger' (1983) by D. Serbin, *Psychological Perspectives*, Fall Issue. C.G. Jung Institute of Los Angeles.
- Eibl-Eibesfeldt, I. *Love and Hate* (1971). Methuen & Co. Ltd., London. Eibl-Eibesfeldt, I. *The Biology of War and Peace* (1979). Viking, New York.
- Erikson, E.H. *Identity and the Life Cycle* (1959). *Psychological Issues*, Volume I, No. I, Monograph I, International Universities Press, New York.
- Erikson, E.H. 'Reflections on Ethos and War' (1984), *The Yale Review*, Volume 73, 4, 481B86.
- Ferrill, A. *The Origins of War* (1985). Thames and Hudson, London.
- Fox, R. 'The Violent Imagination,' (1982) in *Aggression and Violence* ed. P. Marsh and A. Campbell. Basil Blackwell, Oxford.
- Franz, M.-L. von. 'Individuation and Social Contract in Jungian Psychology' (1975), *Harvest* (Journal of the Analytical Psychology Club, London) 21, 12B27.
- Freud, S. *Civilization and its Discontents*, Standard Edition XXI (1930). The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, London and New York.
- Freud, S. *Analysis Terminable and Interminable* Standard Edition XXIII (1937), 211. The Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, London and New York.
- Freud, S. *Beyond the Pleasure Principle*, Standard Edition XVII (1950). London.

- Gearing, F. 'The structural poses of 18th century Cherokee villages' (1958), *American Anthropology*, 60: 1148-1157.
- Gray, J.G. *The Warriors: Reflections on Men in Battle* (1970). Harper Colophon Books, New York.
- Greenfield, B. 'The Archetypal Masculine: its Manifestation in Myth, and its Significance for Women' (1985), in A. Samuels, ed., *The Father: Contemporary Jungian Perspectives*. Free Association Books, London.
- Guggenbuhl-Craig, A. *Power in the Helping Professions* (1971). Spring publications, New York.
- Haldane, J.B.S. reported in G. Wolstenholme *Man and His Future* (1963). Churchill, London; Little Brown, Boston.
- Hobbes, T. *Leviathan* (1651; 1985). Penguin Classics, London.
- Hockey, J. *Squaddies* (1986). Exeter University Publications, Exeter.
- Holmes, R. *Firing Line* (1985). Jonathan Cape, London.
- Howard, M. *The Causes of War* (1983). Temple Smith, London.
- Hutt, C. *Males and Females* (1972). Penguin, Harmondsworth.
- Jacobs, R.H. in R.D. Givens and M.A. Nettleship, eds., *Discussions on War and Human Aggression* (1976). Mouton Publishers, The Hague and Paris.
- Jung, C.G. Presque toutes les citations du texte sont tirées de *The Collected Works of C.G. Jung*, H. Read, M. Fordham, et G. Adler, eds., publié à Londres par Routledge and Kegan Paul (1953-78); à New York par Pantheon Books (1953-60) et the Bollingen Foundation (1961-7); et à Princeton, New Jersey (1967-78). Les sources des citations sont indiquées par le numéro du volume suivi du numéro du paragraphe à partir duquel la citation a été prise (par exemple, CW 10, par. 441). Jung, C.G. *Commentary on The Secret of the Golden Flower* (1962), traduit par C.F. Baynes. Collins and Routledge and Kegan Paul, London.
- Jung, C.G. *Memories, Dreams, Reflections* (1963). Routledge and Kegan Paul, London.
- Junger, E. *The Storm of Steel* (1929). London.
- Kalsched, D.E. 'Fire from the Gods: How Will Prometheus be Bound' (1985), *Quadrant*, Volume 18, 2, 71-92. C.G. Jung Foundation, New York.
- Kennan, G. 'On Nuclear War' (1982), *New York Review of Books*, January 21.
- Krzywicki, L. *Primitive Society and its Vital Statistics* (1934). Macmillan, London.
- Legget, D.M.A. and Waterlow, C.M. 'A Critique of Clichés' in I. Fenton (1986), ed., *The Psychology of Nuclear Conflict*. Coventure, London.
- Lindblom, G. *The Akamba in British East Africa* (1916), quoted by Quincy Wright (1943), 71.
- Little, R.W. 'Buddy Relations and Combat Performance' (1964), in *The New Military*, ed. M. Janowitz. Russell Sage, New York.
- Lorenz, K. 'Ritualized Fighting' (1964), in J.D. Carthy and F.J. Ebling, eds., *The Natural History of Aggression*. Academic Press, London and New York.
- Lorenz, K. *On Aggression* (1966). Methuen, London.
- Lorenz, K. *Behind the Mirror: A Search for a Natural History of Human Knowledge* (1977). Methuen, London.
- Lovelock, J.E. *Gaia* (1979). Oxford University Press, Oxford.
- Luard, E. *War in International Society* (1987). I.B. Tauris, London.
- MacLean, P.D. *A Triune Concept of the Brain and Behavior* (1973), eds., T.J. Boag and D. Campbell. University of Toronto Press, Toronto.
- MacLean, P.D. 'Brain Mechanisms of Primal Sexual Functions and Related Behavior' (1975), in M. Sandler and G.L. Gessa, eds., *Biological Foundations of Psychiatry*. Raven Press, New York, Volume I, 1B11.
- Malinowski, B. *Magic, Science and Religion, and Other essays* (1948). Free Press, Glencoe. (Originally published in 1926.)
- McNeill, W.H. *The Pursuit of Power: Technology, Armed Force, and Society since AD 1000* (1982). University of Chicago Press, Basil Blackwell, Oxford.
- Mead, M. 'Alternatives to War' (1968), in M. Fried, M. Harris, and R. Murphy, eds., *War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression*. Natural History Press, Garden City, New York.
- Milgram, S. *Obedience to Authority* (1974). Tavistock, London.
- Monod, J. *Chance and Necessity: An Essay on the Natural Philosophy of Modern Biology* (1972). Collins, London.

- Montagu, A. *Man and Aggression* (1973). Oxford University Press, London and New York.
- Montagu, A. *The Nature of Human Aggression* (1976). Oxford University Press, London and New York.
- Moyer, K.E. ed. *The Physiology of Aggression and Implications for Control: An Anthology of Readings* (1976). Raven Press, New York.
- Olds, J. in W.R. Adey, ed., *Brain Mechanisms and the Control of Behaviour* (1974). Heinemann Educational Books, London.
- Papez, J.W. 'A Proposed Mechanism of Emotion' (1937), *Archives of Neurology and Psychiatry*, Chicago, 38, 725B43.
- Piacente, G.J. 'Aggression' (1986), *Psychiatric Clinics of North America*, Volume 9, 2, 329B339.
- Robbant, S. *The Israeli Soldier* (1970) Thomas Yoseloff, Cranbury, N.J. Ross, E.A. *Social Control* (1901). New York.
- Russell, B. *Autobiography* (1967). George Allen and Unwin, London.
- Saunderson, H.S. 'Notes on Corea and Its People,' *Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, XXIV, 299B316.
- Scaramella, T.J., and Brown, W.A. 'Serum testosterone and aggression in hockey players' (1978), *Psychosomatic Medicine*, 40, 262B65.
- Schapera, I. *Government and Politics in Tribal Societies* (1965). Watts, London.
- Sennett, R. *Authority* (1980). Secker and Warburg, London.
- Sipes, R.G. in *Discussions on War and Human Aggression* (1976), eds., R.D. Givens and M.A. Nettleship. Mouton Publishers, The Hague and Paris.
- Solzhenitsyn, A. 'Wake Up! Wake Up!' (1975), *Readers Digest*, December, quoted by H. Wilmer (1985), 96.
- Spaulding, O.L., H. Nickerson, and J.W. Wright. *Warfare; A Study of Military Methods from the Earliest Times* (1924). London.
- Stayton, D.J., R. Hogan, and M.D.S. Ainsworth. 'Infant Obedience and Maternal Behavior: The Origins of Socialization Reconsidered' (1971), *Child Development*, 42, 1066.
- Stevens, A. *Archetypes: A Natural History of the Self* (1982). William Morrow & Co., New York; Routledge and Kegan Paul, London.
- Storr, A. 'Possible Substitutes for War' (1964), in J.D. Carthy and F.J. Ebling eds., *The Natural History of Aggression*. Academic Press, London.
- Storr, A. *Human Aggression* (1970). Pelican, Harmondsworth.
- Sumner, W.G. *Folkways* (1906). Boston.
- Sumner, W.G. *War and Other Essays* (1913). New Haven.
- Taylor, A.J.P. *How Wars Begin* (1979). Hamish Hamilton, London.
- Taylor, C.H. 'Almaging Apocalypse: Godlike Power and Human Care' (1985), *Quadrant*, Volume 18, 2, 35-44. C.G. Jung Foundation, New York.
- Tax, S. 'War and the Draft' (1968), in M. Fried, M. Harris, and R. Murphy, eds., *War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression*. Natural History Press, Garden City, New York.
- Tiger, L. *Men in Groups* (1971). Panther, London.
- Tiger, L. and R. Fox. *The Imperial Animal* (1972). Secker and Warburg, London.
- Tinbergen, N. *The Study of Instinct* (1951). Oxford University Press, London.
- Tinbergen, N. 'On War and Peace in Animals and Man' (1968), *Science*, 160, June 28.
- Turney-High, H.H. *Primitive War: Its practice and Concepts* (1971). University of South Carolina Press, Columbia.
- Tyler, L. *The Psychology of Human Differences* (1965), third edition. Appleton-Century-Crofts, New York.
- Valzelli, L. 'Reflections on Experimental and Human Pathology of Aggression' (1984), *Progress in Neuro-Psychopharmacological and Biological Psychiatry*, 8, 311-325.
- Vayda, A.P. 'Hypotheses about Functions of War' (1968), in M. Fried, M. Harris, and R. Murphy, eds., *War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression*. Natural History Press, Garden City, New York.
- Wallace, A.F.C. 'Psychological Preparations for War' (1968), in M. Fried, M. Harris, and R. Murphy, eds., *War: The Anthropology of Armed Conflict and Aggression*. Natural History Press, Garden City, New York.

- Walsh, M.N. in *War, Its Causes and Correlates* (1976), eds. M.A. Nettleship, R.D. Givens, and A. Nettleship. Mouton Publishers, The Hague and Paris.
- Waskow, A.I. 'The Place of Hostility and Conflict in a Disarmed World' (1963), in *Violence and War with Clinical Studies*, ed., J.H. Masserman, Grune and Stratton, New York and London.
- Weber, M. *From Max Weber: Essays in Sociology* (1977). Routledge and Kegan Paul, London.
- Whiting, B., ed. *Six Cultures of Child Rearing* (1963). Wiley, New York.
- Whitmont, E. 'Individual Transformation and Personal Responsibility' (1985), *Quadrant*, Volume 18, 2, 45-56. C.G. Jung Foundation, New York.
- Wiesel, E. *Night* (1982). Bantam, New York.
- Wilmer, H. 'War Nightmares: A Decade after Vietnam' (1985), in *Vietnam in Remission*, eds., J.F. Veninga and H.A. Wilmer. Texas A&M University Press, College Station.
- Wilson, E.O. *On Human Nature* (1978). Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, and London.
- Wright, Q. *A Study of War* (1943). Two Volumes. University of Chicago Press, Chicago, Illinois.

\*\*\*\*\*